PQ
2195
.Z5
A45
1861
SMRS

BÉRANGER ET LAMENNAIS

in bibliogr. lamennais
par Duine p. 60

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE CH. MEYRUEIS ET Cie
RUE DES GRÈS, 11

[Napoléon Peyrat]

BÉRANGER

ET

LAMENNAIS

CORRESPONDANCE

ENTRETIENS ET SOUVENIRS

« Clarorum virorum facta moresque posteris tradere antiquitus usitatum. »
(TACITE, *Agricola*.

PARIS
LIBRAIRIE DE CH. MEYRUEIS ET Cie
RUE DE RIVOLI, 174

1861

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/brangeretlamen00br

A MESSIEURS

ÉDOUARD LABOULAYE ET BRUNET DE PRESLES

MEMBRES DE L'INSTITUT.

Permettez-moi d'inscrire en tête de cet opuscule, comme un témoignage de gratitude et de sympathie, vos noms fraternels. C'est un épisode littéraire du règne de Louis-Philippe, l'odyssée d'un adolescent obscur, jeté par un coup de vent dans les voies de deux illustres vieillards. Ses infortunes sont le fonds ténébreux d'où ressortent, sous un jour plus doux et plus intime, leurs figures glorieuses. Quelqu'un peut-être, touché de ses revers, s'enquerra de leur jeune et triste compagnon. Son nom s'est évanoui de ce récit : soit que la vérité ait sa pudeur ; soit que le mystère convienne mieux à la réalité, dans un solitaire qui vit habituellement au désert, et se dérobe volontiers sous le nuage ; soit enfin que, par instinct autant que par respect, il ait voulu garder après leur mort l'attitude qu'il avait de leur

*

vivant, et figurer inaperçu et dans son obscurité native, auprès de leurs images éclatantes. Ce mystère est encore de l'exactitude historique. Au surplus, qu'importe l'auteur : l'essentiel, c'est le livre. Or, lui-même nous en apprend l'origine dans son préambule. Souvenir longtemps muet, éclos accidentellement en récit, puis condensé en légende domestique, il quitte aujourd'hui l'abri du toit paternel. Mais pourquoi cette chronique du foyer, destinée à perpétuer, dans un cercle intime et voilé, le souvenir d'humbles douleurs mêlées à des noms célèbres, s'aventure-t-elle subitement dans le *vaste, vaste monde?* On méconnaît de grands citoyens. On flétrit de nobles renommées. Chacun doit, selon son pouvoir, veiller au trésor commun des gloires de la France. Ce livre a sa raison dans ce pieux devoir, et sa publication trouvera peut-être son excuse dans la gravité de son témoignage et l'utilité de ses leçons. La France, mère toujours féconde, mais au cœur inconstant, connaîtra mieux deux de ses illustres fils. Les jeunes gens honnêtes et laborieux apprendront, dans les âpres luttes de la destinée, à ne jamais désespérer de Dieu. Enfin, quelques enfants sauront un jour dans quelles épreuves s'est formé le cœur solide et profond où ils se recueillirent frissonnants comme les petits oiseaux blancs de la mer, amoureusement couvés dans le creux du rocher battu des flots.

PRÉAMBULE

L'automne dernier, un vieil ami vint me voir dans l'ermitage que j'habite non loin de Paris, sur la lisière des forêts.

— Béranger n'est plus, me dit-il en m'abordant; il vient de rejoindre Lamennais dans la tombe. Comment les avez-vous connus? Comment vous, protestant, avez-vous rencontré le théocrate breton et le chantre populaire de la France? Me raconterez-vous enfin cela?

— Très volontiers, répondis-je. Je songeais à ces amis disparus. L'automne est la saison mélancolique des souvenirs. Je me suis tu de leur vivant; je puis parler après leur mort; les hommes doivent être révélés sur leur tombeau. Un tourbillon de la destinée et le souffle du siècle, qui mêlent toutes choses, me jetèrent,

presque enfant encore, sur le chemin de ces deux vieillards célèbres. Mais pour n'être point troublés dans ce pieux entretien, retirons-nous à l'écart sur une falaise infréquentée de la forêt.

Je pris mon portefeuille et nous nous mîmes en route à travers les bois. C'était une après-midi de cet été furtif qui touche à l'hiver, comme une félicité tardive qui précède la vieillesse et la mort. Un doux et pâle soleil brillait à travers l'immense garenne à demi dépouillée où l'on n'entendait que la chute de quelque rameau flétri, le vol subit d'un oiseau qui partait sans doute pour son exil lointain, et un vague soupir de rouge-gorge, ce chantre de l'arrière-saison, qui semble en avoir les frissons dans sa voix toute grelottante de mélodieux sanglots.

— L'heure est venue, repris-je, de nous entretenir de nos amis. A la mort des hommes fameux il s'opère dans leur réputation comme un temps d'arrêt. Le public semble se recueillir pour mieux comprendre leur gloire. Ce silence est un passage de la popularité bruyante à leur tranquille renommée : une initiation à leur véritable immortalité.

— Mais est-il vrai, dit mon compagnon, que la gloire de Béranger est une de ces étoiles filantes ?...

— Si elle tombait, répondis-je, du ciel de la poésie, elle s'arrêterait, non moins brillante, dans le firmament

de l'histoire. Roi des chantres populaires, Béranger figurera toujours, son luth à la main, dans le groupe glorieux des hommes qui renversèrent la vieille monarchie. Mais d'ailleurs la nation *très chrétienne* n'est-elle donc plus épicurienne? Le dieu des *bonnes gens* n'y compte-t-il plus d'adorateurs? Béranger est le psalmiste de ce dieu.

— Est-il vrai, comme on l'a tristement affirmé, que Lamennais est un *malfaiteur* de l'esprit humain?

— Il en fut plutôt le chevalier à la visière noire et à la sombre armure. Breton de naissance, il était républicain par tempérament. De là dans sa vie des tiraillements, de violentes oscillations. L'aversion du despotisme militaire le jeta fatalement, à la restauration, dans le royalisme et le sacerdoce. Champion d'abord de la papauté, il voulait néanmoins la faire descendre des nuées et la rasseoir sur une base démocratique; et quand il vit l'impossibilité de sa tentative gigantesque, le tribun religieux abandonna à sa destinée cette papauté caduque. Mais, défenseur ou adversaire, il a puissamment concouru à l'écroulement temporel de la théocratie romaine. Et en cela il est, au contraire, le *bienfaiteur* et le *vengeur* de l'esprit humain.

— Béranger et Lamennais ont bien mérité de nous pour avoir déblayé les voies de l'avenir de ces deux noires ruines gothiques. Comme politiques et comme

écrivains, ils sont jugés. Ce n'est point le tribun qui nous intéresse aujourd'hui, ce n'est pas le poëte, c'est l'homme.

— C'est l'homme, en effet, l'homme intime que nous allons étudier; et, pour couper court à tout mouvement de curiosité indiscrète, je dirai d'abord que, sauf leur aveugle amour de la popularité, je n'ai personnellement rien vu de Béranger qui ne fût d'un vrai sage, de Lamennais qui ne fût d'un saint solitaire. Ils avaient placé leur cœur dans une haute région. Il fut dans leur destinée de combattre ou de renverser tour à tour les pouvoirs qu'ils avaient fondés ou défendus, et la chute de ces trônes, qui successivement ébranla l'Europe, ne désunit pas leur cœur, tant il était au-dessus des révolutions. Il n'avait pourtant pas atteint la *sérénité des temples* éternels.

Nous arrivâmes, en causant ainsi, à l'un des angles de la forêt, sur un escarpement désert qui dentelait abruptement, comme un promontoire éboulé, ce fer à cheval de collines dont les extrémités se terminent, au levant, par les hauteurs de Montmorency et du mont Valérien. Horizon magnifique, décoré partout des monuments des rois et des souvenirs du génie. Derrière nous se dressait, massif et sombre, le vieux donjon des Valois, dernier asile des Stuarts, où retentit la parole funèbre de Bossuet. A notre gauche, apparaissait l'imposant

château de Maisons qu'habita Voltaire, et plus loin, comme un nid au bord des bois, l'ermitage où s'abrita Jean-Jacques Rousseau. A notre droite, la colline de Marly, de la Jonchère, de la Malmaison, séjour de royautés éteintes ou déchues, nous dérobait de son gracieux rideau le pompeux et triste Versailles. En face, la basilique de Saint-Denis, nécropole des Capétiens, décapitée de ses tours, vide de ses cendres, ruine et fantôme elle-même, dessinait dans le brouillard lointain son vague spectre. Nous nous assîmes sur ce redan escarpé, au pied duquel coulait la Seine.

— Voilà, dit mon ami, un site admirablement propre aux entretiens historiques.

— Oui, répondis-je; et nous distinguons d'ici la colline voilée de brume où reposent Béranger et Lamennais. Consolons par de pieux souvenirs ces illustres morts. Parlons de ces maîtres vénérés, avec une familiarité grave et une mâle et tendre liberté. Ils n'accepteraient point un panégyrique. Vivants, ils ont pu rechercher la louange; morts, ils ne doivent plus goûter que la vérité. La vérité adoucie d'un regret et d'une larme est la plus pure fleur dont nous puissions parfumer leur tombeau. Imitons ces voyageurs antiques qui, le soir, assis aux monuments déserts d'Alcée ou de Démosthène, se délassaient à raconter, vieillards pacifiques, les lutttes ardentes de ces magnanimes morts,

et, leur récit achevé, laissaient encore un soupir se mêler mélancoliquement au parfum et au frémissement funèbre des cyprès.

Je tirai de mon portefeuille des lettres, des fragments de prose, des lambeaux de vers, vieux d'un quart de siècle. Leurs feuillets jaunis et rongés par le temps, cet insecte éternel, répondaient aux feuilles pâles et flétries que le souffle de l'automne faisait voltiger autour de nous. A mesure que je les jetais sur le gazon, mon compagnon parcourait d'un regard avide et surpris ces deux écritures dont les traits robustes, assez analogues, étaient pourtant plus confus chez le poëte, plus fermes et plus sculptés chez l'orateur, comme les attitudes de leur esprit. Pendant qu'il interrogeait ces caractères éloquents, je recueillis en silence mes souvenirs; puis, je commençai mon récit; et ces dépouilles arides du génie éteint et d'un temps évanoui, vinrent tour à tour tomber dans son torrent, comme les dépouilles de la forêt dans les flots ternis du fleuve.

Vous me pardonnerez, j'espère, de vous entretenir si souvent de moi; mais je n'ai pour me diriger dans le dédale des événements que le fil de mon infortune; j'implore également votre indulgence pour mes fautes et mes erreurs.

I

Béranger après la révolution de 1830. — Sa participation aux événements de juillet et à l'avénement du roi Louis-Philippe. — Personnages contemporains.

(Juillet 1830 — Mars 1832.)

C'est en 1831 que je vins à Paris; j'assistai, presque en arrivant, aux fêtes du premier anniversaire de la révolution de juillet. Ces tombeaux couronnés de fleurs, ces processions de citoyens chantant des hymnes guerrières et funèbres, le roi Louis-Philippe conduisant cette pompe patriotique entouré de ses fils si jeunes et si gracieux, du vénérable Lafayette, patriarche de la grande révolution, de don Pédro, empereur du Brésil, qu'une tempête politique jetait à ces fêtes de la liberté, me remplirent du plus ardent enthousiasme. J'avais vingt ans et je partageais toutes les illusions généreuses de la France. C'est par ces joies nationales que j'entrai dans

les tristesses de mon aventure personnelle. Je n'avais de fortune que ma jeunesse et mes espérances. L'été s'écoula dans les déceptions, mes songes tombèrent avec les feuilles aux premiers souffles de l'automne, et je ne tardai pas d'entrevoir, à travers leur voile déchiré, toute l'horreur de mon avenir. Je résolus de le conjurer en me cherchant un patron illustre dans les lettres. M. de Chateaubriand, mon voisin, me parut comme un Sinaï inabordable et orageux. M. de Lamartine, plus sympathique, était probablement absent de Paris. Ces deux poëtes étaient d'ailleurs catholiques et bourbonniens. Il me fallait une renommée accessible, une gloire plébéienne. Ma pensée, après bien des hésitations, s'arrêta sur Béranger. Béranger se trouvait à la fois le plus influent et le plus populaire. Béranger était une puissance, car le nouveau gouvernement avait été fondé encore plus par ses chansons que par les balles de Juillet. Pour mieux toucher le poëte, je crus devoir lui parler dans sa langue poétique et dans le rhythme des plus nobles de ses poëmes. C'était comme un premier hommage que je rendais à son génie. Une nuit donc, pendant l'angoisse et l'insomnie, je composai tout d'une haleine cette élégie dont les strophes n'étaient que les sanglots de mon cœur désolé :

L'OISEAU DU CIEL.

Petit oiseau des vallons de l'Arise,
J'ai vu le jour près de l'antre pieux
Où sa cascade en écumes se brise,
Et se lamente aux tombeaux des aïeux.

Là, sous la roche, au nid de la colombe,
Dieu me nourrit d'harmonie et de miel :
Fils du désert, la foi meurt, le jour tombe,
Chante, dit-il, soupire, oiseau du ciel!

Et je chantais Dieu, nos monts et leurs gloires,
Nos vieux héros, nos bercails et leurs jeux.
Mais j'étais né, blanc, dans des heures noires ;
Au ciel régnaient des astres orageux.
L'air, pur d'abord, s'obscurcit, et la foudre
Frappe le chêne, et l'ouragan cruel
Disperse aux vents mon nid, et dans la poudre,
Roule et meurtrit, hélas! l'oiseau du ciel!

Comme un vautour, la mort ravit ma mère
Qui m'abritait, tremblante; et les malheurs
M'ont harcelé, doux chantre, âme éphémère,
De cieux en cieux, de douleurs en douleurs.
Triste exilé, j'ai revu la colline,
Le bord natal, le tombeau maternel;
Au nid désert l'âme est plus orpheline ;
J'ai dit au sort : Reprends l'oiseau du ciel!

Et, de nos monts, la tempête fatale
Dans ton Paris m'a jeté... Sombre enfer!
Dans ces palais où tant d'orgueil s'étale,
Les toits sont d'or et les cœurs sont de fer.
O luth du pauvre, ô chantre, tu devines
Mes longs ennuis, mon déplaisir mortel!
Mais vers ton seuil, deux aurores divines,
L'aube et l'espoir, guident l'oiseau du ciel!

Oh! prends pitié! Le vent dans mon plumage
Siffle, et l'hiver m'apporte ses frissons!
Mais à ton feu renaîtra mon ramage;
Je te dirai mes plus tendres chansons!
Des troubadours et de l'antique Hellade,
J'ai dans la voix le parfum et le sel.
Mais l'aile pend à la triste ballade
Comme le cœur tombe à l'oiseau du ciel!

Quel lai veux-tu, dis, quel hymne sonore
L'âme captive au cou du rossignol?
L'ange exilé? Roland vainqueur du Maure?
Ou l'émir Sanche? ou le pâtre espagnol?
Non, barde, entends l'hymne que la phalange
Chantait autour du char de l'Eternel,
Lorsqu'il tonna devant la roche, où l'ange
Sur un tombeau berça l'oiseau du ciel!

O monts, ô bois, grotte, fleuve, rivage,
J'expire, hélas! sur un bord étranger!
Oh! prends pitié de l'oiseau que l'orage
Roule à tes pieds, mourant, ô Béranger!
Oh! s'il survit à la tourmente amère,
Il t'aimera, glorieux ménestrel,
Barde sauveur, comme il aimait sa mère!
Ne laisse pas périr l'oiseau du ciel!

Je jetai ma poétique plainte à la poste et j'attendis dans un état d'anxiété mêlé d'espoir. Je dois tout dire : je roulais depuis longtemps ces vers dans ma tête; j'en avais même ébauché la première strophe en traversant le Limousin. Comme notre messagerie sortait d'Uzerche, un jeune pâtre vint se placer sur le marche-pied de la rotonde. Lourd, trapu, vêtu d'une grosse bure, *couleur de la bête*, il avait la tournure d'un petit ours. Une flûte villageoise pendait en bandoulière sur son dos. Quand les chevaux ralentirent le pas, le jeune musicien descendit, prit son instrument rustique et nous joua des airs sauvages. A chaque montée, il recommençait ses agrestes et monotones mélodies. Puis, quand il eut épuisé son répertoire et recueilli nos sous, le jeune Léonard nous quitta et disparut dans les bois. Involontairement je comparai mon sort à celui de ce petit berger. Peut-être, me disais-je, ma muse me

rendra le même service que lui rend sa musette. Une de ses mélodies m'avait touché par son accent mélancolique. Dans la prévision de mon malheur prochain, je murmurais machinalement des vers sur ce rhythme musical, et j'ébauchai une strophe que j'abandonnai. Je m'en ressouvins au jour de l'infortune, et je repris dans Paris la complainte interrompue dans les landes de la Vézère. Mais devais-je être aussi heureux que le jeune Amphion des bois? L'accueil qu'il avait reçu de nous, l'obtiendrai-je de Béranger? La réponse ne se fit pas longtemps attendre. Le lendemain (2 novembre 1831), le concierge de mon hôtel me remit ce billet que j'ouvris avec un horrible battement de cœur:

« Je reçois, Monsieur, votre très jolie et très touchante chanson; elle me fait pousser deux tristes soupirs : l'un sur le sort du pauvre oiseau des Muses, l'autre sur l'impossibilité où je serai peut-être de lui prouver l'intérêt qu'il m'inspire. Mais enfin je désire que vous sachiez que cet intérêt est réel. S'il vous est possible de venir un matin vers dix heures, chez moi, je me ferai un vrai plaisir de recevoir sur votre sort tous les renseignements que vous voudrez bien me donner, et croyez, Monsieur, que si cela m'est possible, il me sera doux de vous consoler et de vous servir. »

Je logeais à l'hôtel des Grès, presque à l'angle de la rue de la Harpe, près de la place Saint-Michel. J'avais tout Paris à traverser pour me rendre rue de la Tour-d'Auvergne où demeurait Béranger. Cette rue n'était

pas encore entièrement construite; j'entrai, par une porte cochère, dans une longue avenue bordée de murs de jardins, dans la direction de Montmartre. Au fond de la cour, à gauche, un grillage de bois ouvrait sur une maisonnette élégante et rustique à volets verts, et précédée d'un parterre planté de roses de Bengale et de quelques autres fleurs d'automne. Le cœur me battait horriblement en poussant la porte du jardin qui m'annonça par le retentissement de sa sonnette. Une ménagère, grande et forte, mais d'un visage avenant et doux me reçut et me conduisit au premier étage dans le cabinet du poëte. Il déjeunait en causant avec M. Blanc, son médecin, et quelques autres amis. « Monsieur, balbutiai-je en l'abordant, voici le jeune homme..... — Ah! dit-il sans me laisser achever, et d'un ton singulièrement sympathique, c'est très bien, veuillez vous asseoir. » Je m'assis, et pendant qu'il achevait son repas et sa conversation, je considérai en silence le célèbre chansonnier.

Je voyais un homme d'environ cinquante ans, épais sans être gras, de moyenne taille, avec une énorme tête, penchée sur l'épaule droite, comme celle d'Alexandre le Grand. Il était chauve, avec quelques cheveux d'un très beau blond, mais déjà grisonnants, et qui flottaient soyeusement sur ses oreilles. Il avait de gros yeux bleus, myopes et à fleur de tête, comme les hommes inspirés. En somme un crâne de saint Chrysostome avec une face de Bacchus, mais de Bacchus vulgaire et non du jeune et beau conquérant du Gange. J'observais ses moindres mouvements, et je vis avec surprise que ce poëte bachique ne buvait que de l'eau.

Il mangea deux œufs à la coque, un peu de compote de pruneaux de Tours; puis, prenant une poignée de sucre, il le mit dans une grande tasse qu'il remplit de lait et de café, et arrosa de ce copieux liquide son repas d'une frugalité presque pythagoricienne.

Béranger, resté seul avec son médecin, m'interrogea. « Je suis né, lui répondis-je, dans l'Ariége, d'une famille antique et plébéienne. Mes parents ne sont pas sans fortune; mais mon père a éprouvé des revers, et je n'ai rien. — Pourquoi donc êtes-vous venu à Paris de si loin? — Pour vivre et m'instruire; je suis protestant, j'ai fait des études en théologie, je veux les compléter par des études en médecine, l'hygiène du corps doit aller de pair avec l'hygiène de l'âme. J'espérais donner et prendre à la fois des leçons, et par ce moyen me tirer d'affaire à Paris mieux qu'ailleurs. —Vous êtes protestant, mais n'avez-vous pas vu vos ministres? — Je les ai vus, ils ne peuvent maintenant rien pour moi. Nous sommes plusieurs étudiants dans le même cas. L'un de nous qui sait l'allemand s'est adressé à un libraire. Cet homme n'a voulu lui faire traduire que les mémoires impurs de Casanova. Il a préféré la faim à l'infamie. — Vous voulez donc être ministre? — Oui, c'est mon désir et le vœu de ma mère mourante. Mais je suis trop jeune, d'ailleurs je sais peu et je n'ai rien. Je veux avant tout acquérir quelque science et même quelque fortune. On ne doit être ni un ignorant ni un mercenaire de l'autel. » Béranger me considérait attentivement et comme étonné du contraste de mon air juvénile et grêle avec la gravité dogmatique de mon langage et de ma longue figure ascétique. « Mais enfin,

comment subsistez-vous? — J'avais, en arrivant à Paris, environ cent francs. Mon logement me coûte vingt francs par mois. Je vis avec deux sous de pain par jour. » Béranger se récria de surprise et d'émotion. « Ah! je connais bien cela, » dit-il avec un soupir. Il parla de ses malheurs et de ses succès. Il relut en silence mon petit poëme. Il en loua la sensibilité lyrique. Pendant que je parlais tout tremblant et palpitant, j'avais des pleurs dans les yeux, et je m'aperçus que des larmes sympathiques montaient dans les cils émus et dans la voix troublée du poëte. Béranger avait l'attendrissement facile et en quelque sorte souriant comme il avait le sourire habituellement mélancolique, et ce mélange, plein de charme, existait sur sa figure comme dans sa poésie. « Revenez demain, » me dit-il. Et m'accompagnant dans son antichambre, il tira furtivement sa bourse et m'offrit en rougissant une pièce d'or. « Non, » m'écriai-je en balbutiant quelque remercîment étouffé, et, m'élançant dans l'escalier, je disparus dans un bouleversement que la porte extérieure du jardin articula éloquemment dans les longues et fiévreuses palpitations sonores de sa clochette. Je regagnai mon logis lointain, heureux pourtant d'avoir, non-seulememt touché le cœur, mais encore, j'en avais la certitude, acquis l'estime de cet homme célèbre.

Pierre-Jean de Béranger était né le 19 août 1780 à Paris, rue Montorgueil, chez son aïeul maternel, tailleur de profession. Le poëte, tout en glorifiant sa descendance roturière, n'a pourtant jamais retranché de son nom la particule féodale. Il se disait noble, et ses ancêtres prétendaient être une branche picarde de la

maison comtale de Provence et de Catalogne qui s'est fondue dans la dynastie royale d'Aragon. Le grand trouvère du dix-neuvième siècle aurait ainsi pour ancêtres poétiques ces princes, troubadours pyrénéens. C'est peu probable, malgré la similitude du génie, et, à ce propos, je ferai remarquer que les Béranger de Picardie n'ont jamais su l'orthographe de leur héroïque nom germanique et méridional. L'aïeul du poëte, officier des armées de Louis XV, avait, à la Jean-Jacques, épousé sa servante et s'était fait cabaretier près de Péronne. Son père, gentilhomme dénobilisé par la révolution, financier en déconfiture, s'était marié avec la fille d'un tailleur, femme vulgaire d'un homme hasardeux et chimérique. Je rappelle ces origines, connues de tout le monde, parce qu'elles expliquent le poëte : tout homme est un résumé de ses ancêtres. C'est de ce bizarre amalgame de princes et de cabaretiers, de gentilshommes, de financiers et de tailleurs, de chevaliers de la Régence et de prolétaires de la rue, que sortit le poëte bachique, le chantre national, l'éminent citoyen, mais en même temps l'épicurien qui conserva toujours et même affecta constamment de mêler à ses grandes qualités un léger reflet des mœurs de la bohême. Personnellement, il n'était au fond ni noble ni plébéien : il était bourgeois. Et c'est là probablement sa véritable origine, malgré les talons rouges de ses aïeux. Au physique comme au moral, il avait l'encolure du tiers état. Ses formes accusaient la roture du passé ; mais sa tête révélait l'aristocratie de l'avenir, l'intelligence. Cette tête, à la fois énorme et superbe, était comme un symbole grandiose de ses vices et de

ses vertus. Elle rappelait celle de Socrate, et comme le philosophe athénien, le poëte avait commencé par le scandale pour finir par la sagesse et par la gloire.

Je revins le lendemain matin, comme il me l'avait recommandé; il me traita avec une familiarité paternelle, m'appelant tout uniment par mon nom, ce qui était naturel dans un homme de cet âge et de cette renommée. Mais ce qui l'était beaucoup moins, et ce que je ne conçois pas encore aujourd'hui, c'est qu'un mois ne s'était pas écoulé, que je l'appelais déjà comme tout le monde, *Béranger*. Le *monsieur* était généralement supprimé chez le poëte populaire. Il ne parut pas blessé de ma naïveté puritaine; peut-être en fut-il flatté dans son cœur, car je caressais à mon insu sa double faiblesse; je le traitais comme un prolétaire et comme un immortel. Béranger, à mon retour, me montra plusieurs lettres qu'il venait d'écrire en ma faveur à M. de Montalivet, ministre de l'instruction publique; à M. Villemain, président du conseil de ce ministère, et à M. Cauchois-Lemaire, rédacteur en chef du *Constitutionnel*. Il me chargea de les jeter dans une boîte et m'en donna une quatrième qu'il me recommanda de porter moi-même Vieille rue du Temple, à M. Lebrun, de l'Académie française. M. Lebrun était l'intime ami de Béranger qui, je crois, lui avait fait obtenir, à la révolution de juillet, la direction de l'imprimerie royale. L'auteur de *Marie Stuart* m'accueillit avec une affabilité relevée de grâce attique. Comme je lui exprimais la reconnaissance que m'inspiraient ses bontés, il crut devoir les justifier en me racontant que ses commencements aussi avaient été douloureux; qu'il avait

été mal accueilli par le fameux Lebrun-Pindare, et que le chantre farouche de la Terreur s'était montré jaloux qu'un jeune homonyme lui dérobât un rameau du laurier lyrique. On n'aime pas son héritier, même en poésie. M. Lebrun, qui ne put m'employer dans ses bureaux, me fit tout d'abord et avec instances des offres pécuniaires que je refusai comme celles de Béranger. J'ai depuis revu plusieurs fois M. Lebrun; je suis revenu chez lui en compagnie de Béranger; et il n'est pas de tendresse respectueuse et cordiale dont Madame Lebrun n'entourât l'illustre et puissant chansonnier. Et Béranger s'en défendait avec une coquetterie que moi, jeune montagnard inapprivoisé, je trouvais véritablement déplacée et farouche. Je trouvais que la véritable affection a plus de simplicité patriarcale; mais il voulait être à la fois populaire et inaccessible comme les dieux.

M. Lebrun me chargea de faire un article sur les *Feuilles d'Automne* de M. Victor Hugo. Il voulait que je rendisse compte dans les journaux de ce nouveau recueil de poésies. L'illustre académicien fut satisfait de mon travail; mais toutes ses tentatives pour le faire insérer demeurèrent sans résultat; il m'écrivit lui-même les détails de cette négociation infructueuse.

« Ministère de la justice, imprimerie royale,
Paris, le 22 décembre 1831.

« Je voulais, Monsieur, avant de vous répondre, savoir le sort de l'article que vous avez bien voulu me confier. J'en avais parlé, au moment même où vous me l'avez envoyé, à M. Villemain pour le *Journal des Dé-*

bats. Un article avait paru sur le même sujet, et je n'ai pas vu d'ailleurs que M. Villemain jugeât facile de vous introduire, comme rédacteur, dans ce journal où toutes les places, dit-il, sont occupées, et qui a déjà plus de rédacteurs littéraires que le moment où nous sommes ne lui permet d'en employer. Le *Courrier* ne dit pas un mot de littérature et croirait compromettre sa sévérité. Je me suis donc adressé au *Temps*, mais je n'ai point encore reçu la réponse de M. Coste, et je suis si chargé d'affaires qu'il m'a été impossible de l'aller chercher. Je l'attends d'un moment à l'autre et vous l'enverrai de suite afin que nous sachions si vous devez continuer ou interrompre votre travail sur les *Feuilles d'Automne*. J'en ai trouvé le premier article très bien. On y reconnaît un homme qui sent vivement et profondément la poésie; vous la jugez comme vous la faites. J'ai regret, Monsieur, de vous seconder si mal; ne vous en prenez pas du moins à mon désir. Je suis très impatient de vous montrer autrement qu'en paroles toute l'estime que vous m'avez inspirée et tout ce qu'a de pouvoir sur moi l'intérêt que vous porte M. Béranger. Agréez, je vous prie, mes compliments empressés.

« Je rouvre ce billet que je n'ai pu vous envoyer hier faute de me rappeler votre adresse. M. Béranger me l'a donnée. Je reçois ce matin la réponse de M. Coste et votre article. Un article sur le même sujet a été publié le 7 de ce mois dans le *Temps*. Nous venons trop tard, et nous sommes devancés partout. M. Coste m'écrit que si vous voulez vous exercer sur quelque autre publication, il est tout disposé à vous donner place dans ses colonnes. »

Ainsi, avec de si grands et de si excellents protecteurs, rien ne réussissait. Je retrouve encore d'autres détails sur cette négociation dans deux billets de Béranger. Je lui avais envoyé, à ce qu'il paraît, quelques strophes remplies de sa louange et de ma douleur, et qui sont perdues. La pièce, m'assure-t-on, était intitulée *Merci!* Il me répondit :

« Mon cher N..., elle est charmante, votre *odelette*, comme on disait au temps de Ronsard. Elle a un parfum de poésie qui plaît tant à ceux qui ont ce qu'il faut pour le respirer. Mais toute en mon honneur, je ne crois pas devoir la donner à publier. Attendez au moins que j'aie fait quelque chose pour vous. (23 novembre.) »

Il ajoutait qu'il avait reçu des réponses favorables de MM. Villemain et de Montalivet. Je tombai malade de tristesse et, faut-il le dire, d'inanition. J'écrivis à Béranger mon désespoir, et je donnai à ma plainte la forme plus sympathique de la poésie. Je viens de retrouver cette pièce égarée depuis vingt-cinq ans; elle m'est doublement précieuse, et par son retour inattendu et par son naïf et douloureux gémissement.

Si la fièvre ardente
N'avait engourdi
Mon aile pendante,
J'eusse été, mardi,
Poëte qu'on loue,
Voir, d'un vol hardi
(Quand Paris secoue
Ses pieds dans la boue),
Votre toit qui joue
Tout blanc au midi.

Moi, mélancolique,
J'aurais dit bonjour
Au chœur bucolique
Du riant séjour;
Et puis à la ronde
Baisé tour à tour
Tout ce petit monde,
Chevelure blonde,
Face rubiconde,
Lutin, sylphe, amour.

Et puis à leur père
J'aurais dit ceci :
Dieu veut qu'on espère,
Mais quel long souci!
En vain l'on réclame!
La Fortune aussi
Cependant est femme!
La marâtre infâme
N'accorde à mon âme
Trève ni merci.

Luth ni mélodie
N'ont plus de pouvoir;
Et la maladie
Suit le désespoir!
Tel sur la colombe
Fond le vautour noir!
Hélas, je succombe
Seul, loin de la combe,
Mère, où dort ta tombe,
Père, ton manoir!

Bocage, colline,
Vous verrai-je encor?...
D'une mandoline
Entends-je l'accord?
Je vois dans la brume,
O joie, ô transport,

Mon gave d'écume,
Ma grotte qui fume,
Un toit que parfume
Un églantier d'or.

Sous la fleur fanée,
Sœur du séraphin,
Une ombre inclinée
Dit : Vient-il enfin?
— Fièvre, sois bénie !
Oh! berce sans fin,
Berce, ô noir génie,
Dans cette harmonie,
Mon âpre insomnie,
Mon deuil et ma faim !

Ainsi, de l'œuvre du poëte, ce qu'à vingt ans j'admirais le plus, en vrai berger pyrénéen, c'était le *chœur bucolique*. Béranger me répondit :

« Mon pauvre garçon, je suis bien fâché de vous savoir malade, quoique cela m'ait valu une nouvelle ode qui ne sent pas la fièvre, mais, au contraire, est imprégnée d'un doux parfum de cette poésie qui vous est naturelle et que j'aime tant. Vous vous désolez, et il y a vraiment de quoi. Ce que nous avions tenté du côté du *Constitutionnel* ne peut pas réussir. Cauchois-Lemaire est, dit-on, en querelle avec les propriétaires-actionnaires de ce journal, et ces messieurs ne sont peut-être pas très disposés à faire quelque chose pour moi. Quant à l'article dont vous me parlez, il me semble que c'est pour le *Courrier* que Lebrun vous l'a demandé. Pourquoi vous affligez-vous donc de ce qu'un article sur le même ouvrage

a paru dans les *Débats?* Au reste, ce n'est là qu'une chose peu importante... Si cela peut vous rendre un peu de courage, je vous dirai que j'ai vu Villemain avec qui j'ai beaucoup parlé de vous et qui m'a de nouveau donné l'assurance que vous seriez placé. Il prévoit un arrangement possible au collége de Strasbourg où vous pourriez trouver une place. Ses protestations m'ont paru de bon aloi, et je me plais à y croire. Espérons donc que, grâce à lui, qui peut tout, dit-on, nous arriverons à vous tirer de peine. Je soupire bien après ce moment. Ne vous laissez pas aller au découragement; mais faites toujours de jolis vers, et comptez sur tout mon dévouement. » (16 décembre 1831.)

Je vis moi-même M. Villemain : c'est, je crois, à la bibliothèque de l'Institut. Béranger lui avait envoyé de moi un opuscule quelconque. Il me fit l'honneur de me dire que j'écrivais mieux que l'on n'écrit à mon âge; et il ajouta un conseil de modération et de prudence littéraire. Quoique grave et triste, je n'avais pas l'air d'avoir quinze ans tant j'étais maigre et frêle. L'hiver cependant arriva; il fut très dur; je n'avais point de feu; je travaillais aux bibliothèques; je donnais quelques leçons de latin et d'espagnol; cela m'aidait à vivre; mais je n'eus pas de quoi payer ma première inscription à l'école de médecine. Apollon me consolait de son fils Esculape. Toutes les semaines je visitais Béranger. Je me délectais à entendre parler cet homme qui avait tant vu. Il causait beaucoup, et avec un léger zézaiement qui est comme le gazouillement des Parisiens. Sa conversation était un mélange, habilement fondu,

d'esprit, de grâce et de bonhomie. L'objet habituel de ses discours, c'était lui-même. Il était le héros de son poëme. Il revenait toujours à lui comme Montaigne. Il s'encensait avec la plus grande complaisance et la plus grande naïveté, bien qu'il n'eût que la naïveté de l'orgueil, et ce parfum pour lui si délicieux n'était pas comme d'ordinaire nauséabond pour autrui, tant il le corrigeait avec une nonchalante dextérité de grâce attique et de bonhomie gauloise. Sa pauvreté native, sa jeunesse malheureuse et son prétendu défaut d'éducation était un refrain qui revenait perpétuellement dans ses discours, comme les batailles de Jemmapes et de Valmy dans les harangues du roi Louis-Philippe.

La révolution de juillet, encore toute fumante et qui n'était que l'explosion populaire de ses chansons, était également un de ses thèmes favoris. Il racontait à peu près ainsi ce mémorable événement : « Le peuple de Paris était vainqueur. Nous étions réunis chez Lafitte. Les uns voulaient conserver Henri V, les autres proclamer la république. « La France, dis-je, n'est pas encore « mûre pour la république, et les vieilles dynasties sont « incorrigibles autant qu'implacables. Si vous remettez « les Bourbons sur le trône, leur premier acte royal sera « de prendre nos têtes. Il faut à une dynastie absolue « substituer une dynastie libérale et populaire. C'est la loi « des temps. Cette dynastie nouvelle nous la trouvons au « pied du trône vacant. C'est celle que voulut y faire as- « seoir Mirabeau. Offrons la couronne au duc d'Orléans. » Nous députâmes Thiers à Neuilly. Il ne put voir que la duchesse et Madame Adélaïde. Les deux princesses accueillirent gracieusement le jeune mandataire de la ré-

volution, et, le voyant tout poudreux et haletant, lui versèrent de leur royale main, un verre d'eau sucrée. Thiers, encore indécis entre la république et la royauté, revint après ce breuvage assaisonné de tant de grâce, enivré d'effervescence monarchique. Mais il n'avait pu parvenir jusqu'au duc, qui se cachait dans les bois du Raincy. Alors je m'écriai : « S'il ne veut pas de la cou-« ronne, qu'il le dise; il n'a de choix qu'entre le trône et « l'exil! » Le duc secrètement consulta Talleyrand. « Ac-« ceptez, » lui répondit le vieux diplomate. Alors il consentit à venir à Paris. A la barrière, la sentinelle voulut arrêter cet inconnu mystérieux. Mais le commissaire qui l'escortait avec un aide de camp montra le sauf-conduit de Lafayette. Le prince entra de nuit et en grimpant sur la barricade. Il se rendit à l'Hôtel de Ville et fut nommé lieutenant-général du royaume. Et c'est ainsi, ajoutait-il, que nous bâclâmes un roi. »

Louis-Philippe, monté sur le trône, invita plusieurs fois Béranger à venir le voir aux Tuileries. Le poëte déclina constamment cet honneur. Il prisait pourtant très haut ce monarque. « Il a, disait-il, toutes les traditions de l'ancienne monarchie et en même temps l'intelligence des temps nouveaux. Il a reçu le baptême de la grande révolution. Il a voyagé, comme Ulysse, sur la terre et les mers. Il connaît les hommes et les peuples. Il sait gouverner. Il complète admirablement ses ministres, qui sont tous des hommes incomplets. Dernièrement, on débattait, au conseil, la question de la révolution polonaise. Soult, Périer, tous les ministres furent d'avis qu'on envoyât un corps d'armée pour soutenir la Pologne contre la Russie. Louis-Philippe écoutait en

silence, et, le débat épuisé, prit la parole pour conclure. « Vous voulez, dit-il, envoyer une armée fran-« çaise aux Polonais. J'y consens; mais où débarqueront « nos soldats? » Les ministres restèrent confus; aucun d'eux ne savait que la Pologne ne touche plus à aucune mer. L'exil avait enseigné la géographie à Louis-Philippe. »

« Louis-Philippe, ajoutait plus tard Béranger, est le Louis XIV de la bourgeoisie. C'est l'homme le plus complet de son temps. Il sait une multitude de choses pratiques et vulgaires très précieuses chez un roi. Il a été professeur; il pourrait être au besoin cultivateur, architecte, notaire, même chirurgien. Dernièrement, le postillon qui conduisait sa voiture tomba de cheval au Bourget. Le roi descend, tire sa lancette et le saigne. Un pareil trait d'humanité et d'habileté suffit pour populariser un prince. Il faut qu'un roi sache tenir la lancette aussi bien que l'épée et le sceptre. » Je croyais entendre Fénelon remontant, pour élever un roi populaire, aux temps héroïques, aux temps de Laërte ou d'Abdolonyme.

Je répétais un jour à Béranger ces deux vers de la *Némésis :*

> Le mensonge incarné, le parjure vivant,
> Talleyrand-Périgord, prince de Bénévent.

« Vous avez tort, me dit Béranger. Talleyrand est le plus grand diplomate de l'Europe. C'est un diplomate patriote et qui a le cœur français. Au congrès de Vienne, il a tout fait pour conserver Ferney à la France. La résidence comme la gloire de Voltaire lui paraissait

un patrimoine national. Il n'a point trahi; il a abandonné ceux qui se trahissaient eux-mêmes, Charles X et Napoléon. C'est l'homme le plus spirituel de notre temps. Ses bons mots sont célèbres. Un jour, c'était avant 89, l'évêque d'Autun et l'abbé Sieyès se promenaient ensemble aux Tuileries, sur la terrasse du bord de l'eau. Ils virent la sentinelle suisse maltraiter une femme qui se présentait avec une corbeille à la grille du jardin. « Il n'en sera bientôt plus ainsi, dit Sieyès, quand nous aurons organisé la garde nationale. » « Eh « quoi! s'écria quelqu'un à qui Talleyrand racontait cette « anecdote, la garde nationale n'est-elle pas une pensée « de M. de Lafayette? — M. Sieyès, répondit le diplo- « mate, pensait longtemps avant que M. de Lafayette rê- « vât. » Béranger admirait beaucoup cette repartie dont la justesse est pourtant contestable, et Napoléon seul pourrait dire lequel a politiquement le plus rêvé, du publiciste ou du général de la révolution.

Béranger ressentait la plus vive admiration pour le génie de M. de Chateaubriand. Il se prétendait même un peu son fils poétique. On ne voit pas trop comment le chantre bachique et persifleur des rues de Paris serait éclos dans l'aire de l'aigle mélancolique des dunes bretonnes et des savanes américaines. Un de ces oiseaux qui ne bâtissent pas de nid avait apparemment déposé furtivement son œuf étranger parmi ceux de ce roi des airs. Un jour je rencontrai Béranger qui traversait le Luxembourg. « Suivez-moi, me dit-il, je vais rendre visite à M. de Chateaubriand; mais je ne le trouverai probablement pas, et nous causerons. Ne pensez-vous pas que lui et moi nous sommes logés au rebours du

bon sens, et que nous devrions faire un échange de maison et de quartier : sa place est rue des Martyrs, et la mienne rue d'Enfer. Il est venu dernièrement me dire adieu; il veut quitter la France, et s'expatrier à la suite des Bourbons. « Pourquoi, lui ai-je dit, attachez-« vous votre monture superbe à ce berlingot séculaire « de la monarchie? Le char de Pharamond est trop vieux « pour votre cheval sauvage. » Pour le retenir, je viens de lui adresser une chanson. Il ne demande pas mieux que de rester en France. Mais tous ces poëtes de la vieille monarchie et du catholicisme, Chateaubriand, Lamennais, Lamartine, Hugo, Vigny, sont comme des oiseaux dont l'arbre est tombé et qui ne savent plus où percher.

« Voyez encore Lamennais et Lamartine. Pèlerins du passé, ils s'en vont l'un à Rome, l'autre à Jérusalem, deux villes de ruines. Je ne connais pas M. de Lamartine, mais j'ai vu dernièrement Lamennais. Nous nous sommes rencontrés chez un ami commun, Benoît-Champy. Figurez-vous un abbé lilliputien, mais à idées larges et à style gigantesque. Lamennais s'en va avec Montalembert et les rédacteurs de l'*Avenir*. Ces pauvres gens ne savent plus de quel bois faire flèche, et pour masquer la chute de leur journal, ils vont, disent-ils, tomber aux pieds du saint-père. C'est aux pieds de l'esprit du siècle qu'ils tombent à leur insu.

Chateaubriand prétend que Lamartine n'est pas un poëte, mais une lyre. Mais Hugo est un poëte, un grammairien, un linguiste, un chef d'école, le Ronsard de notre siècle. Hugo est un homme de génie, mais d'un génie lyrique et non dramatique. Il force la langue, il

violente l'ode, il tourmente le drame, il torture le roman. C'est une œuvre étonnante que *Notre-Dame de Paris*. Mais la nature humaine y est systématiquement bouleversée. Le prêtre, le poëte, le chevalier, tout ce qui est noble y est avili, et tout ce qui est vil, au contraire, les truands, le sonneur de cloches, la danseuse des rues, y est glorifié. Puis la pensée mère du roman est détestable, la *fatalité*. C'est un cauchemar. Victor Hugo subira le sort de Népomucène Lemercier, novateur hardi comme lui, mais incomplet. Lemercier n'avait que la moitié du cerveau, Hugo a le cerveau et le cervelet; mais c'est égal, son romantisme lyrique et dramatique amènera nécessairement une réaction. On a tort de louer uniquement en lui ses défauts éclatants. Je me suis permis de critiquer son dernier drame. Il me boude un peu. »

Un matin je trouvai Béranger, encore dans sa chambre à coucher, écrivant, demi-vêtu, sur un bureau. « Asseyez-vous, me dit-il, je finis. » Voici de quoi il s'agissait : Le vieux Rouget de l'Isle, le chantre de la *Marseillaise*, vivait dans une extrême pauvreté. Béranger avait demandé un secours, mais le gouvernement de Juillet, déjà moins favorable aux hommes de la révolution, l'avait refusé. Béranger, blessé de ce refus, s'adressait de nouveau au ministre de l'intérieur, M. d'Argout. Il se leva et me lut la lettre, toute palpitante d'une indignation contenue et d'une respectueuse mais fière liberté. Le poëte populaire, à ma grande surprise, appelait le ministre *M. le comte*. Il lui disait que si la révolution de juillet refusait un morceau de pain au vieux chantre de la révolution française, il

irait, lui, chansonnier, mendier dans les carrefours pour nourrir son maître, le Tyrtée dont les hymnes avaient enfanté tant de victoires. C'était noble et grand, et je fus profondément attendri, dans mon juvénile patriotisme, par le tableau de Béranger, tendant la main, comme l'enfant de Bélisaire, pour le vieux barde des batailles républicaines... Quelques jours après, un subside convenable fut alloué à Rouget de l'Isle.

J'avais cependant revu M. Villemain au ministère de de l'instruction publique. Il voulait m'envoyer à Strasbourg ou à Sarreguemines. Puis il ne pensa plus à moi sans doute. Le général B. cherchait un précepteur pour son fils. Je priai M. Lebrun de me recommander au général. M. Lebrun me répondit :

« Assurément, Monsieur, et avec très grand empressement et très grand plaisir; je dirai de vous au général B. tout le bien que j'en pense. La position qu'on vous offre me paraît plus convenable, en cela du moins qu'elle ne vous éloigne pas du centre des lettres, et j'en serai surtout satisfait si elle vous laisse du temps pour cultiver le talent que la nature vous a donné. Vous savez, Monsieur, tout l'intérêt que vous m'avez inspiré. Je serai toujours heureux de pouvoir vous en donner des témoignages. Je voudrais même vous inspirer assez de confiance pour que vous ne fissiez pas difficulté de vous adresser à moi pour quelque autre service qu'une simple recommandation. Si votre nouvelle position exigeait de vous quelque dépense à laquelle il vous serait difficile de satisfaire, — vous êtes sans parents à Paris, — veuillez

songer que le devoir des hommes de lettres déjà avancés dans la carrière est d'aider par tous les moyens ceux qui s'y présentent, et croyez bien que ce devoir serait pour moi un vrai plaisir. Donnez-moi occasion de vous remercier de votre confiance. Si l'affaire qui vous occupe ne se termine pas à votre gré, ce serait une raison pour moi d'insister.

« J'ai vu M. Béranger hier; il devait voir ce matin pour vous M. Villemain, et surtout M. Delbecque. Je suspendrai cette nouvelle démarche; vous me direz le résultat définitif de votre affaire, afin que je sache au plus tôt s'il faut suivre ou abandonner.

« Recevez, Monsieur, mes salutations empressées. (22 janvier 1832.) »

C'est avec une indicible émotion que je relis cette lettre à la distance d'un quart de siècle. Combien je me trouve heureux d'avoir inspiré, si jeune et si délaissé, une pareille estime à un homme aussi illustre. Voici vingt-cinq ans que je n'ai revu M. Lebrun; mais de tels services ne s'oublient jamais; et je serais heureux que le souvenir de ma reconnaissance immortelle revînt dans la solitude au noble vieillard. Je n'ai pas cru pouvoir mieux l'exprimer qu'en transcrivant cette généreuse page où le plus délicat parfum du cœur s'unit à la plus pure fleur du langage.

Aucun de ces deux projets ne réussit : le général B. me refusa; je parus probablement à ses yeux trop jeune, trop timide et trop délabré. Je me consolais de mes infortunes avec mes amis. J'en avais deux excellents, deux compatriotes, P. Timbal, de Castel-Sarra-

zin, alors avocat stagiaire, et maintenant une des lumières du barreau de Toulouse; et S. Pécontal, de Montauban, littérateur déjà connu, auteur du recueil charmant : *Ballades et Légendes*. Ils m'avaient accueilli à mon arrivée à Paris; c'est par eux indirectement que j'avais été proposé au général B., et c'est par moi, si je ne me trompe, que Pécontal fut présenté chez Béranger. Pécontal composait un drame intitulé : *le Dernier Homme*, dont il nous lisait des fragments au Luxembourg, et nous accompagnions Timbal à des exercices oratoires qu'il prenait dans le quartier latin, avec de jeunes avocats dont le plus éloquent me parut être M. Charton, fondateur du *Magasin pittoresque*. Je dois rappeler une course délicieuse que nous fîmes dans les environs de Paris. Nous partîmes, une après-midi, par le bois de Boulogne, et nous revînmes, à minuit, par Vaugirard. Une lune splendide éclairait les bois de Saint-Cloud, que les premières gelées de septembre nuançaient de toutes les teintes de l'automne. C'était l'époque des vendanges; nous avions dîné à Saint-Cloud, et nous vînmes prendre notre dessert de raisin au village de Meudon. Don Pédro, empereur déchu du Brésil, habitait le château. Nous avions vu naguère aux fêtes de Juillet, dans le cortége de Louis-Philippe, ce monarque américain sur un cheval des Pampas, dont le mufle sauvage répondait à la face cuivrée du cacique qui le montait avec grâce, Portugais mêlé de Nègre et de Caraïbe. Des paysans qu'il employait à ses chasses, et que nous trouvâmes attablés chez un marchand de fruits et de vin, nous racontèrent, en vidant leur verre, l'intérieur du ménage

impérial. Ils se plaignaient de la parcimonie du prince exilé, qui pourtant, disaient-ils, *était incrusté de diamants*, et s'égayaient des corrections qu'il infligeait de sa propre main à sa fille et à sa reine dona Maria da Gloria.

« Elle n'a donc alors ni sceptre ni couronne? »

s'écria plaisamment Pécontal qui, probablement en sa qualité de dramaturge, se fit tracer le portrait de la noble héritière des Bragance et des Incas. Ces villageois nous dépeignirent l'infante comme une jeune maritorne blonde, bouffie, et rubiconde, et d'un appétit à dévorer dans un repas son royaume des Algarves. Ils parlèrent avec respect de l'impératrice, sa belle-mère, princesse française et d'origine napoléonienne. Béranger, à qui je racontai plus tard notre aventure de Meudon, ne s'amusa pas moins que nous du ton leste à la fois et hardi dont ces *vilains* jugeaient les rois. « Voilà, dit-il, les dignes paroissiens de Rabelais! Maître François devait joliment rire dans sa tombe! »

Telle était cette génération assurément généreuse, mais imprudente et trop peu respectueuse envers les rois fidèles à la liberté jusque dans l'exil et le hasard des révolutions; car, quelque temps après, don Pédro quitta Meudon, s'embarqua pour le Portugal, qu'il arracha au banditisme monastique de don Miguel, et assit héroïquement sa fille et les lois sur le trône souillé et ensanglanté des Bragance.

Contre l'hiver et contre l'angoisse, je me réfugiais dans les bibliothèques. J'avais, à mon très grand regret, renoncé aux études médicales. Je n'avais pas de quoi

payer mes inscriptions, ni de quoi acheter des livres, et d'ailleurs l'aridité des formules me soulevait le cœur presque autant que l'aspect des cadavres. Je m'étais convaincu que la médecine qui me convenait n'était pas celle de Broussais ni de Dupuytren, mais celle que Machaon et Podalyre exerçaient au siége de Troie. J'aimais les poëtes, les historiens, les rapsodes et les chroniqueurs antiques : Tacite, et avant lui Homère, et plus que tous Moïse. Je compulsais donc des documents historiques aux bibliothèques Mazarine et du Panthéon. Un matin j'arrivai chez Béranger, mon portefeuille sous le bras. « Qu'est-ce donc, demanda-t-il, que ces paperasses ? — J'ai, répondis-je, deux travaux en tête : l'histoire des Albigeois, mes ancêtres par le sang, et l'histoire des Camisards, mes aïeux par la foi. — L'histoire des Albigeois, reprit-il, est un sujet trop vaste, trop savant pour vous, et trop mystérieux encore pour tout le monde. Ecrivez l'histoire des Camisards ; ce sujet va mieux à votre esprit volontiers agreste et biblique. Intercalez-y des psaumes : ce sont les hymnes de cette épopée. » Dès ce jour, je travaillai uniquement à mes *Prophètes*.

« Votre protestantisme, continuait-il, produit beaucoup d'hommes illustres, Cuvier, Constant, Guizot. L'homme le plus spirituel de notre époque était B. Constant. Il avait une telle dextérité de pensée et de style, qu'il faisait tout passer impunément sous le ciseau de la censure. Il était toujours prêt à écrire, en chaise de poste, au débotté dans un hôtel, sur les bancs de la chambre des députés, partout il écrivait avec une égale perfection. Il écrivit ses meilleurs discours dans

le tumulte d'une séance, sur les marches même de la tribune. Car il n'improvisait pas; il parlait mal et n'était pas orateur. Il n'aimait pas Henri IV; je n'ai connu que lui qui ne goûtât pas le Béarnais; quoique philosophe, il avait encore le fond huguenot. Nous accompagnâmes son cercueil à l'Oratoire, et le ministre Coquerel fit un bon discours sur l'illustre mort. C'était l'homme le plus aimable du monde, et pourtant je sais une femme qui le déteste jusqu'à l'horreur. C'est une protestante, une puritaine angélique, la duchesse de B. Certes, elle ne partage pas à son égard les sentiments bien connus de sa mère, et en cela je trouve, ajouta-t-il narquoisement, qu'elle enfreint peut-être à son insu le cinquième commandement du Décalogue.

« Connaissez-vous M. Guizot? Il a un œil bleu d'une profondeur et d'une limpidité merveilleuse. Il marche en parlant et en gesticulant comme le poëte d'Horace. Il a la tête d'un poëte, la parole d'un docteur, le style d'un géomètre. Il n'a pas su mettre dans son style la poésie de sa figure. Il a pris pour devise cet axiome de géométrie : *Linea recta brevissima.* Cette maxime peut être très bonne en fait de morale, mais très mauvaise en fait de style : son style est décoloré, terne et triste. Il est bigarré comme une vitre rayée en tout sens par le silex. Il manque d'analogie. César, qui avait composé un traité de l'analogie, aurait pu lui donner des leçons, et il est homme à ne vouloir être l'écolier que de César. Il m'écrit quelquefois, à moi vil chansonnier, d'un ton de considération et de grave enjouement. Sa parole de professeur s'échauffe; sa phrase, brusque et hachée, devient flexible, et acquiert, dans le débat, l'élasticité

et le nombre oratoires. Savez-vous, ajouta-t-il plus tard, qu'il grandit terriblement à la tribune? Il éclipsera, et ce ne sera pas vraiment difficile, l'harmonieuse et vide mélopée de Berryer. Il y a dans Guizot du prédican du désert; il est fort, il est passionné, il est plein de choses, et parfois, à défaut d'art, le dédain lui donne la poésie; et l'orgueil, dirai-je, ou la foi, l'emporte d'un coup d'aile jusqu'au ciel. »

Béranger causait ainsi d'ordinaire, après son déjeuner, soit à demi renversé dans son fauteuil à la Voltaire, et coupant avec des ciseaux les poils follets de son menton, car c'était sa manière de se faire la barbe; soit en marchant dans son cabinet et respirant de temps en temps de légères pincées de tabac. Il usait modérément de cette poudre comme de toutes choses, et la puisait machinalement dans une petite boîte fort commune de citronnier qu'il roulait habituellement dans ses doigts. Sa main, sans distinction, était moyenne, charnue, molle et à peine munie d'ongles pâles dont l'extrême débilité, jointe à l'absence presque totale de barbe, indiquait, dans le chantre des sens, peu de vigueur et de virilité. Ces signes physiques étaient parfaitement d'accord avec son caractère moral, car son sensualisme, on en demeurera de plus en plus convaincu, tout intellectuel, était moins un désordre de son tempérament qu'un rôle calculé de poëte bachique et populaire. J'explique, et je n'excuse certes pas. Son cabinet avait à cette époque pour ornement un grand médaillon de bronze représentant *Manuel*, par David d'Angers, et une gravure des *Victoires* de Gérard planant au tombeau de Napoléon.

Le choléra survint vers la fin de l'hiver. Il tomba sur Paris comme un vautour qui fond précipitamment sur un nid d'oiseaux. Paris tout entier en frissonna comme atteint d'un souffle de mort. J'aurais dû être sa première proie; je succombais d'inanition et de désespoir. Sur ces entrefaites, Béranger m'annonça que Madame la comtesse M. cherchait un précepteur pour être le préparateur de son plus jeune fils au baccalauréat. Nièce du duc de B., et veuve d'un général tué à Waterloo, cette dame avait fui le choléra dans son château de Dugny, près Saint-Denis. Béranger, qui déjà m'avait recommandé à son tailleur, insista de nouveau pour que j'acceptasse enfin de l'argent. Jusque-là j'avais toujours refusé; j'avais passé neuf mois avec environ trois cents francs. Certain de pouvoir m'acquitter prochainement, j'acceptai les offres du poëte. Il m'a fait depuis, à diverses fois, plusieurs petites avances, dont toutes les sommes réunies, que je remboursais à mesure, n'ont jamais atteint deux cents francs. Béranger ne voulut pas que j'arrivasse entièrement dépourvu au château de Dugny. De Saint-Denis, je m'y rendis en côtoyant une rivière bordée de peupliers qui traverse la plaine de Champ-Tourterelle. C'était dans les premiers jours de mars, et les merles, les pinsons et les mésanges annonçaient, par leur confus et bruyant babil, la fin de cet affreux hiver.

II

Premiers combats dans Paris. — Béranger se retire à Passy. — Il publie ses derniers chants. — Ses adieux à la politique et à la poésie.

(Mars 1832 — Janvier 1833.)

Le château de Dugny était une assez belle habitation du temps de Louis XV. Nous étions, mon élève et moi, presque du même âge, et nos livres n'étant pas encore déballés, notre première occupation fut, en arrivant, de faire dans le parc la récolte des violettes. Pendant ce doux et odorant labeur, nous apprîmes que le choléra venait d'envahir subitement Saint-Denis et faisait des ravages dans ses alentours marécageux. Le médecin conseilla à mes hôtes de se réfugier en Flandre, et à moi de m'enfuir dans les Pyrénées, car il ne fallait pas songer de rentrer dans ce gouffre de Paris. Le peuple se soulevait, on empoisonnait les fontaines;

plusieurs de ces empoisonneurs avaient été déchirés par des bandes féroces : d'ailleurs près de deux mille personnes tombaient journellement victimes du fléau. Ainsi parlait ce médecin : c'était un homme du Midi, il exagérait par habitude, et la frayeur redoublait chez lui l'hyperbole gasconne. Sur sa parole, je résolus de regagner mon pays natal. Il n'y avait à cela qu'un empêchement, toutes les voitures publiques étaient retenues pour un mois sur les routes de Toulouse et de Bordeaux. Il fallait donc faire à pied deux cents lieues jusqu'aux Pyrénées. Je n'avais ni argent, ni santé, ni espoir. Mais l'imagination effrayée ne calcule pas, et je fis part de mon projet à Béranger.

Le poëte me répondit :

« Vous êtes fou, et fou est le médecin de votre dame. Le choléra fait sans doute de grands ravages, mais ce n'est pas au point où vous vous le figurez. Nous ne sommes pas encore tous morts, et quand il y aurait aujourd'hui de deux mille trois cents à deux mille quatre cents malades, ce n'est pas encore quatre par mille habitants. Les médecins commencent à s'y reconnaître; un grand nombre de guérisons ont lieu, mais gare à ceux qui fuient en province où l'on ignore encore les traitements convenables et où la maladie peut arriver d'un instant à l'autre. Elle est déjà à Cahors, quelques personnes la disent à Metz. Quant à moi je reste ici et ne m'effraye pas comme vous. Venez me voir en arrivant et nous causerons tranquillement de ce que vous devez faire. L'irritation populaire est tout à fait calmée; quelques malveillants et

quelques maladroits l'avaient causée, il faut espérer qu'elle ne renaîtra plus. Calmez-vous donc et habituez-vous à ces secousses. La vie de l'homme n'est pas autre chose. Occupons-nous de plus malheureux que nous, et nous perdrons toute inquiétude pour nos maux. Adieu, à vous de cœur. »

Je rentrai dans Paris; je revis Béranger, je le trouvai, selon son habitude, entouré de quelques amis. Nous étions tous munis de sachets de camphre. Béranger nous raillait prétendant que ce parfum ne faisait rien contre le fléau. « Pourquoi donc? dit spirituellement l'un des visiteurs, le camphre est un laurier. *De tout laurier un poison est l'essence.* Ce poison ne peut-il pas combattre l'autre venin? Il peut bien nous préserver de la mort, puisqu'en vous inspirant ce beau vers il vous a donné l'immortalité. » Nous applaudîmes tous à cette saillie véritablement française.

J'ai depuis traversé deux fois cette épidémie, j'ai touché des malades, enseveli des morts; je n'éprouve aucune émotion. Mais j'avais à combattre alors, outre le choléra, le dénûment, la solitude, et les rêves désolés de mon cœur. J'étais dans un état de surexcitation nerveuse voisin de l'hallucination; je ne pouvais entendre le son d'une cornemuse de montagne sans fondre en larmes; je me mourais de mélancolie. Me voilà donc retombé sur le pavé de Paris au milieu du choléra, de l'indigence et de l'abandon. Mon espérance de Dugny n'avait été qu'un leurre qui rendait encore plus affreux mon désespoir. Alors j'éprouvai toute l'horreur de cette parole du prophète : *Væ soli!* Dans cette extrémité, je

reçus une lettre qui me rappelait inopinément auprès de mon élève que sa mère avait conduit auprès de son autre fils, lieutenant en garnison à Landrecies. Je partis pour la Flandre, mais le choléra, qui tuait, disait-on, les hirondelles dans l'air, semblait nous poursuivre comme un oiseau de proie et de sépulcre. Le fléau éclata sur notre passage à Senlis, Péronne, Cambrai, Valenciennes. Il n'arriva pourtant pas jusqu'à Landrecies : cette petite ville, entourée de pacages où des vaches errent jour et nuit en liberté, charmait mon cœur instinctivement pastoral. Mes sentiments patriotiques trouvèrent aussi leur satisfaction à contempler cette humble Sambre et cette magnifique forêt de Mormale si fameuses par les batailles de la révolution. Nous restâmes un mois à Landrecies, le choléra disparut, et nous revînmes à Dugny. J'y passai l'été à traduire avec mon élève les odes d'Anacréon et d'Horace à l'ombre de bosquets dignes de leur muse. Mon esprit insensiblement reprit sa sérénité, et c'est de là probablement que j'adressai à Béranger ces vers, qui ne sont qu'un badinage poétique :

ANACRÉON.

Anacréon, ce chanteur
Enchanteur,
Ce vieillard, au gai ramage,
Chez qui l'idalique archer
Vint sécher
Son armure et son plumage,

Fredonnait, comme un pinson,
Sa chanson,
Quand la mort, ô jeu barbare !

Met dans sa gorge un pepin
De raisin,
Et rompt, hélas! sa cithare!

Mais son esprit babillard,
Frétillard,
S'envola comme une abeille.
A-t-on su jusqu'à ce jour
Son séjour?
Quelle est sa ruche vermeille?

Dieu, qui lui ferma soudain
Son Eden
Pour ses folles odelettes,
Lui donna-t-il pour prison
Un gazon
De thym et de violettes?

Germe-t-il au mont lointain,
Eglantin,
Ou rose que rien n'égale?
Vole-t-il sur le sillon
Papillon?
Chante-t-il, grêle cigale?

Va-t-il au toit du berger
S'héberger,
Près de sa flûte sonore,
Mésange au bleu mantelet,
Roitelet,
Fier de sa couronne aurore?

Gémit-il au cœur blessé,
Délaissé
De la colombe craintive,
Dont l'amour en long reflet
Violet
Rougit sa gorge plaintive?

Oui, tour à tour, ce chanteur
Enchanteur,
Qui n'a jamais vu la tombe,

Devint myrte, papillon,
Oisillon,
Cigale, rose et colombe!

Maintenant il tient encor
Son luth d'or,
Chantre du vin et des roses!
O lyre, et toi, Colibri
Favori,
Gardez-le des ans moroses!

Ces derniers vers font allusion à la charmante chanson intitulée le *Colibri*, inédite encore, mais qu'il m'avait récitée à Passy, l'un des meilleurs poëmes de son arrière-saison, où il avait eu le bonheur de réunir la grâce d'Anacréon, la philosophie d'Horace, et la fantaisie orientale de Sadi. Béranger se sentait toujours très flatté qu'on le comparât au vieillard de Théos. Il préférait pourtant le poëte de Tibur. Il disait qu'Horace n'était qu'un Grec qui parlait latin. Romain né dans la Grande-Grèce, il chante effectivement avec le génie grec, les rhythmes, les mythes grecs, mais dans une langue plus sourde, et sur une lyre qui, quoique merveilleuse encore, est comparativement barbare. Béranger mettait Horace au-dessus de Virgile, en quoi nous n'étions pas d'accord, car avec sa petite sagesse épicuro-stoïque le poëte de Vénuse est loin de la doctrine profonde, du sentiment divin de l'idéal, et de cette grande mélancolie de cygne sauvage qui révèlent dans le chantre mantouan un homme du Nord, un barde gaulois, un initié des druides et des sibylles, qui, le front couronné de chêne, et tenant le rameau du gui consacré, chante à un monde vieilli les mystères de

l'univers naissant, la triple transformation du genre humain, l'âge pastoral, l'époque agricole, le siècle héroïque.

De Dugny, je venais voir souvent Béranger. A cette époque, il vivait encore en vieux garçon, déjeunant chez lui, mais dînant en ville presque tous les soirs. Il avait une ménagère d'environ trente ans, grande et forte femme blonde aux yeux bleus dont la figure respirait la douceur et la bonté. Désirée, c'était son nom, gouvernait la maison du chansonnier; elle ordonnait jusqu'au choix des habits, et, le plus souvent, sans consulter son maître, appelait le tailleur, M. Robert. « Qui vous a fait venir? disait le poëte à demi fâché. — C'est Mademoiselle Désirée. — Mais je n'ai aucun besoin d'habits. — Pardon, disait la bonne, il vous faut tel et tel vêtement. » Béranger, de guerre lasse, acceptait enfin, demi-riant, demi-grommelant. Puis venait un second débat sur l'étoffe, la forme, la couleur de l'habit. Désirée finissait presque toujours par l'emporter; c'était des scènes comiques et charmantes. Malgré cette négligence de vieux garçon, Béranger portait dans son costume la décence et la régularité qu'il mettait dans toutes ses affaires : avec sa canne et son chapeau à larges bords qui lui servait de parapluie, il avait l'air d'un marchand retiré, d'un bon bourgeois de la rue Saint-Denis. Certes on n'eût pas deviné le plus élégant esprit et le plus illustre poëte de la France.

Un matin, je le trouvai seul, triste et les larmes aux yeux. « Vous ne savez pas? me dit-il, Désirée s'est asphyxiée cette nuit. Elle avait un *ami :* cet homme lui soutirait son argent; pour satisfaire ses exigences elle

a vendu mon argenterie, et de regret et de désespoir elle s'est donné la mort. Elle est allée se tuer près d'ici, rue des Martyrs. Si elle m'avait averti, ajouta-t-il, je lui aurais donné bien plus que ne valaient mes trois couverts. » Désirée était, malgré son égarement, une excellente fille, et qui méritait bien cette larme de son maître. Je me ressouvins alors que je l'avais vue quelquefois tout éplorée, et cette agonie de l'âme indique assez qu'il restait une certaine vertu jusque dans sa faute et dans sa mort. Béranger, privé de cette bonne, et pour se dérober à la foule qui l'obsédait, se retira bientôt après à Passy. La politique fut aussi pour quelque chose dans cette fuite auprès des bois. Il quitta Paris au bruit des combats civils qui ensanglantèrent les obsèques du général Lamarque.

« C'est au fort de la tempête politique, mon cher N..., que j'ai reçu votre lettre. Vous devez juger comme tout ce sang répandu a dû déchirer mon cœur de Français. Après cette fatale folie de jeunes gens, viennent les tristes absurdités du pouvoir. En vérité c'est à fuir au désert. Je ne puis aller si loin, mais plein de tristesse, frappé de sinistres présages, je viens de me retirer à Passy, *rue Basse*, n° 22 ; quand vous viendrez à Paris, c'est donc là qu'il faudra me venir chercher. Vous ne feriez peut-être pas mal avant, de vous assurer, rue de la Tour-d'Auvergne, si les affaires ne m'ont pas ramené à Paris. Au reste, à Paris comme à Passy, je n'ai rien changé à mes habitudes et je ne sors guère avant midi. Je vois avec plaisir que vous ne regrettez pas trop le temps passé en Flandre. Vous ne me dites pas si votre

muse méridionale s'en est aussi bien arrangée que vous. Bonjour, et tout à vous de cœur. (14 juin 1832.) »

Béranger, effectivement, conserva, pendant tout cet été, son logement de la rue de la Tour-d'Auvergne, et c'est là qu'il m'arriva une petite aventure qui me causa les plus vifs et les plus amers regrets. Il ne connaissait pas encore le recueil de mes vers, et d'après son désir, je le lui portai à Paris. Il nous entretint, comme toujours, de lui, de ses durs commencements, de ses efforts malheureux. Quand il sortit, vers midi, je l'accompagnai; il continua, chemin faisant, de me parler de sa triste jeunesse, et par une transition naturelle, de la mienne non moins triste, et de mes poëmes. Nous étions au tournant de la rue des Martyrs, lorsqu'il me dit brusquement : « Mais pourquoi voudriez-vous donc faire imprimer vos vers? — Mais, répondis-je à demi rêvant à ses malheurs et aux miens, par la même raison apparemment que vous fîtes imprimer les vôtres. » Et nous continuâmes notre chemin sans faire plus d'attention à ce mot lâché en l'air. Je ne puis comprendre encore aujourd'hui ni la demande ni la réponse; je ne pouvais avoir le désir de faire imprimer mes vers, car toute publicité, de ma personne ou de mes écrits, m'a toujours donné le frisson, et d'ailleurs mon recueil ne comprenait encore que quelques strophes de gratitude, de douleur ou d'espoir. Quoi qu'il en soit, je revins à Dugny, et le soir, selon mon habitude, je résumai et je transcrivis ma conversation avec l'illustre poëte. Ce mot échappé me revint : douteux d'abord, il grossit insen-

siblement et prit bientôt à mes yeux les proportions d'une énorme inconvenance. Je fondis en larmes, et je lui écrivis aussitôt mes excuses et mes regrets sur un papier littéralement trempé de mes pleurs. Je lui exprimai naïvement toute l'horreur que la seule idée de mon ingratitude m'inspirait dans ce moment, surtout où M. J. Janin venait de le critiquer si amèrement dans la *Revue des Deux-Mondes*. L'excellent homme me répondit cette admirable lettre :

« J'avais si bien remarqué le mot qui vous donne tant de remords, mon cher enfant, que peu de jours après votre visite, parlant de l'intérêt que m'inspire la jeunesse honnête et studieuse, je disais en riant : « J'en suis bien « récompensé, ma foi ! Voici ce qu'un de ces ingrats me « disait l'autre jour. » Et là-dessus, je raconte le passage de notre conversation, et tout le monde de rire avec moi de votre riposte. Vous auriez ri vous-même, quoique peu rieur, si vous eussiez été là. Cela eût mieux valu que de me dire un long *meâ culpâ*, pour une naïveté qui ajoute à l'estime que j'ai déjà pour vous. J'aime cette fierté de caractère qui se regimbe quand on le heurte. Quoi ! vous aurez rêvé la gloire, comme je la rêvais à votre âge, et un pédagogue blasé viendra se placer entre cette maîtresse et vous, jeune homme plein de foi et d'amour ! Il dispersera d'un coup de pied insolent les tisons de votre foyer, il taquinera vos désirs d'amant, et vous n'aurez pas le droit de lui dire son fait ! Si, parbleu ! Il faut arracher la férule au pédant et lui en donner sur les doigts et partout.

« Mais au fond il est bon homme et ne se fâche du

châtiment qu'il s'est attiré. Loin, bien loin de cela, il n'en présume que mieux des dispositions du disciple récalcitrant. Oui, mon ami, vous ne m'avez jamais si bien donné la mesure de votre force intérieure. Malheur à ceux qui s'offensent d'une pareille repartie ! D'ailleurs, je crois vous l'avoir dit quelquefois : je me suis de bonne heure habitué à ne reconnaître d'autorité que celle des sens, et si je devenais une autorité absolue pour quelqu'un, je n'estimerais plus cette personne. Usez-en donc toujours ainsi avec moi. Je ne pardonne pas à la malveillance, mais j'aime la vérité et vous avez dû voir que je sais me la dire plus durement que Janin ne l'a fait.

« Je voudrais bien pouvoir vous parler de vos poésies, mais il y a près d'une douzaine de jours que je suis retenu à Paris par des douleurs de tête d'une violence extrême. J'ai vraiment cru que je perdrais le peu de cervelle que Dieu m'a donné. Je ne pouvais ni lire ni écrire, ce qui m'a empêché de vous répondre plus tôt. Enfin je vais mieux et compte retourner à Passy dans peu de jours. Je ne quitterai plus votre manuscrit que je n'ai fait que parcourir et où la poésie abonde, mais que je veux considérer à la loupe, dussiez-vous me dire encore que j'aurais bien fait d'y faire passer mes chansons. Ces pauvres chansons, on leur en veut bien ! Ce sont pourtant d'assez bonnes filles. Mais, hélas ! leur printemps est passé ! Vous êtes en plein dans le vôtre, vous, mon cher N..., ou je suis bien trompé, ou à ces fleurs succéderont les plus beaux fruits. Ne vous découragez donc pas, et moquez-vous des vieux sermonneurs. Tout à vous de cœur. (25 septembre 1832). »

Béranger, dans cette précieuse lettre, me dit que j'étais peu rieur. J'étais en effet d'une gravité ibérienne. Non-seulement je riais peu, mais je ne parlais presque pas. Ce silence continuel m'avait ôté l'habitude et la dextérité du langage. Mes pensées furtives se traduisaient gauchement en mots indécis et hasardeux. C'est à cette inexpérience que je devais la balourdise involontaire que je déplorais si amèrement. L'homme primitif est silencieux ; j'étais un enfant des champs et des monts, un berger cantabre. Puis le malheur avait brutalement scellé mes lèvres de son doigt d'airain. Mais ce jeune montagnard taciturne et sombre conversait solitairement avec les oiseaux et les génies qui lui apprenaient des chants agrestes et des idylles d'une grâce mélancolique et sauvage.

Béranger m'écrivit bientôt après son avis :

« Mon cher N., je ne suis revenu à Passy que d'avant-hier, ayant toujours été un peu souffrant. Et ma première occupation à mon retour a été de lire avec une scrupuleuse attention votre manuscrit que j'avais eu la maladresse de laisser ici. Mon impression a été toute favorable à votre poésie. Selon moi, nous n'avons rien encore dans ce genre ou pour mieux dire sur ce ton. Il y règne une originalité naïve et gracieuse qui ravit. Votre vers est brillant des couleurs du sol qui l'a vu naître. C'est une source pure et fraîche qui réfléchit un beau ciel. Voilà pour l'éloge.

« Pour la critique, il y a beaucoup à dire : d'abord j'ai remarqué un retour trop fréquent des mêmes expressions ; une brisure de vers souvent inharmonieuse

et rarement justifiée par quelque beauté ; des négligences impardonnables dans les morceaux qui ne semblent pas être de votre propre inspiration. J'ai cru reconnaître des imitations du style nouveau, de ce style qui couvre des pensées communes avec des grands mots, qu'on retrouve à presque toutes les strophes. Ce style n'est pas le vôtre. Le plus grave reproche que je puisse vous faire, c'est une fréquente absence de clarté. Vous ne narrez pas bien. Le talent de la narration est cependant une des plus grandes preuves du génie poétique. Aussi voyez comme les poëtes modernes escobardent avec cette difficulté. Quand nous nous verrons, j'ajouterai beaucoup d'observations de détail à celles-ci. Mais il en est une qu'il faut que je vous fasse : votre recueil est trop mince. Je le voudrais du double plus garni. Il y manque aussi quelque chose : il y est bien question d'amour, toutefois ce sentiment devrait y tenir bien plus de place. Ce sentiment qui se mêle si bien au souvenir du pays aurait dû vous inspirer plus de morceaux dans le ton qui distingue le mieux votre muse méridionale.

« De peur de me laisser trop aller au charme qu'elle m'inspire, j'ai bien envie de livrer votre manuscrit à Sainte-Beuve qui doit me venir voir incessamment. C'est le seul homme qui me semble propre à vous bien apprécier. Que dites-vous de cette idée ? Adieu, continuez de travailler, si vous en avez le temps, et pardonnez-moi celui que j'ai mis à vous lire. (Passy, 8 octobre 1832.) »

J'autorisai Béranger, on le pense bien, à montrer

mon manuscrit à M. Sainte-Beuve. C'était alors le critique le plus renommé, et le tourbillon qui emporte toutes choses n'a pas, depuis un quart de siècle, arraché de ses mains le sceptre d'Aristarque. M. Sainte-Beuve écrivait alors un article sur Béranger, soit pour préparer l'apparition prochaine de ses dernières chansons, soit pour combattre l'effet de la récente attaque de M. Janin. Il vint rue de la Tour-d'Auvergne, et n'ayant pas rencontré le chansonnier, il laissa ce billet :

« J'ai bien du regret de ne pas vous trouver, mais je n'osais trop l'espérer, ne sachant si vous étiez ici ou à la campagne. Je vous rends le cahier de vers de M. N. Il m'a fait tout le plaisir que vous avez éprouvé vous-même. C'est d'une poésie fraîche, riche, variée, vive, adolescente en un mot, en entendant par là toutes les couleurs et les grâces du printemps. Plus tard, le poëte en se repliant davantage sur lui-même, gardera le vif éclat de sa forme, plus intime encore et parfois plus sobre d'ornements. Pour me servir d'une expression rajeunie par le poëte, il y a dans ce charmant bocage de poésie où il nous égare quelque chose de *verdelet*, et un gazouillement qui charme, mais qui laissera bientôt place à des chants plus distincts, plus rares, plus pénétrants encore. Toutes les pièces qui vous sont adressées respirent une sensibilité qui touche. Vous avez bien inspiré M. N. Je vous remercie fort, et vous prie de le remercier du plaisir sincère que m'a causé cette lecture. Tout à vous de cœur et à bientôt. »

Ce billet sans date, mais qui doit être de la fin d'oc-

tobre, me fut remis par Béranger avec le manuscrit où, soit dit en passant, le mot *verdelet* relevé par M. Sainte-Beuve ne se trouvait pas, bien qu'il renfermât d'autres juvénilités et mignardises de langage. L'automne était arrivé, mon élève avait obtenu le baccalauréat; mon court préceptorat touchait à son terme, je l'avais commencé par la moisson des violettes, et je le terminai, perché sur les arbres, par la récolte des pommes et des raisins. Mon premier soin, en entrant dans Paris, fut de m'acquitter envers Béranger, chose à laquelle il fut d'autant plus sensible qu'il y était peu habitué. Je payai en même temps les habits dont j'avais eu besoin dans le dernier hiver. Dès les premiers jours, Béranger m'avait recommandé à son tailleur, M. Robert, établi au coin de la rue Montmartre et de la rue de la Jussienne. Ce brave homme me fournit des vêtements sans espoir, peut-être, d'en toucher jamais le prix, à moins qu'il n'eût tacitement la caution de Béranger. C'était un ancien soldat de la Loire, compromis dans quelque conspiration contre les Bourbons. Béranger l'avait connu à Sainte-Pélagie. A leur sortie de prison, le poëte conseilla au soldat de reprendre ses ciseaux; il lui procura du crédit, et lui donna sa pratique, commencement et augure de sa future clientèle. M. Robert, excellent citoyen, transforma, dans nos malheureuses guerres civiles, ses ciseaux en épée, devint commandant de la garde nationale, officier de la Légion d'honneur, et maintenant est resté fidèle, bien qu'ancien soldat de l'empire, à cette sage liberté qu'il a vaillamment défendue jadis dans les rues de Paris. Peu d'hommes sont plus modestes et plus honorables, et je serais heureux

que ce souvenir revînt à ce vieil ami qui, possesseur d'une petite aisance qu'il doit uniquement à son travail, conserve pieusement la mémoire du poëte, son bienfaiteur, sous l'humble abri qu'il s'est construit dans les bois d'Ecouen.

Une nouvelle place que je devais à M. Sainte-Beuve m'attendait à Paris. Il avait parlé de moi à M. F. Denis, auteur de plusieurs bons et solides travaux sur le Portugal. Béranger me dit : « Allez trouver Sainte-Beuve. C'est un homme d'infiniment d'esprit. Il a débuté par un livre sur Ronsard. Il a fait de ce poëte la souche gauloise de notre poésie. C'est tout le contraire : Ronsard est un pédant, un néo-latin, un pseudo-grec. La souche gauloise, c'est Marot, Villon et les trouvères. » Muni d'un billet de Béranger, j'allai trouver M. Sainte-Beuve, qui me conduisit chez M. F. Denis. J'allai m'installer auprès de mon nouvel élève, fils unique âgé de dix ans, que la maladie de sa mère et les affaires de son père livraient entièrement à ma direction. Je vis souvent M. Denis, ami de la maison; je visitai quelquefois M. Sainte-Beuve, rue du Montparnasse. M. Sainte-Beuve est à mon avis le Plutarque de la critique littéraire. Comme le biographe grec, il fait descendre ses héros de leur piédestal et nous les montre en négligé sous leur toit. La statue de bronze ou de marbre redevient chair, palpite, parle et chante. L'homme vit enfin sous nos yeux tenant la plume ou le luth. C'est une véritable révolution dans la critique française.

Béranger s'était définitivement retiré à Passy, chez d'honnêtes gens, qui ressemblaient à des ouvriers, et, selon son habitude, occupait un galetas commode d'où

l'on avait une vue superbe. Par-dessus les maisons qui bordent au sud l'escarpement du coteau, on découvrait la vallée de la Seine, la plaine de Grenelle, et dans le lointain les villages d'Issy, de Vanves, de Vaugirard, et la magnifique bordure de la forêt de Meudon. Je l'accompagnais souvent dans ses promenades au bois de Boulogne. Il prenait habituellement une allée d'arbres verts qui de la Muette descendait vers le nord dans la profondeur du bois aujourd'hui transformé par le lac. Auteuil, par où nous revenions souvent, nous rappelait Boileau, Molière, La Fontaine. Il disait du satirique : « C'est un eunuque poétique; il est inférieur à Horace; inférieur même, pour la verve originale, à Régnier; mais à cinquante ans il a fait son œuvre. Comme il ménage admirablement son sage labeur. Dans ses *Satires*, il combat le mauvais goût; dans l'*Art poétique*, il pose les règles; dans le *Lutrin*, il donne l'exemple. Mais il ne crée pas; la virilité lui manque; c'est un Narsès. » Béranger, en cela d'accord avec Boileau, regardait Molière comme le plus grand comique de tous les temps et le plus rare génie du siècle de Louis XIV. Il n'estimait guère moins La Fontaine, et le proclamait, bien qu'en riant et d'un ton goguenard et graveleux, le premier fabuliste du monde. Béranger parlait d'autant plus volontiers de Molière et de La Fontaine qu'ils étaient ses ancêtres directs et les princes de la poésie épicurienne, laquelle est, au fond, la plus française. M. Sainte-Beuve, dans son article qui venait de paraître dans la *Revue des Deux-Mondes*, le comparait à La Fontaine : « Sainte-Beuve, disait-il un jour, me reproche d'avoir changé de maîtresse dans mes chansons et d'avoir cé-

lébré Rose et bien d'autres concurremment avec Lisette, mon héroïne poétique. Mais je ne suis pas un Pétrarque, un Lamartine, un poëte sentimental. Cette multitude d'amours convient à un chansonnier qui, sensuel et volage de profession, ne se contente pas d'une fidélité platonique. Le *coq le plus fidèle de cent poules est l'amant*, a dit l'abbé de Chaulieu : un abbé ne peut mentir. Pourquoi serais-je plus constant qu'un abbé? » — C'est ainsi qu'en toute occasion il cherchait à justifier son œuvre et à rester dans son rôle convenu de poëte bachique. La chanson, ce tréteau de carrefour, était pour lui comme une tribune politique et comme une chaire de morale populaire. Pour rassembler la foule autour de lui, il faisait retentir ses grelots et son tambourin. Comme Rabelais, son grand aïeul, il se barbouillait de lie pour débiter sa sagesse épicurienne. Ce rieur était grave, triste, mélancolique, comme Molière. Il n'aimait pas dans les jeunes écrivains la bouffonnerie, le sarcasme, le cynisme. « Ne chassez pas, leur disait-il, sur mes terres; cet oiseau-là ne vaut rien ; c'est mon gibier. »

Béranger m'avait fait l'honneur de m'envoyer, avant même qu'elles fussent en vente, un exemplaire de ses *Dernières Chansons*. J'allai l'en remercier à Passy, et je trouvai chez lui M. Lebrun, venu sans doute pour le même motif. L'auteur de *Marie Stuart* critiqua, comme trop long d'une syllabe, le premier hémistiche du quatrième vers de la chanson sur le *Suicide d'Escousse*. Ce jeune dramaturge, avant de s'asphyxier, avait écrit à Béranger une lettre pour lui annoncer sa mort, et le prier d'honorer d'un mot de préface le recueil futur de ses tragédies. J'étais allé voir Béranger le lendemain

même de la catastrophe; il revenait des obsèques, me lut en sanglotant ce triste billet d'adieu, et la réponse, aussi bien que la préface désirée, fut, un an après, cette élégie où le poëte consterné s'écriait : *Suicide affreux!* C'est l'hémistiche effectivement un peu obèse qu'attaquait M. Lebrun et que défendait tant bien que mal Béranger. Tout est grave pour ces délicats esprits; je ne pris point de parti dans cette querelle amicale de linguistique; j'étais plus sérieusement affecté de ces deux vers qui forment comme la moralité de ce chant funèbre :

> Aimer, aimer, c'est être utile à soi;
> Se faire aimer, c'est être utile aux autres!

Les deux poëtes ne firent point de réflexion sur ces deux étranges vers; mais si une femme eût été là, Madame Lebrun, par exemple, elle eût certainement protesté contre l'indélicatesse de cet amour utilitaire et phalanstérien. Mais une grande lacune existe dans la poésie de Béranger. Le chansonnier n'a pu célébrer ou peut-être n'a jamais connu le véritable amour. La femme n'a pas de place dans cet épicurisme; on n'y rencontre guère que la courtisane. Le chantre du *Dieu des bonnes gens* met l'actrice et la nonne au même rang dans son cœur comme dans le ciel.

M. Lebrun loua dignement la chanson du *Colibri* qui effectivement est un petit poëme dérobé à l'Orient, aux chantres de l'Arabie ou de la Perse. A propos de l'ode adressée à M. de Chateaubriand, Béranger nous lut le billet de remercîment qu'il venait de recevoir. « Vous chantez harmonieusement du fond de vos années, » lui

disait l'auteur de *René*. Béranger respirait avec bonheur cet encens; il s'enivrait avec délices de ce parfum brûlé par une si noble et si poétique main. Il le rendait avec reconnaissance au grand et vénérable *Homéride*. « Quel large et superbe style, disait-il, que celui de M. de Chateaubriand, et quelles œuvres brillantes et magnifiques! Comment peut-il craindre de ne pas arriver à la postérité en compagnie de *René*, de *Velléda*, de *Cymodocée* et du *Dernier Abencérage!* » Et tout en combattant l'injuste inquiétude qui tourmentait le vieux barde armoricain, le chansonnier semblait croire en son cœur qu'il est plus aisé de franchir l'abîme des temps sur l'aile de la colombe d'Anacréon ou du colibri de Béranger.

Béranger avait dédié ces chants de sa vieillesse au prince Lucien Bonaparte, le Mécène de sa jeunesse infortunée. Le prince exilé répondit à cet hommage littéraire en homme politique et en frère de Napoléon. « J'ai fait la sourde oreille, me dit le poëte en me racontant cette ouverture inattendue. Louis-Philippe est le roi qu'il faut à la France. Napoléon est un phénomène isolé. Le gigantesque empereur absorbe sa dynastie. D'ailleurs le despotisme militaire serait l'infirmité radicale de la dynastie napoléonienne. La liberté sera l'immortel honneur de la dynastie d'Orléans. » Ainsi parlait Béranger un jour que nous allions de sa maison vers Auteuil. Plus tard, il reçut la visite de plusieurs jeunes Bonaparte auxquels la débonnaireté de Louis-Philippe avait rouvert les portes de la France. Le chansonnier fut flatté de l'hommage que lui rendaient ces princes exilés; mais en même temps il évitait jus-

qu'à la rencontre des princes régnants. Il glorifiait l'empereur dont il admirait l'épée, mais dont il détestait le sceptre; chantre de la paix et de la liberté, il accueillait les neveux du despote impérial, et se dérobait aux fils chevaleresques du sage et libéral monarque dont il louait les vertus, qu'il avait placé sur son trône, et entre les mains duquel il voyait avec amour les destinées futures de la France. Tristes contradictions qu'expliquent ce perpétuel besoin d'hommage et de popularité qui tourmentait le cœur du poëte jusque dans sa solitude.

Béranger se jouait à ébranler le trône de Juillet, soit en recevant les neveux de l'empereur comme simples citoyens, il est vrai, soit en proclamant l'avénement plus ou moins lointain de la république, comme un pur rêve. Dans ses *Dernières Chansons*, il s'amusait à prophétiser, d'après Nostradamus, qu'en l'*an deux mil*, date même douteuse, on verrait le dernier de nos rois maire de Meudon. Résolus de passer l'été à la campagne, nous nous établîmes, dès le mois d'avril, à Bellevue, près du bassin de l'allée Mélanie, et nous trouvâmes, dans notre villa, quelque chose qui nous rappelait ce futur magistrat capétien. Nous avions pour concierge une fille de Louis XV; elle s'appelait Franquette, diminutif du nom de son royal père, que Madame Dubarry, on le sait, surnommait cavalièrement *la France*. Née des amours rustiques de ce roi dont elle avait le nez et le nasillement, et de quelque bergère du Parc-aux-Cerfs, elle avait été recueillie dans ces bois par Madame Dubarry. Toute petite, elle allait dans le carrosse du monarque et de la favorite avec son singe et son épagneul;

toute vieille, elle vivait dans une rustique échoppe où cette fille des rois n'avait d'autre apanage que les dons des locataires et pour gardes qu'un chien blanc taché de fauve, un terrier bâtard appelé Trime. Elle était fort sale et tenait fort salement son élégante villa, ce qui nous chassa des bocages de Meudon. Béranger, à qui je racontai son histoire, s'égaya beaucoup de l'étrange sort de cette infortunée, et je ne sais pas même s'il n'eut pas alors l'idée d'en faire l'héroïne d'une ballade dans laquelle il eût persiflé la vieille monarchie.

Nous nous réfugiâmes à Versailles, non loin du Petit-Trianon. M. F. Denis vint nous y voir et nous fîmes des promenades charmantes dans les sites ravissants de Marly, de Louveciennes et de la Celle-Saint-Cloud. Un matin, après un déjeuner fait sur l'herbe, auprès d'une maison de chasse royale, dans un paysage d'une grâce vraiment fantastique, nous nous donnâmes un dessert de poésie. Nous lûmes *Marie*, de Brizeux, *Rolla*, de Musset, et les *Iambes*, de Barbier, trois poëtes éclos depuis la révolution de juillet. Brizeux est un barde breton chantant sur la *rota* gauloise des légendes catholico-druidiques. Musset est un voltairien, atteint de la mélancolie de Byron, et modulant, avec une plaie au cœur, des mélodies cyniques ou virginales dans l'orgie du siècle. Barbier est un stoïque qui renfle l'ïambe magnanime de Chénier des colères vertueuses et hyperboliques de Juvénal. Jamais trois poëtes plus différents, et nous rapporterons ici le jugement de Béranger sur ses jeunes contemporains. Béranger si vif, si correct et si grammatical, n'aimait pas les dévergondages de langue et les bacchanales de sentiment de Musset, non

plus que le vers lâche, le dessin mou, et les tons blafards de Brizeux. Il disait de cette poésie armoricaine : « C'est du cidre et du blé noir; j'aime les blés d'or d'Enna et les vins de Syracuse et de Grèce! » Le Parisien était sévère envers le Breton. Brizeux est une fauvette mélodieuse des landiers, une mésange monotone et mélancolique des cromlecs. Béranger disait de l'auteur de *Rolla* : « C'est un enfant prodigue désenchanté; c'est un fanfaron de vice et de désespoir ; le suicide est au fond de cette orgie de bohême. » Ces torts sont réels, mais nul poëte n'a plus vivement senti ni plus douloureusement exprimé le *nescio quid amari* de Lucrèce. Béranger ne parlait qu'avec estime de Barbier, bien que dans son cœur il le blâmât de ne pas confondre la liberté avec la colonne Vendôme :

Ce bronze que jamais ne regardent les mères!

De ces trois poëtes, Musset est le plus profond, mais il est sceptique; Brizeux est le plus pur, mais il est superstitieux; Barbier est le plus fort, et sa raison comme son vers est d'airain. « Le poëte, disait Béranger, doit marcher en avant de son siècle, le regard tourné vers l'avenir. » Barbier est le chantre stoïque du droit ; il a un cœur de citoyen ; il ne prend jamais l'autel de la Victoire pour l'autel de la Liberté. En face de la colonne, il chante la paix plus belle que ce bronze glorieux. Pour le sens politique, il se montre très supérieur à Hugo, à Lamartine et à Béranger lui-même dont le galoubet ne résonne que suspendu à un échalas ou à un sceptre de fer. Ainsi nous devisions dans les bocages de la Celle. Des hauteurs de Marly, j'aperçus la mon-

tagne et la forêt qui, après de nouveaux orages, devaient être mon refuge, et, je l'espère, mon tombeau.

De Versailles, où nous passâmes l'été, je venais voir souvent Béranger. Un jour, en descendant la côte de Passy, nous rencontrâmes un vieillard vêtu de noir, culotte courte, souliers à boucle, ailes de pigeon, œil perçant, visage rond et rubicond. « Connaissez-vous cet homme? me dit Béranger. — Non, lui répondis-je, c'est probablement quelque avocat, si ce n'est même un huissier, qui, son dossier sous le bras, revient du palais. — Nullement, reprit-il, il revient de l'Académie; c'est Raynouard, l'auteur des *Templiers*. Nous ne nous voyons pas, bien qu'il demeure dans ma rue, avec le vaudevilliste Brisard. — Le tragique Raynouard et Brisard le comique travaillent-ils ensemble à quelque tragi-comédie? — Oui, en collaboration de Madame B...; mais les deux dramaturges n'ont pu, malgré le concours de leur muse polyandre, enfanter ce grand œuvre puéril. » Béranger gaudriolait; je répondis gravement : « Ces associations sont rarement fécondes; le génie est solitaire; la muse est vierge. Mais que pensez-vous de la tragédie des *Templiers?* — C'est un drame médiocre échafaudé sur une idée absurde. Les templiers ne méritent aucun intérêt; ils étaient débauchés, fastueux, hautains. Politiquement, ils furent justement exterminés. Philippe le Bel ne pouvait laisser subsister dans son royaume une milice armée du pape. C'est de la déclamation et de la sensiblerie du dix-huitième siècle. »

« Je suis de votre avis, répondis-je : Philippe le Bel était un grand et cruel roi. Il a détruit la théocratie romaine qui avait dévoré tant de peuples et de rois, et

rouvert les voies à l'esprit humain, et en cela il mérite la reconnaissance de l'univers. Mais il a détruit la papauté au profit de la monarchie française. D'une main il tuait les templiers, ces mameloucks du calife d'Occident, et de l'autre, il muselait l'inquisition, cette hyène de Rome, l'enchaînait au pied du trône, et en même temps lui donnait à dévorer les restes palpitants de la nationalité du Midi, les Albigeois, les troubadours, ce monde incomplétement exhumé par Raynouard. Mais les troubadours étaient ennemis des templiers, et Raynouard évoque sans intelligence politique ni poétique toutes ces victimes du roi de France. Pour composer une œuvre homogène, il eût dû mettre en œuvre, dans quelque vaste trilogie, les scènes indéfiniment variées de la croisade des Albigeois, qui se terminent par le bûcher colossal de Montségur, sur une cime des Pyrénées. Ces magnanimes cathares étaient des patriotes et des martyrs : ils attendent encore un Shakespeare. »

« Vos ancêtres, on le voit bien, dit Béranger en souriant, étaient Albigeois ; mais que pensez-vous des troubadours ? — Ils furent les rossignols d'un printemps de poésie détruit dans sa fleur par la croisade. Les troubadours périrent avec l'indépendance et la civilisation du Midi dont ils furent les clairons, les harpes, les voix tendres ou héroïques. Rome déclara leur poésie hérétique avec la langue romane et la foi cathare. Il faut rattacher ces chantres d'amour, aux tribunaux d'amour et à l'église d'amour. Amour fut pendant cent ans, deux cents ans, le cri de guerre de ce monde platonique contre Rome. M. Raynouard a découvert ce monde adolescent, cette momie gracieuse embaumée dans sa

poésie, cet élégant cadavre scellé dans son tombeau depuis cinq siècles. Le travail du philologue est à peu près complet, mais les poëmes sont tristement mutilés, les textes horriblement incorrects; et pour comble de malheur, il a traduit dans la langue terne et sèche de son temps ces naïves mélodies du moyen âge qui ne pouvaient nous être rendues que par les grâces de la langue d'Amyot. Il leur a enlevé la sève vierge, le parfum pur du sol et du ciel. »

« Mais enfin, dans la mémoire du peuple, ne reste-t-il donc rien de tant de chants? — Il en reste encore des débris; les pâtres en conservent des lambeaux, il faut les chercher sous les bercails. On peut en réunir des fragments, et par une espèce de mosaïque recomposer des ballades charmantes. J'ai l'idée d'en reconstruire une centaine, ce qui formera comme un romancero. —Vraiment! vous me montrerez cela. Revenez me voir; nous dînerons ensemble, et vous me donnerez un dessert de poésie pyrénéenne et cathare. »

Nous prîmes jour, et je fus, on le pense bien, exact au rendez-vous. C'était la première fois que je mangeais avec cet homme célèbre. Nous dînâmes tête à tête, et nous fûmes servis par la fille aînée de son hôtesse, enfant de treize ans, aux traits antiques et gracieux. Le repas se composait d'un potage, d'un plat de viande, d'un plat de légumes et d'un dessert. Béranger mangeait modérément, mais d'une manière avide et grossière: on pourrait dire qu'il était voracement sobre. Ce poëte bachique, qui ne buvait que de l'eau à déjeuner, buvait pourtant du vin à dîner, mais à *petits coups*, comme il nous l'apprend lui-même dans ses chansons.

L'ordinaire était du vin d'Andrezi, près de Poissy, et au dessert du bordeaux. Il avait d'ailleurs des vins rares, des liqueurs fines, et des confitures exquises, fruit des régions les plus lointaines, et don de ses amis répandus sur toute la surface du globe. « Je veux, me dit-il, vous donner du vin de Chypre que vient de m'envoyer un consul du Levant. N'ayez nulle peur quoiqu'il vienne de Paphos... — Je ne crains rien, lui répondis-je; la déesse n'habite plus cette île, aujourd'hui turque. Savez-vous que, selon Tacite, la statue d'Aphrodise avait la forme d'un œuf? C'est, je pense, la coquille d'où elle sortit comme un alcyon dans l'écume de la mer. — C'est quelque mythe, dit le vieux poëte, dont le ton à table était badin et cordial; et d'ailleurs rien d'étonnant à cela; moi, je fais naître l'Olympe tout entier de l'écume du vin de Chypre. » Et se promenant dans la salle, dans le crépuscule du soir, en attendant les flambeaux, il chanta : *Le vin de Chypre a créé tous les dieux.* Béranger chantait mal et d'une voix déjà chevrotante à cinquante-trois ans. Quand il eut fini : « Voyons maintenant, dit-il, votre poésie albigeoise, bulgare et ibérienne. » Je lui récitai cette strophe en langue romane :

Oh! gent rossinholet
Que bébés af galet
D'aquélo aïgo claréto
Bellement cantarios
Ausélet, se n'bébios
Jus de la meo souqueto!

(Oh! gent rossignolet, qui bois à longs traits de cette onde claire, bellement chanterais-tu, oiselet, si tu buvais du jus de ma treille!)

« Cela est charmant! dit le vieux chansonnier. Et il

ne reste que ce couplet de cette chanson perdue? C'est la première fois que j'entends une chanson bachique commencer par une invocation au rossignol. C'est une fleur de l'*Anthologie;* c'est digne d'Anacréon. — Le rossignol *sauvage,* repris-je, est le héros favori de tous ces petits poëmes. Il en est un où cet oiseau, muet jusque-là, n'acquiert sa voix mélodieuse que lorsque son gosier devient le domicile de l'âme d'une vierge morte à son premier rêve d'amour. C'est l'hymne du printemps. En voici un autre d'un caractère mélancolique : c'est l'hymne de l'automne.

L'ÉMIGRATION DES OISEAUX.

Rossignol, la nue est grise,
Et la bise
Souffle, et voici le verglas!
Viens, suis-moi sous ma chaumine,
Ou chemine,
Fuis, car tu mourrais, hélas!

— Je ne puis, ô mon vieux pâtre,
A ton âtre,
Passer le temps des glaçons,
Comme ma sœur, la mésange,
Dont ta grange,
L'hiver, entend les chansons.

Nous, rossignols et fauvettes,
Doux poëtes,
Ramiers, amants soucieux,
Peuple inquiet et mobile,
Et débile,
Nous fuyons sous d'autres cieux.

Vers Memphis vole à grande aile
L'hirondelle,
Le loriot vers Ispahan;
L'amour conduit la colombe,
La palombe,
Aux îles de l'Océan.

Mais moi, je n'ai pour asiles,
Ni des îles,
Des tours ni des minarets;
Les bosquets de Cachemire,
Ni Palmire,
Lahor, Delhi, Bénarès.

Dès que l'automne se lève,
Dieu m'enlève
Dans un céleste jardin,
Monde en fleurs, globe mystique,
Fantastique,
Près des purs sentiers d'Eden.

Là, comme aux lis des corbeilles
Les abeilles,
Se posent les essaims bleus
De tant d'âmes envolées,
Des vallées
Du monde, aux jours nébuleux.

Enfants, vierges éphémères,
Jeunes mères,
Poëtes, cœurs aux abois,
Foule au départ plus craintive,
Plus plaintive
Que les exilés des bois.

L'oiseau part; mais, de l'Aurore,
Nul n'ignore
Qu'ils reviendront aux beaux jours.
Avril, dans leur vert domaine,
Les ramène...
L'âme, hélas! fuit pour toujours.

Aussi sur sa sombre voie
Dieu m'envoie
Pour charmer son deuil cruel.
Et je chante à sa souffrance
L'espérance
Assise au seuil d'or du ciel.

Je chante, et l'âme exilée,
Consolée,
Se pose enfin, ramier pur,
Sur les tourelles brillantes,
Flamboyantes,
Des cieux aux créneaux d'azur.

— O merveille! ô doux génie
D'harmonie,
Barde ailé, chéri de Dieu,
Pars donc, car toujours quelque âme
Te réclame,
Triste du suprême adieu!

« Cette ballade, dit Béranger, est fondée sur la disparition du rossignol. L'ignorance des lieux où il se retire a donné lieu à diverses croyances rustiques. — Dans quelques provinces de France, repris-je, les paysans prétendent que dans les temps froids il se transforme en rouge-gorge. Le chanteur pyrénéen suppose qu'il accompagne les âmes fugitives sur les vents d'automne, et qu'il les attend dans une étoile placée dans l'infini sur le chemin du ciel. — L'idée est ingénieuse, ajouta-t-il, et la ballade est touchante, avec un reflet oriental. — En voici une autre, continuai-je, dont le caractère est plus albigeois : elle est fondée sur la transmigration des âmes, croyance antique dont on retrouve encore des vestiges dans le Midi : l'héroïne est une beauté métamorphosée en colombe, et l'aventure est

attribuée au comte Phébus, qui se trouve le héros et le parrain de chants évidemment plus anciens que lui. Je l'ai dédiée à M. Sainte-Beuve :

LA CHASSE DU COMTE PHÉBUS.

A M. SAINTE-BEUVE.

Notre amour, ô Sainte-Beuve,
Ne s'éteint point à la mort.
Du tombeau vers l'âme veuve
Remonte espoir ou remord.
Nos doux souvenirs funèbres
Rayonnent dans nos ténèbres,
Prennent un corps, une voix;
Tancrède, aux myrtes magiques,
Voit des fantômes tragiques;
Et des spectres léthargiques;
Enchantent Phébus de Foix.

Phébus chassait vers Biscagne;
La meute, au déclin du jour,
Tourna, de val en montagne,
Vers l'ombreux Riomajour.
Mais, laissant chiens et fanfare
Après le cerf qui s'effare,
Fuir de forêts en forêts,
Il s'arrête, il pense, il rêve
A voir les vents sur la grève
Rouler les feuilles sans sève,
Avec ses vagues regrets.

Il soupire : « Alice! Alice!
Morte en son jour le plus beau!
Mon amour fut son supplice!
Et mon cœur fut son tombeau. »
Pendant qu'il pleure et l'appelle,
Son émerillon fidèle
Fond dans le bois obscurci,

Et rapporte une colombe,
Hôtesse de cette combe,
Dont l'âme d'effroi succombe,
Hélas! et requiert merci.

Il prend la pauvre captive,
Et la délivre à l'instant,
Baise sa gorge plaintive
Que bat son cœur palpitant.
Il l'apaise, il la caresse;
Mais, ô merveille, ô tendresse,
Du cœur pouvoir souverain!
L'oiseau d'amoureux augure
Prend une longue envergure,
Croît, change, et se transfigure
En blanc simulacre humain!

On dirait la pâle nymphe
Qui, de ce mont sulfureux,
Répand la magique lymphe
Dont l'onde roule des feux.
Comme l'aube dans l'orage,
Son front de douleur s'ombrage;
Et sa chevelure d'or,
Sur son sein pur qui fermente,
Flotte au vent qui la tourmente,
Comme une onduleuse mante,
Qui sur l'herbe traîne encor.

Le fantôme se dégage
Des doigts crispés du chasseur;
Se recule et du bocage
Gagne la sombre épaisseur.
L'orage en pliant la branche
Montre la figure blanche
Debout sur les prés herbus;
Là, comme une âme envolée,
Sa voix plaintive et voilée,
Aux soupirs du vent mêlée,
Murmura : « Cruel Phébus!

« Phébus cruel que j'adore,
Pourquoi viens-tu sur ce bord,
Chasseur, me poursuivre encore,
Hélas, jusque dans la mort?
Beau chasseur aux traits de flamme,
Tu blessas deux fois mon âme,
D'amour, puis d'oubli mortel!
Reconnais ta fiancée!
Vois ta plus tendre pensée!
Vois ta blonde trépassée,
Alice de Berbeziel!

« Lorsque des murs des Montcades,
Tu vins la première fois
Voir nos monts et nos cascades
Et les vieilles tours de Foix,
Tu passas sous ma fenêtre,
Où l'aube venait de naître
Dans l'or du vitrail vermeil.
Et mon cœur, dans l'ombre encore,
Sous ton regard, sent éclore,
Parmi ses rêves qu'il dore,
L'amour, son divin soleil.

« Puis un soir, une colombe
Me trouva sous la forêt :
« Vierge, dit-elle, il succombe!
« Il se meurt d'amour secret!
« — Hélas! » dis-je. Et l'infidèle
Soudain part et te révèle
Mon angoisse et mon amour.
Et tu revins à la vie
Pour moi brillante et ravie,
Moi ton bonheur et l'envie
De l'Arise et de l'Adour!

« O souvenirs que j'adore!
Un soir de lune d'été,
Mon Phébus, sur ta mandorre,
Tu célébrais ma beauté!

Moi, j'écoutais tes ballades.
Nos âmes d'amour malades
Soupiraient! L'hymne au doux son
Se tut! Et ta lèvre errante
Cherche ma lèvre mourante!
Et la harpe murmurante
Roule, hélas, sur le gazon!

« Phœbé d'un nuage sombre
Voila son front virginal!
Puis, tu t'enfuis comme une ombre
Sous le rayon matinal.
Tu partis, et délaissée,
Triste et plaintive et blessée,
Je mourus en t'adorant.
Dieu, clément pour qui succombe,
M'arrache, hélas! de la tombe,
Et me transforme en colombe,
Oiseau toujours soupirant.

« Je vivais dans ce bocage
Avec ton doux souvenir,
Avec ta céleste image,
Disant : Il va revenir!
Après un long mois d'attente,
J'entends ta meute éclatante,
Et ton cor tendre et vainqueur,
Dans sa fanfare plaintive,
Aux vents du soir fugitive,
Perce une douleur furtive,
Palpite un sanglot du cœur.

« J'ai dit : « Phébus m'aime encore,
« Je sens son secret tourment! »
Et mon âme qui t'implore
Pousse un long gémissement.
Ton âme l'a reconnue,
Et palpitante est venue,
Comme une sœur vers sa sœur.

L'oiseau qui m'a tant aimée
Me saisit dans la ramée,
Et me dépose alarmée
Entre tes bras, ô douceur!

« O charme! ô transport céleste!
Sous ton baiser, j'ai soudain
Repris ma beauté funeste,
Triste objet de ton dédain.
C'est moi! celle qui t'adore!
Vas-tu donc me fuir encore?
O mon Phébus, j'en mourrais!
Grâce, plus d'ingratitude!
Calme mon inquiétude!
Reste en cette solitude!
Aimons-nous dans ces forêts! »

Elle dit, se tait, palpite!...
Et le chasseur éperdu,
A ses pieds se précipite,
Pleurant, insensé, perdu!
Mais la douce bien-aimée
L'entraîna sous la ramée;
Et l'on n'ouït sous les bois
Que ces plaintes immortelles
Qu'exhalent les tourterelles
Lorsque l'amour met leurs ailes,
Leurs becs, leurs cœurs aux abois.

Or, les chasseurs, aux Salenques
Rentraient : « Phébus aux yeux bleus,
Disaient-ils, vers Radalenques
Trouve un gibier fabuleux!
Est-ce Iseult? Est-ce Oriane?
Ou la déesse Diane
Avec son faucon *Zéphyr?*
Ou le roi des cerfs qui rôde,
Paré d'un bois d'or que brode
Un feuillage d'émeraude,
De rubis et de saphir? »

Béranger écoutait attentivement. Quand j'eus fini, il pencha la tête de côté, selon son habitude, et clignant de l'œil d'un air narquois : « Cela, dit-il, existe-t-il réellement dans votre langue? — La légende existe, répondis-je, mais le rhythme m'appartient, je l'ai traduite en français; c'est une mosaïque de poésie. — Quoi qu'il en soit, reprit-il, cela vit, cela soupire et palpite comme la colombe qui en est l'héroïne : c'est charmant, plein de mélancolie, et la dernière strophe est un rubis arabe. Si vous complétez votre romancero, vous serez comme un Burns mystique et mauresque des Pyrénées. Mais, dites-moi, parmi ces débris du monde poétique du Midi, ne trouvez-vous pas des choses plus fortes, des souvenirs guerriers ou tragiques? — Il en existe, mais jusqu'ici je n'ai pu les rendre, je n'ai que la corde gracieuse et plaintive; je les réserve pour mes histoires. — En cherchant l'histoire, vous avez trouvé la poésie. Mais vous êtes plus jeune que votre âge. Vous arriverez tard à la virilité poétique. Vous n'avez que les cordes juvéniles; le temps donnera, j'espère, à votre luth les fibres mâles, les nerfs d'airain. »

Il faisait un clair de lune superbe. Béranger, qui se promenait volontiers le soir, m'accompagna sur le quai jusqu'aux Champs-Elysées, car j'allais coucher à Paris. Il fut cette fois singulièrement cordial et paternel. Ce fut un des plus heureux jours de ma triste jeunesse; il me fit oublier mes malheurs récents; et sur un tel oracle, je m'endormis, on le pense bien, dans le songe enivrant que je serais le *Burns des Pyrénées*. Béranger, s'il était sincère, comme je le crois, ne pouvait être plus mauvais prophète.

III

M. de Lamennais rompt avec la papauté. — Il entre dans la politique par les *Paroles d'un Croyant*. — Béranger s'éloigne de plus en plus de la politique et du monde et se retire à Fontainebleau.

(Janvier 1833 — Juillet 1835.)

Au mois de septembre nous revînmes à Bellevue, où, pâtre des Pyrénées, j'eus pour concierge une fille de Louis XV. Mais Bellevue, délicieux en été, est glacial en automne, et mortel aux poitrines délicates. Nous rentrâmes précipitamment dans Paris, où la mère de mon élève, touchée du vent du nord, s'alita pour tout l'hiver. Je dus à cette circonstance le bonheur de voir un personnage sur le compte duquel je n'étais pas d'accord avec Béranger. En France on préconise trop la force, le génie, la gloire; on se moque de la vertu, on persifle la sagesse : c'est un jeu de courtisans et d'esclaves; c'était, je ne sais comment, un des torts du

chansonnier. Il ne parlait qu'en souriant sardoniquement de Lafayette, qu'il avait pourtant célébré sous la dénomination un peu emphatique de l'*homme des deux mondes*. Ce vieillard était à mes yeux un héros à la Plutarque. Béranger, sur un bon mot très contestable de Talleyrand, rabaissait Lafayette au-dessous de Sieyès, tête vaste, mais systématique et creuse, cœur timide et sec, et qui n'avait su que vivre quand Vergniaud, quand Barnave, quand la noble Gironde montait généreusement à l'échafaud. Robespierre l'appelait plaisamment la taupe de la révolution. Il avait gardé quarante ans le frisson de Robespierre. Exilé comme régicide, il était rentré en 1830, et, tombé dans l'enfance, il répétait encore en mourant : *Si M. de Robespierre demande à me voir, vous lui direz que je n'y suis pas.* Cette ombre tremblante craignait encore d'entendre frapper à la porte de son tombeau le spectre de Robespierre. Et voilà l'égoïste que l'on mettait au-dessus de l'honnête et chevaleresque général Lafayette ! Talleyrand lui-même ne suivra que d'un pied boiteux dans l'histoire la renommée de cet homme honoré dans l'avenir, comme l'a chanté le poëte, par la reconnaissance des deux mondes.

Je n'oublierai jamais la première fois que je l'entrevis : c'était à mon arrivée à Paris, à l'anniversaire des journées de Juillet. Le peuple détela ses chevaux en revenant du Panthéon, et traîna la voiture du pacifique triomphateur de la liberté. C'était un hommage populaire et en même temps une protestation indirecte contre le roi Louis-Philippe, dont la rupture impolitique avec Lafayette était comme un premier degré de

sa chute, en ce qu'il poussait imprudemment vers la république le patriarche de 89, qui ne demandait pas mieux que d'être le tuteur indulgent et paternel de la jeune monarchie libérale. J'avais le plus vif désir de voir de près cet illustre vieillard. Ce bonheur me fut donné cet hiver. Il connaissait la mère de mon élève; il vint lui faire visite au jour de l'an, et s'assit paternellement auprès du lit de la malade. J'accourus dans la pièce, où tous les membres de la famille se trouvèrent réunis avec quelques étrangers pour lui faire honneur. Je vis un vieillard presque octogénaire, la tête couverte non pas de cheveux blancs, comme le dit l'hymne de Juillet, mais d'une courte perruque fauve, la face terreuse et comme ternie de la poussière des révolutions qu'il avait traversées; le corps cassé par l'âge, le regard à demi éteint, la parole elle-même comme engourdie déjà par la mort, mais l'intelligence encore toute vive, et laissant tomber, d'une voix un peu traînante, des mots empreints de la sagesse et de la grâce d'un autre siècle. On retrouvait l'ancien marquis sous l'homme des temps plébéiens. A la tribune il causait comme dans un salon; dans un salon, il parlait comme à la tribune; et son éloquence, qui augmentait avec l'âge, avait la sagesse verbeuse et l'amabilité sénile d'un Nestor. Nestor des jeunes révolutions, il était non-seulement l'homme des deux mondes, mais encore l'homme des deux siècles. On l'interrogea sur ses contemporains, Danton, Robespierre, Napoléon. Il dit de l'empereur : *C'était un despote!* des deux tribuns : *C'étaient deux scélérats!* Je fus instinctivement blessé de la crudité de ce jugement; mais le temps n'avait pas modifié son

opinion primitive sur ses grands adversaires, dont les traits resplendissent à nos yeux, transfigurés dans l'auréole plus ou moins fantastique des révolutions ou des batailles.

Quand le général voulut se retirer, le serviteur qui l'accompagnait se trouva absent, et j'eus l'honneur de le reconduire jusqu'à sa voiture. C'était une calèche à deux chevaux presque aussi vieux que leur maître, et dans laquelle j'aperçus deux chiens loulous d'une très petite espèce, blancs, museau pointu, oreille droite, queue fourrée et en peloton, l'air craintif et sauvage. Tristement blottis dans les coussins, ils attendaient leur maître dont ils saluèrent le retour par des bonds multipliés et par de tendres et plaintifs hurlements. Ainsi le compagnon de guerre de Washington, le chef des gardes nationales de France, le héros pacifique de la liberté ressemblait en cela au roi d'Yvetot :

Pour toute garde il n'avait rien
Qu'un chien.

Ce détail aimable, relevé de vertu civique et de gloire populaire, eût dû le réconcilier avec Béranger. Les peuples, a-t-on dit, ont les chefs qu'ils méritent; heureux ceux qui n'ont pour dictateurs que des Lafayette et des Washington!

Béranger gardait instinctivement rancune aux adversaires de Napoléon. Il ne pardonnait pas à Lafayette d'avoir demandé la déchéance de l'empereur, à Benjamin Constant d'être rentré en France avec les étrangers, à Madame de Staël de s'être réfugiée en Russie, à M. Villemain d'avoir loué le czar Alexandre, et à

M. Guizot d'avoir suivi les Bourbons à Gand. C'était à ses yeux une tache, une ombre. Vainement quelques-uns avaient-ils été proscrits par le dictateur; vainement tous avaient-ils combattu pour la liberté; Béranger identifiait, je ne sais comment, la liberté, Napoléon et la France.

Les médecins de Paris ne purent guérir notre malade; il fut décidé que nous irions tous, gens délicats et frileux, chercher la santé sous le doux ciel du Midi. Nous partîmes aux premiers jours d'avril 1834; et par Bordeaux nous nous rendîmes à Toulouse, et de là dans le Béarn. Mon cœur battit à m'étouffer, lorsque des hauteurs de Marmande, après une absence de trois ans, je revis les Pyrénées, dont les cimes neigeuses se confondaient à l'horizon lointain avec les nuages. A Tarbes, où nous arrivâmes un jour de foire, je trouvai l'émouvant tableau de toutes nos tribus des montagnes avec leurs bercails descendus des pâturages. Dans cette multitude immense, je distinguais le pâtre de Foix à son bonnet brun, le Béarnais à son bonnet bleu, le Bigourdan à son bonnet rouge. Ces chaperons antiques des bergers, les capes rouges, blanches ou noires des femmes, les troupeaux escortés de leurs grands chiens, ces foules d'hommes et d'animaux regagnant à travers les prairies leurs vallées lointaines qu'elles appelaient par des bêlements et des mugissements sauvages, remuèrent en moi cet instinct pastoral si vif chez les peuples de race ibère. Nous nous arrêtâmes à Pau, capitale du petit royaume bucolique des Albret. Je ne tardai pas à y recevoir une lettre de Béranger: il y déplore les insurrections de Lyon et de Paris.

« Je me réjouis, mon cher N., que Madame X. ait préféré les Pyrénées aux Alpes. Il me semble qu'elle s'y rétablira plus promptement, et que vous-même aurez là des sites et un ciel plus en rapport avec vos idées poétiques. J'ai souvent rêvé que si j'avais le courage de m'éloigner complétement de Paris, Pau et ses environs deviendraient le séjour de mon choix pour achever de vivre ou de mourir. On m'a toujours dit beaucoup de bien des habitants, et ce serait pour moi une cause déterminante. A votre retour, vous me direz si mes renseignements sont exacts. Je les dois en partie au colonel Poque, qui commande le Château-Royal, et à un chansonnier (Navarro d'Oléron), homme de beaucoup d'esprit, mais qui, dit-on, passe maintenant sa vie à boire. Madame B., que vous avez vue chez moi, est aussi de ce pays et ne tarit pas d'éloges ; elle prétend qu'il n'est pas possible d'y être malade.....

« Voilà de bien tristes événements, mon cher ami, depuis votre départ. Le sort de Lyon est épouvantable. Je m'y attendais ainsi qu'à l'échauffourée de Paris. Le gouvernement s'en croit beaucoup plus fort. Il est incontestable que les républicains ont tout fait pour le mettre en position d'user de plus de force. Mais ce n'est pas là que se trouvera l'écueil d'un gouvernement qui, depuis quatre ans, n'a su résoudre aucune des questions d'économie sociale qui surgissent de toutes parts, et qui semble croire que l'on peut étouffer ces questions dans le sang des classes les plus nombreuses. Je sais jusqu'où va l'absurdité des partis ; mais je sais jusqu'où va la puissance des besoins nouveaux qu'ils exploitent. Un ordre différent de l'ancien veut naître. Les accoucheurs

ont beau s'y prendre mal, l'accouchement aura lieu. Quand? Je ne sais; mais l'enfant verra le jour. Souhaitons que ce soit tout naturellement et sans forceps ou opération césarienne.

« Il y a aussi guerre dans le camp littéraire. Hugo, qui n'a plus que les *Débats*, vient de se brouiller avec Sainte-Beuve qui s'est réconcilié avec Chateaubriand, qu'autrefois il accusait de jalousie contre le chef de la jeune école. Sainte-Beuve m'a écrit pour s'excuser de ne pas me venir voir; il achève son roman (*Volupté*). Je suis heureux de vivre loin de toutes ces petites querelles si mesquines dans un temps où les grands intérêts devraient seuls occuper des têtes bien faites. — J'ai un nouvel ami. Vous ne devineriez pas son nom : l'abbé de Lamennais. Vous ne sauriez croire combien il m'a recherché et combien il me plaît. Nous avions ébauché la connaissance il y a deux ans; elle semble complète maintenant, et je m'en félicite. Cet homme a vraiment le cœur évangélique, et sa philosophie est tout humaine.

« Adieu, mon cher enfant, présentez mes hommages à Madame B., et rappelez-moi à votre aimable élève. Je vous embrasse de cœur. (Passy, 22 avril 1834.) »

M. de Lamennais, revenu de Rome en hostilité secrète avec le pape, s'était retiré dans la Bretagne. Là, sur les bords de l'Océan armoricain, le prêtre irrité formulait son indignation en proses lyriques, en hymnes et en objurgations prophétiques contre les rois et le pontife romain. Les *Paroles d'un Croyant* marquent la transformation du théocrate en tribun. L'automne précédent, il était

venu à Paris pour lancer son manifeste apocalyptique. Mais il rentra bientôt dans ses bois, comme pour entendre, du fond de sa solitude, ce premier mugissement de sa popularité. C'est alors que Béranger le vit, et son livre nous arriva dans le Béarn avec le vent des révolutions de Paris et de Lyon. Nous passâmes le printemps à Pau : nous logions sur la *Place-Royale*, esplanade ombragée de catalpas, arbre américain à larges feuilles, dont les fleurs blanches et légèrement odorantes n'ont cependant pas la grâce des corymbes élégants du cytise et de l'acacia. De cette promenade on découvre le gave qui murmure éternellement sur de vastes grèves bordées de saules, et, au delà de sa profonde vallée, les collines de Jurançon, dont les croupes pittoresques semblent échelonner leurs vignobles jusqu'aux plus hautes cimes, et border de leurs pampres verts et de leurs grappes noires les neiges éternelles des Pyrénées. Le pic du midi de Pau, moins gracieux que celui de Tarbes, domine cette Arcadie béarnaise, où toutes les révolutions viennent expirer dans l'aménité d'un climat charmant et d'un aimable peuple uniquement occupé de cultiver ses vignes, de paître ses chèvres et de chanter les chants de ses poëtes bucoliques.

Nous étions à peine installés à l'hôtel de *France*, que nous vîmes arriver le chansonnier dont Béranger me parlait dans sa lettre, Navarro d'Oléron. Nous le retînmes à dîner, et il nous apprit qu'il avait longtemps habité Paris, qu'il s'y trouvait encore à l'époque de la révolution de juillet, qu'il avait concouru même à la prise de la caserne de Babylone, et qu'après vingt ans

d'études à la Faculté de médecine, il avait un beau jour renoncé gaiement au laurier d'Esculape pour s'en retourner dans le Béarn et s'y faire chanteur populaire. Quelques jours après, M. N., avocat distingué, qui depuis a été membre de la Constituante, nous engagea; au dessert, après d'abondantes libations de jurançon, le poëte se construisit un orchestre au moyen d'un couteau et de deux verres vides, et s'accompagnant du tintement de l'acier et du cristal, nous chanta ses refrains béarnais. Ce chantre de Bacchus a toute la tournure de l'écuyer de ce dieu : grosse taille, ventre rebondi, face bouffie et empourprée; mais nous lui devons cette justice que nous ne l'avons jamais vu vaciller sur son coursier mythologique. Le Béarn a trois poëtes populaires : Navarro, Despourrins et le comte Phébus. J'ai entendu les gamins de Pau chanter dans les rues les couplets de Navarro. Despourrins est un contemporain et un émule de Florian; mais il a modulé ses pastorales d'opéra sur des airs antiques, de vieilles mélodies cantabres d'une grâce sauvage et d'une incomparable mélancolie. Le comte Phébus vit encore dans sa fameuse mélopée : *Aqueras montanhas!* Je l'ai entendu chanter depuis dans un château du Médoc, par la fille du professeur Bandéralli, enfant de dix ans, aux traits grecs et au regard oriental. Je fermai les yeux, et je vis à ce chant magique une évocation ravissante de la cour pastorale et chevaleresque du comte Phébus.

Le comte Phébus est le fondateur du château de Pau. La grosse tour carrée porte encore cette inscription romane : *Phebus me fec*. Je n'entrai point dans le vieux donjon délabré de Henri IV; je n'eus point la triste curiosité

de voir l'alcôve où les fortes entrailles de Jeanne d'Albret mirent au monde ce facétieux enfant de Rabelais, ni le coquillage marin où le pantagruélique bambin fut allaité comme un jeune triton. Je partageais sur ce roi les sentiments de B. Constant et non ceux de Béranger, qui pourtant a fait la chanson de *Paillasse.* Faire le *saut périlleux* sur le velours d'un trône ou sur le matelas d'un carrefour, me paraît également d'un saltimbanque. Pau a la gloire malheureuse d'avoir produit deux rois acrobates. L'un a sauté pour le pape, l'autre pour Luther; le second, pour un trône, renia sa patrie, et son nom est resté justement flétri; le premier, renia son Dieu, et sa mémoire est à jamais populaire en France. A Coaraze, où vers le milieu de juin nous passâmes en nous rendant à Luz, je remarquai sur la porte du château où fut élevé le jeune Béarnais, cette maxime espagnole : *Lo que es de ser no puede faltar!* Enseignement sinistre, menace prophétique qui suspend fatalement sur les deux têtes qui commencent et finissent la dynastie de Bourbon, le poignard de Ravaillac et la hache de Robespierre. Près d'Argelès nous saluâmes le monument funéraire de Despourrins, une petite pyramide surmontée d'une musette, symbole du génie de ce chantre pastoral. Nous cherchâmes aussi l'endroit du gave où la reine Marguerite réunit pendant une semaine ces joyeux compagnons dont les récits graveleux ont formé son fameux *Hexaméron.* Brantôme raconte que cette docte princesse se penchait au chevet des mourants pour savoir si l'âme en s'envolant chantait comme l'âme des cygnes. Singulier mélange de sensualisme vaguement de tendre mysticité que cette

émule ingénieuse de Boccace, dont le cœur était pourtant blessé du double aiguillon divin de la beauté de Platon et de l'amour du Christ. De Saint-Sauveur, j'allai seul à Gavarni; j'admirai les douze cascades de ce célèbre cirque, et je montai à la *Brèche de Roland*, jusqu'à la base du cylindre du Marboré, où l'Arioste a, dit-on, placé le palais de l'enchanteur Merlin. L'esprit du vieux barde me visita sur ce sommet neigeux, et je chantai Roland. M. de Vigny avait reproduit la tradition franque, je voulus reproduire la légende ibère; et tout en rendant hommage au paladin, je célébrai son vainqueur, le chef des bercails pyrénéens.

ROLAND!

Ballade aux ailes d'or, hymne au vol triomphal,
Vers l'antique Toulouse où vit mon cher Timbal,
Descends comme un oiseau d'Asie,
Pose-toi sur sa tour, salue à son réveil
Son doux maître, et, battant des ailes au soleil,
Chante, chante, ô ma poésie!

Ami, voyez, là-bas à l'horizon, voyez
Ces monts d'azur, de neige et de splendeur noyés!
Leur incommensurable arête
Semble un mur colossal du siècle des géants,
Dont les pieds sont battus par les deux océans,
Dont la foudre a rongé la crête!

C'est Charlemagne, ami, Roland le paladin,
Qui dentela ces monts et de ce vaste Eden
Ebrécha les grandes murailles,
Qui sculpta Canigou, Marboré, Moradal,
Faisant, en longs éclairs, tournoyer Durandal
Dans ses gigantesques batailles.

. . . . . .

Charlemagne a vaincu les fils de Mahomet.
Il revient; mais l'Ibère est là sur le sommet,
D'où la grande cascade tombe.
« Ah! le César félon! Il me dit son vassal!
Il est mon prisonnier! Le cirque colossal
Sera sa colossale tombe!

Il m'a ravi Toulouse et, monarque arrogant,
M'insulte sur ces monts, mon trône, où l'ouragan,
L'hiver, les glaciers sont mes gardes!
Avalanches, torrents, cernez-le dans nos ports!
Vous, avec mes guerriers, volez, âmes des morts!
Vous, chantez mon triomphe, ô bardes! »

Loup, fils de Guaïfer, marche au fils de Pepin.
Charles, ses douze pairs, l'archevêque Turpin,
Roulent sur leur camp qui s'effare.
Roland meurt, et le Franc fugitif frissonna
Lorsque, entre les deux mers, de mont en mont, sonna
Le tonnerre de la fanfare.

Gloire à Roland vaincu! Gavarni garde encor
Tes os, ô paladin, ton épée et ton cor,
Tes brèches, tes tours triomphales!
La nuit, le pâtre entend ton cheval éploré,
Qui boit à la cascade, et paît au Marboré,
Et t'appelle dans les rafales!

Dans tes songes de guerre et de gloire et d'amour,
Dors, paladin fidèle! Aux derniers rais du jour,
Chaque soir, doux fantôme pâle,
Ta jeune amante Auda vers ta tombe descend,
Et gémit jusqu'à l'heure où le matin naissant
Teint les monts d'un reflet d'opale!

Nos pères du soleil et du canon bronzés,
Sont morts aussi mordant leurs vieux sabres brisés,
Sur toutes ces cimes d'Espagne!
O Roland! tu les vis lorsqu'ils tombaient ainsi!
Réponds, était-il grand notre empereur aussi,
Comme ton oncle Charlemagne?

Ah! si vers l'Ebre un jour passaient vers Roncevaux
Nos soldats, nos canons, nos tambours, nos chevaux,
Et nos chants tonnant dans l'espace,
Dresse-toi, dans ta tombe, et regarde, ô lion!
C'est plus que Charlemagne et que Napoléon,
Car c'est la liberté qui passe!

Je soumis plus tard à mes maîtres cette ballade. M. Sainte-Beuve en loua les dernières strophes, et Béranger trouva que j'acquérais insensiblement le timbre métallique, les tons mâles et belliqueux. Il me dit : « C'est inculte et sauvagement nouveau. »

De Saint-Sauveur, nous redescendîmes en septembre à Bagnères de Bigorre, d'où j'allai seul voir mes parents dans l'Ariége. Avec quel ravissement ne revis-je pas ma vallée natale! Ces coteaux revêtus de pêchers, de figuiers, de pampres, se courbent légèrement comme les flancs d'un navire; on dirait, en automne, une nef chargée de fruits délicieux et amarrée au môle gigantesque des Pyrénées. Et pourtant c'est là que j'ai commencé ma dure navigation, mais l'orage soufflait avant ma naissance; elle fut comme un premier naufrage. Bientôt après ma mère mourut, et mon père fut brisé par des revers, de sorte que mon aventure de Paris n'était qu'une dernière chute dans une longue cascade d'infortunes. Mais cette chute suprême m'avait relevé. Après une absence de plus de trois ans, je revenais comme d'une bataille où j'aurais dû périr, mais fort de mes malheurs surmontés, et fier du choléra, de la misère et de l'abandon vaincus sur le pavé de Paris. Je reparaissais avec une position fructueuse, des amis illustres, des rêves éclatants. Après dix jours passés sur

les bords enchantés de mon Arise, je revins à Bagnères, et, vers la fin d'octobre, nous nous dirigeâmes vers la Provence. D'Hyères, où nous résolûmes de passer l'hiver, j'écrivis à Béranger. Je n'avais pas eu de ses nouvelles depuis Pau. Je me plaignis de ce long silence; il me répondit :

« Certes je ne vous ai pas oublié, mon cher enfant. Mais vous êtes un étourdi avec votre air calme et froid. La lettre que vous m'avez écrite de Saint-Sauveur ne portait aucune date, et vous m'annonciez votre départ prochain... Vous m'écrivez cette fois d'Hyères sans préciser votre demeure; mais la ville n'est pas grande, et j'espère que ma réponse vous parviendra... Je me suis toujours fait des Provençaux l'idée que m'en donne votre lettre. J'en ai connu de la classe supérieure ou instruite qui ne me plaisent guère plus que ceux des classes inférieures dont vous vous plaignez. Aussi n'ai-je jamais le désir de visiter leur contrée, malgré son beau ciel et ses Mirabeaux si bizarres et si grands. Sans doute vous allez passer là l'hiver... Vous parlez avec peu de révérence de Madame G. S... Savez-vous que nous nous connaissons, et qu'elle m'a honoré dernièrement de sa visite? Je conçois que *Lélia* ne vous ai point satisfait quant au fond; mais je m'étonne que vous n'ayez pas admiré la plume de cette femme de génie. Elle me semble la reine de notre nouvelle génération littéraire; et c'est même le bien qu'elle a su que je disais de ses ouvrages qui m'a valu d'être recherché par elle. Je vous avouerai que les éloges que je donne à l'auteur ne s'étendent pas à la femme, pour que vous ne pensiez pas

que ce sont ses beaux yeux qui ont fasciné les miens. Adieu, mon cher N., et ne pensez plus que je puisse vous oublier. (Passy, 20 novembre 1834.) »

Madame S. revenait alors, je crois, d'Italie. Quelques mois auparavant, un jeune poëte, sceptique en toute chose, mais, singulière inconséquence, croyant en amour, avait rapporté de ce voyage un cœur mortellement blessé. On parlait vaguement dans le public d'infidélités, de ruptures violentes, de passions presque tragiques. Toutes ces douleurs ont été dernièrement remuées sur un tombeau d'où sera sorti sans doute un gémissement. Voilà comment je me donnai le tort inexcusable de juger avec *peu de révérence une femme dont la plume de génie me semble aussi la reine de cette génération littéraire*. Je le regrette profondément, et pourtant je serais fâché dans mon cœur de n'avoir point mérité ce blâme de Béranger, trop exclusif admirateur de la gloire.

Nous passâmes l'hiver à Hyères. M. F. Denis nous avait recommandés à son frère, alors maire d'Hyères, homme d'esprit et d'érudition, et possesseur d'une belle bibliothèque. Un jour, mon élève et moi, nous l'accompagnâmes à Porquerolles. Je me serais volontiers enseveli pour toujours dans ses bois de cistes et de pins pour y renouveler l'antique légende du moine des îles d'or. Je visitais souvent aussi la plage de Carqueyranne et la villa gracieuse où l'illustre Augustin Thierry a corrigé son *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*. La terre classique des troubadours ne m'inspira pas de poésie. Hyères fondée par

les Phocéens; son acropole aujourd'hui remplacée par les ruines d'un château féodal; ses grandes murailles désertes et revêtues d'énormes lierres; la ville glissant sur les pentes arides de la montagne jusque dans ses jardins d'orangers; sa magnifique rade où stationnait la flotte de Toulon qui, de temps en temps, simulait, sous nos fenêtres, des combats de mer; cette ceinture d'îles dont une s'embrasa pendant la nuit et brûla jusqu'au matin comme un trépied allumé sur la mer; les flots se brisant sur les racines du phare mauresque d'Almenare; des troupeaux paissant parmi les ruines de Pomponiana; des bergers jouant de la flûte à l'ombre des pins : voilà la véritable poésie, une idylle vivante de Théocrite.

Le printemps revint, et nous nous disposions à quitter Hyères quand tout à coup le bruit courut que des revers de fortune venaient de frapper subitement Béranger. Je lui écrivis pour lui offrir le fruit de mes économies; je partais pour le lui porter à Paris. Avec quel bonheur n'aurais-je pas jeté cet argent aux pieds de l'homme illustre qui naguère m'avait si généreusement secouru dans ma détresse. Il me répondit cette affectueuse et charmante lettre :

« Ah! vous pouvez disposer de cinq mille francs. C'est bon à savoir, mon cher enfant. Un jour on pourra vous faire de petits emprunts. Mais à présent, je n'en suis pas encore là, quoi qu'en aient dit plusieurs journaux. Rassurez-vous donc sur mon compte. Il est vrai que je suis dans le cas, non d'essuyer une banqueroute, mais de subir quelque diminution dans mes petits re-

venus; encore cela ne peut être que par l'effet de ma volonté. Par précaution, j'ai formé depuis assez longtemps le projet de me retirer à Fontainebleau avec deux vieilles parentes qui s'en trouveraient bien et contribueraient à me faire vivre avec plus d'économie. Ce projet, que je suis sur le point d'exécuter, a contribué à faire courir le bruit parvenu jusqu'à vous, et qui m'a valu des offres de toute nature et assez considérables pour me créer une jolie fortune, si j'avais voulu les accepter. J'ai été sensible à ces témoignages d'intérêt, bien que je ne leur accorde pas à tous le même degré de reconnaissance. Quant à votre lettre, mon cher ami, elle m'a d'autant plus touché qu'elle ne m'a nullement surpris. Depuis le premier jour où je vous ai vu, je sais de quoi vous êtes capable. Vous seriez riche, que j'accepterais une part de vos trésors, et si j'en étais réduit là, et vous pauvre comme vous l'êtes, je consentirais à vivre du fruit de votre travail. Ne croyez pas que je vous le dise pour répondre seulement à vos offres; je vous l'aurais dit il y a déjà longtemps, si l'occasion s'en fût présentée. Ce que je désire, c'est que vous ne vous inquiétiez pas de mon sort qui n'a rien d'affligeant. J'ai plus que je n'ai jamais souhaité, lorsqu'à votre âge je me forgeais un avenir. J'ai un rapport certain avec les grands poëtes, c'est une belle disposition à ne pas m'effrayer de la misère. Pour un chansonnier, c'est déjà quelque chose que de leur ressembler par ce petit côté.

« Travaillez-vous là-bas? Me rapportez-vous beaucoup de nouveau à lire? beaucoup de négligences à marquer de l'ongle?... J'espère que ma lettre vous

trouvera encore à Hyères. Je n'ai reçu la vôtre que ce matin; si vous êtes en route pour revenir, tant mieux !

« En vous attendant, je vous embrasse de cœur.

« Votre ami.

« 15 avril 1835. »

Cette lettre ne me trouva plus en Provence. Après un hiver délicieux passé à Hyères, nous remontâmes le long du Rhône vers Paris, où nous rentrâmes le 5 mai, fête du roi Louis-Philippe. J'accourus à Passy : Béranger me reçut avec un redoublement d'affection. Je le vis fréquemment tout cet été pendant qu'il se disposait à se retirer à Fontainebleau. Je le trouvai un jour déjeunant avec un grand paysan picard vêtu d'une blouse bleue. Le rustique appelait le poëte *mon cousin,* et le demi-dieu s'entretenait complaisamment d'orge et de colza tout en trinquant avec son fauve et rude parent. Une autre fois, je rencontrai chez lui M. Laisnay, imprimeur à Péronne, chez qui il avait été apprenti typographe. Bérenger en déjeunant lui rappela que c'est de lui qu'il avait appris l'art des vers. Son vieux compagnon ne parut pas se ressouvenir de ces leçons : c'était un homme lourd, sale, et, me semblait-il, presque abruti. Jamais maître plus grossier n'eut un disciple d'un plus vif et plus étincelant esprit. Je ne sais si ces Picards ne venaient pas lui dire adieu au moment où il s'éloignait de Paris. Béranger, par instinct et par calcul, aimait les petits; il ne recherchait pas les grands ni même les grands hommes. Il s'est laissé coquettement rechercher par les célébrités de son siècle. Chateaubriand, Lamennais, Lamartine sont venus à lui; mais, en revanche, il se montrait justement fier des

hommages de ces beaux génies. Il en est de même de la Gloire, qui vint le trouver dans sa mansarde, et que maintenant il semblait fuir dans les bois.

Vers la fin de cet été, en effet, pour s'éloigner plus encore des importuns, et, je crois aussi, des révolutions, il quitta Passy. Il se réfugia, comme un oiseau d'automne, dans les forêts, à Fontainebleau. Il m'écrivit quelques jours après les motifs de son éloignement :

« Je ne me porte pas très bien non plus, mon cher enfant ; mais cet ennui et quelques contrariétés de mon installation ne m'empêchent pas de me féliciter de la retraite que je me suis choisie. J'avais un grand besoin de repos que je ne puis qu'attribuer qu'à mes cinquante-cinq ans et à la fatigue que l'âge amène nécessairement avec lui. Peut-être direz-vous que je ne suis pas encore ce que dans le monde on appelle *vieux*. Je le sais, mais je sais aussi que la vie m'a été difficile et que mon caractère n'a pas autant de force que de rectitude. Je puis donc être fatigué plus encore que vieux. Toujours est-il que, si le bon Dieu veut me laisser paisible dans mon ermitage, je lui en rendrai des actions de grâces ! (3 septembre 1835.) »

On aime entendre, sur les lèvres du poëte épicurien, cet *elungavi in solitudinem* du prophète. On aime à voir son cœur, reconnaissant de la paix qu'il trouve au désert, se retourner avec amour vers Dieu. Béranger me pressait d'aller le voir ; je n'y manquai pas : le temps était pluvieux ; et je ne connais pas de séjour plus triste en hiver que Fontainebleau avec les

brouillards qui flottent éternellement sur la cime dépouillée de ses forêts. Le ménage du poëte n'était pas moins triste. Il avait pris avec lui une tante, sœur de sa mère, vieille fille hargneuse qui, retirée de quelque taudis de Paris, ne se trouvait pas heureuse d'être recueillie dans la fortune et la gloire de son neveu. J'y trouvai aussi Mademoiselle Judith, que j'avais quelquefois rencontrée à Passy. C'était une amie de sa famille maternelle, plus âgée que lui de deux ou trois ans; elle chantait ses chansons avec un joli filet de voix qui ne chevrotait pas encore, parfaitement bonne, mais très laide, et avec des dents ressortantes à la façon des sangliers. On a dit que cette personne était Lisette : mais l'âge et la laideur rendent cette supposition impossible. Je crois d'ailleurs que Lisette n'a jamais été qu'une ombre, un rêve poétique, un idéal rendu immortel. Il avait pris Mademoiselle Judith un peu par charité, un peu pour soigner sa vieille tante, un peu pour tenir son ménage, à quoi elle fut entièrement impropre. Ce triste entourage de deux vieilles femmes qui se querellent, c'est ce qu'il appelait dans sa lettre les *ennuis de son installation*. Cependant Fontainebleau l'enchantait même en hiver :

« Si vous voyiez ma forêt! elle est bien belle en ce moment. En dépit de mon rhume et des loups qui, dit-on, la parcourent, je viens de lui rendre une nouvelle visite. Comme elle est poudrée à blanc! Comme elle est bien pomponnée! Que le soleil produit un riant effet dans la cime de ces arbres tout chargés de givre! Ce sont là des beautés qu'on ne connaît pas sous votre

ciel si chaud et si brillant. Je voudrais vous voir au milieu de ces fleurs que l'hiver nous prodigue ici. Cela fait prendre en horreur les boues de Paris. » (28 décembre 1835.) »

Charmant tableau de l'hiver, qui fait le pendant de sa chanson intitulée *les Champs*, tableau ravissant de l'été. Béranger sentait et peignait la nature en bourgeois de Paris. Je me souviens qu'une fois, près de la mare d'Auteuil, il prit je ne sais quel vulgaire moineau des bois pour un rossignol; et que moi chantre des oiseaux non moins qu'expert oiseleur, je ne voulus jamais lui concéder que cet ignoble volatile fût la fille de Pandion, Philomèle l'Athénienne. Mais ici Béranger saisit la nature sur le vif. C'est bien une vue d'hiver de la forêt de Fontainebleau. C'est une idylle charmante, quoique *pomponnée et poudrée à blanc*, comme l'eût faite le meilleur paysagiste du siècle de Louis XV. Au printemps de 1836, mon père était venu me voir à Paris. Béranger m'écrivit à cette occasion une lettre qui continue l'histoire de son intérieur de Fontainebleau.

« Vous auriez bien dû, mon cher ami, puisque vous aviez votre père, me l'amener ici, et y passer quelques jours pour que ce vous fût une compensation aux frais de route. C'eût été une distraction pour lui, un vrai plaisir pour moi, et je pense aussi pour vous. Je vous aurais facilement logés tous les deux, car il faut que vous sachiez que depuis mon dernier voyage à Paris, ma vieille tante n'ayant pu s'habituer ici, elle a voulu à toute force que je la plaçasse à Sainte-Périne, ce qui

m'a fait débourser une dot de 4,100 francs, sans compter un trousseau et les frais d'installation. A peine dans cette maison, objet de tous ses désirs, elle y est tombée frappée d'apoplexie et a expiré au bout d'un séjour de six semaines. C'est avoir bien peu profité de toute la dépense qu'elle m'avait occasionnée, et je le regrette d'autant plus qu'elle s'y trouvait heureuse, grâce surtout à 500 francs de pension que je lui faisais et qui sont ma part dans son héritage fort peu souhaité, je vous assure.

« Vous voyez que j'aurais pu vous offrir des chambres si vous aviez eu la bonne idée de tourner vos pas par ici. Je crains que vous n'ayez eu peur de me gêner ou de me mettre trop en frais en me venant voir. Car il me semble que sans cela je vous aurais plus souvent. Vous avez tort, je vous jure que je ne suis pas aussi près de mes pièces qu'on se le figure. Vous voyez déjà que la mort de ma pauvre tante vient d'accroître mes revenus. Puis il m'est survenu une bonne aubaine dont je ne veux pas parler pour ne pas mettre tout le monde trop à l'aise avec moi. J'en fais mystère par intérêt pour ma liberté et aussi par intérêt pour une personne qui doit tirer avantage de la position gênée où l'on me suppose. Cela soit dit bien entre nous, comme vous le comprendrez, et si vous me venez voir, je vous mettrai au courant. Venez donc, car je ne pense pas du tout aller à Paris dont j'ai peur maintenant. Mais toutefois, si vous tardez, ne comptez pas que j'aurai toujours un lit à vous donner. Vous pourriez, à mon grand regret, tomber un jour où quelques amis me peuvent visiter. Mais cette fois je pense que vous ne me feriez pas l'af-

front que vous m'avez fait quand vous êtes venu, de manger ailleurs que chez moi. Venez me dire à quoi vous en êtes de vos travaux, ce que vous avez fait de vers, et m'apprendre si votre position est toujours aussi agréable. J'espérais trouver une partie de tout cela dans votre lettre. Je pense que vous me l'avez affranchie, parce que vous y mettiez peu de choses qui m'intéressent. Ne m'affranchissez plus, et écrivez-moi un peu plus longuement de tout ce qui vous touche.

« Vous avez vu dans les journaux que le pauvre Baillet, que vous avez rencontré chez moi, avait terminé sa courte carrière à Bergerac, sa ville natale. Quand il me fit ses adieux, à mon dernier voyage, il me laissa peu l'espoir de le revoir un jour, tant la maladie avait déjà fait de progrès. Quel être pur et naïf! pauvre jeune homme si bien intentionné pour ses semblables! Une imagination dévorante, un cœur sans repos, ont détruit cette frêle organisation. Combien m'est douloureuse la mort de ces jeunes arbres! Quand un homme a passé cinquante ans, je le vois partir sans regret si je ne suis pas lié avec lui d'amitié ; mais les jeunes gens, même ceux que je ne connais pas, je les pleure. Et ce bon Baillet, je l'avais connu dès le premier jour. Adieu, portez-vous bien, travaillez, pensez à moi et venez me voir pour faire mieux. (21 mai 1836.) »

Le pauvre Baillet était un jeune homme qui était venu comme moi chercher fortune à Paris. J'avais survécu à la misère, il y avait succombé. Béranger lui avait aussi prêté de l'argent, et je l'entendis plus tard se plaindre qu'il ne lui avait jamais été remboursé.

Béranger, dans cette lettre, me promet de me faire la confidence de sa fortune; il ne me l'a jamais faite, que je me souvienne; il prétendait toujours des pertes pour se débarrasser des importuns. Il n'avouait guère que cinq ou six mille livres de rentes, mais j'ai su qu'il en avait en réalité de douze à quinze mille. Là-dessus, il nourrissait encore une tante paternelle à Péronne, qui l'avait élevé, qu'il aimait tendrement, et qu'il allait pieusement voir tous les ans, femme aussi intelligente et distinguée que l'autre était vulgaire. Cette fortune, dont il faisait un si noble usage, était le produit de ses chansons, et, en souvenir de cette origine, une bonne partie en était donnée aux lettres et à la poésie.

M. de Chateaubriand venait de publier sa traduction du *Paradis perdu*. Je m'empressai de transmettre à Béranger l'éloge que j'avais lu de lui dans l'*Essai* sur la poésie anglaise qui précède l'épopée biblique. Cette lettre, qu'il m'écrivit en réponse, est curieuse par le jugement que le chansonnier porte sur Milton et sur Luther :

« Quand j'ai reçu votre lettre, mon cher N., j'avais déjà lu l'*Essai* de Chateaubriand, dont il m'avait fait l'envoi, accompagné d'une lettre fort aimable, mais fort triste. Je lui ai répondu après lecture faite des nouveaux volumes, et vous sentez que je lui ai témoigné ma reconnaissance du bien qu'il dit de moi dans son livre qui, à part ce qui me regarde, m'a plu beaucoup, parce qu'il m'apprend des choses que j'ignorais. Quant à la traduction du *Paradis perdu*, je ne l'ai pas lue en-

core. Je l'ai commencée, mais l'achever me paraît difficile. S'est-il trop astreint à son auteur, et en résulte-t-il des formes difficiles et rudes à l'oreille, ou a-t-il donné à l'original une originalité qu'il n'a pas? Voilà ce que vous pouvez juger, mais dont je ne m'aviserai pas de décider. Dans ma réponse, effronté menteur que je suis, je lui dis qu'il m'a réconcilié avec le *Paradis perdu*. Il est vrai que j'en avais l'espoir, mais je crains de rester toujours à l'opinion que m'avaient donné de ce poëme, Dupré de Saint-Maur et l'abbé Delille. Je ne demande pas mieux que d'avoir la plus haute opinion de Milton, mais je me récuse quand il s'agit de juger cet ouvrage qui, vraisemblablement, a besoin d'être lu en anglais. Au reste, savez-vous que déjà on accuse Chateaubriand d'avoir fait faire cette traduction par ses scribes? Par quel hasard êtes-vous en relation avec Mauguin ! Je reçois le *Commerce;* ainsi je vous lirai, si vous y paraissez. Traitez bien l'auteur de *René*, quoiqu'il semble divaguer à propos de Luther. J'aime votre Luther, mais je suis tenté toutefois de plus admirer son caractère que son génie. Il me semble avoir eu plus de force que de portée, plus de passion que de prévoyance logique. Il me fait l'effet de ces artilleurs qui renversent les murailles, mais qui n'entrent jamais dans la ville par la brèche. Et puis, ce fou qui voyait le diable. Ce n'en était pas moins un excellent homme et un cœur courageux qui a rendu de grands services. Michelet a fait un livre bien intéressant sur Luther, mais terriblement gâché, et qu'avec du temps et du bon sens on eût pu rendre complet et bien instructif. (10 juillet 1846.) »

Je répondis à Béranger qu'il était bien sévère avec Milton : que M. de Chateaubriand avait mêlé à l'airain superbe de son poëme les scories barbares de son propre génie; qu'une pyramide d'Egypte était un édifice bien plus noble, quoique moins commode, qu'une cabane de berger; que l'épopée de Milton était une pyramide, un temple de l'Inde, et pour la force du genre, comme pour la grandeur du sujet, une œuvre antédiluvienne, dont on ne peut, sans injustice, comparer la majesté religieuse et solitaire aux agréments d'une idylle ou d'un madrigal; et que Milton n'en était pas moins l'Homère de l'humanité biblique. J'ajoutais que, quant à Luther, il avait raison : ce grand Saxon n'avait ni prévoyance ni calcul, il marchait en inspiré, en prophète; et c'est ce qui fait sa grandeur colossale. Luther est le Moïse de la révolution évangélique dont Milton est l'Esaïe. J'ajoute ici que si quelqu'un, malgré sa vive intelligence, était incapable de goûter Luther et Milton, c'était assurément le chansonnier.

Dans cette même lettre, j'annonçais à Béranger que mes patrons devaient prochainement donner à dîner à des illustrations littéraires et politiques et que n'aimant à me trouver qu'avec les petits et les pauvres, je n'assisterais probablement pas à ce festin. Béranger me répondit à ce sujet :

« Votre lettre, mon cher enfant, me fournit une occasion de vous gronder, qu'il faut saisir, vu qu'il n'y a pas souvent à reprendre en vous. Dites-moi, pourquoi cette sauvagerie qui vous fait éviter ainsi les gens remarquables qui visitent la maison où vous vivez? Quoi,

lorsque vous pouvez vous trouver avec des personnes qui, quelles qu'elles soient, pourraient vous être bonnes à connaître, vous fuyez votre gîte. Mais, mon cher ami, ne craignez-vous pas d'abord qu'on n'attribue l'effroi qu'elles vous causent à un amour-propre excessif et mal satisfait? Puis, n'y a-t-il rien à gagner avec des gens qui ont plus vécu et autrement vécu que vous? Ne savent-ils pas des choses que vous ignorez? Surtout, comment vous formerez-vous une opinion juste de vos semblables si vous vous tenez toujours si loin d'eux? Peut-être avec cette misanthropie vague, si commune à votre âge, êtes-vous disposé à accuser notre pauvre espèce, au moins cette portion qu'on appelle la *société* à Paris? Pourquoi ne pas vérifier si tout le mal qu'on en dit est fondé? On a prétendu (et, bon Dieu, que n'a-t-on pas prétendu?) que plus on connaît les hommes et moins on devait les aimer. Ceci est faux, complétement. C'est faute de les bien connaître qu'on les prend en aversion. L'étude approfondie qu'on a faite d'eux, dans les différentes conditions, conduit au contraire à se convaincre que leur nature est généralement bonne. Dans cette matière, l'indulgence naît de la science. Ne négligez donc pas les occasions de vivre avec vos frères, sans quoi vous n'apprendrez jamais à leur devenir utile. Et c'est la mission que le Père commun nous a donnée à tous et à laquelle nous devons employer toutes nos forces physiques et intellectuelles. C'est parce que j'ai eu aussi de la sauvagerie, et il m'en est resté assez sans qu'on s'en doute, que je veux vous mettre en garde contre un défaut qui finirait peut-être par annihiler vos qualités heureuses.

« Passons à un autre point de votre lettre où je crois remarquer du découragement. On a refusé vos articles au journal. Cela ne me surprend pas, et même je vous en félicite. Je vous l'ai toujours dit : vous n'êtes point né pour le travail des journaux. Vous ne devez même pas le tenter. Il gâterait votre bonne nature et détruirait ce qu'il y a d'original dans votre esprit. Faites des livres; voilà votre vocation. Les grandes et larges idées, les sentiments intimes, la profondeur du jugement ne peuvent convenir à des feuilles éphémères écrites pour des lecteurs qui les parcourent en courant ou qui les épèlent avec peine. Ce que vous disiez dans votre article n'eût pas été lu ni compris dans un journal : il le sera dans vos *Camisards*. Quelle que soit la pensée qui nous domine en faisant un ouvrage, il ne tient qu'à nous de le faire rechercher, si nous avons besoin de lui donner la forme qui convient le mieux au public. Et nous le devons, car dans l'intérêt de cette pensée qui doit nous être chère, comme dans celui de ce même public à qui nous voulons la faire adopter, il ne peut nous coûter d'adopter les formes qui doivent lui servir de passe-port.

« A présent, dites-moi si je me trompe : d'après quelques mots au sujet de votre digne père, vous semblez un peu las du joug que vous portez. Seriez-vous moins bien chez M. X.? Cela m'étonnerait, mais enfin cela peut être. J'en serais affligé, car avec votre caractère, vous trouveriez difficilement une position plus favorable aux travaux que vous projetez. Dans tous les cas, ouvrez-vous à moi sur cela, et nous y réfléchirons chacun de notre côté. Vous savez, au reste, que vous avez

ici un gîte et le couvert, sans avoir à craindre de m'être à charge. (14 juillet 1836.) »

Béranger, assurément, avait raison; il me donnait des conseils excellents, mais il se trompait entièrement sur le motif qui me faisait éviter la compagnie des hommes célèbres. Ce n'était pas amour-propre blessé, mais uniquement instinct contemplatif, penchant solitaire. Je suivis le conseil de Béranger et j'assistai à ce festin. Le plus illustre des convives était M. de Lamennais, naguère impérieux théocrate, et maintenant fervent démagogue et néanmoins un peu dépaysé parmi les philosophes et les libéraux. Après lui, venait M. Mignet que je connaissais déjà, pour qui Béranger avait la plus grande estime, homme candide et grave, dont la simplicité relève encore la haute intelligence, et dont les facultés supérieures s'alliaient alors à une tête d'Apollon Cynthien. Il y avait encore MM. Ampère, Mauguin, Charles Didier. Tous étaient bienveillants pour moi, et j'ajouterai que je n'ai jamais eu qu'à me louer de mes rapports avec les hommes célèbres que j'ai connus. Un seul, bien longtemps après, fut à mon égard, de ton encore plus que de langage, rogue et hautain. Béranger, chez qui nous dînions, n'eut pas de repos, après le départ de son âpre convive, qu'il n'eût excusé, justifié de cent façons ses hauteurs pédantesques.

En septembre j'allai voir une seconde fois Béranger à Fontainebleau. Il demeurait rue des Petits-Champs, 21, non loin de la forêt. Sa popularité le suivait dans la solitude. Il me fit voir avec une intime satisfaction ces

vers qu'un ouvrier avait charbonnés à l'angle de sa rue et de l'allée du Bois :

Honneur, honneur à Béranger,
Il n'a rien à sa boutonnière.

Nous nous promenâmes deux jours dans cette forêt superbe. Il m'en montrait avec orgueil les vieux chênes, les roches escarpées, les vastes déserts. Et pourtant il se disposait à quitter sa Thébaïde : soit qu'il s'y trouvât encore trop relancé par les importuns, soit qu'il craignît de passer un second hiver dans un site glacial, soit plutôt inconstance de poëte, qui change perpétuellement de lieu et de climat comme l'oiseau. Un mois et demi après, il m'annonçait sa nouvelle migration :

« Je suis revenu depuis huit jours de la Touraine, mon cher ami, et j'ai loué aux portes de Tours une bicoque dont Balzac a donné la description exacte sous le titre de la *Grenadière*. Il serait possible que je fusse là dans un mois, car le pays me convient assez, quoique bien au-dessous de sa réputation. Ce que vous me dites en vous accusant d'être du nombre de ceux qui me font fuir au bout du monde, ne peut entrer dans votre croyance. Vous savez que vous êtes un de ceux qu'il m'est le plus agréable de voir; et si j'ai un reproche à vous faire, c'est de n'être venu ici que pour un moment, et encore de n'avoir pas pris votre gîte à la maison. Je compte bien que je serai plus heureux en Touraine, et que vous viendrez faire connaissance avec les bords de la Loire, qui, bien que trop vantés, n'en méritent pas moins d'être vus. Ce serait bien le

diable si vous n'aviez pas une quinzaine ou un mois à me donner sur vos vacances.

« Dites bien du mal du pape, si cela vous amuse, il ne vous en cuira pas autant qu'à ce bon Lamennais, qui vient de rompre définitivement avec la cour de Rome, du moins on m'assure que c'est ce que je verrai dans le volume qu'il vient de m'envoyer (*les Affaires de Rome*).

« ..... Il y a des choses bien remarquables dans le volume de Lamennais que je viens de lire avec un grand plaisir. Qu'en pensez-vous, Monsieur le protestant? (16 nov. 1836). »

Dix jours après, Béranger était établi à Tours.

IV

M. de Lamennais au château de Frescu, près Sésanne. — Il écrit le *Livre du peuple*. — Sa manière de vivre et de travailler à la campagne. — Ses jugements sur les contemporains.

(Juillet 1835 — Août 1837.)

Nous demeurions rue d'Alger; M. de Lamennais vint habiter dans notre voisinage au coin de la rue du Vingt-Neuf-Juillet et de la rue de Rivoli. Son logement était sous le toit, et de son balcon aérien il avait la vue magnifique du Jardin des Tuileries, et, vers le couchant, de l'horizon lointain des bois de Meudon et de Saint-Cloud. Mes patrons nouèrent, je ne sais plus comment, des relations avec cet homme célèbre, à la fois familier et farouche; il ne tarda pas de venir dîner chez eux; comme je l'ai raconté, j'étais fort curieux de voir ce géant qui *avait tant de fois défié les phalanges d'Israël*. Je jugeais de son air et de sa taille par son style de

Titan. A mon grand étonnement, je vis un très petit homme, au nez aquilin, la face décharnée et ravagée par la passion, le front vaste, abrupte et vertical, une tête proportionnellement forte, ombragée de cheveux encore noirs, ronde et aplatie au sommet, comme un dolmen; et son œil faible qui craignait le jour, mais qui lançait des flammes, symbole de son génie, avait la teinte grise et verdâtre de l'Océan. Sa noble physionomie que traversaient brusquement des nuages de tristesse ou des éclairs de gaieté, exprimait habituellement un mélange de gravité mélancolique et de rêveuse mysticité. Ses lèvres s'agitaient dans le silence comme sous les impatiences du verbe intérieur. Mais ce verbe était loin de jaillir comme un oracle; sa voix était faible, mal articulée, avec un certain accent breton; et sa parole hésitante, confuse, vulgaire, n'avait rien de la beauté que sa plume, telle qu'un ciseau d'acier, transmettait à son style lapidaire et sculptural. Son esprit sacerdotal plutôt que théologique, était à l'étroit dans la politique du jour. Soit sang celtique, soit instinct clérical, soit grandeur de génie, il paraissait isolé parmi les hommes de son temps. Il était dépaysé dans la liberté, dans la foule, dans le siècle. Son nom (*men, menaï*) signifie la pierre druidique, et il faisait l'effet d'une de ces roches antiques taillées par le temps et la foudre, et qui, après avoir servi aux cultes farouches du passé et tout entourées encore de souvenirs mystérieux, ne peuvent entrer dans la structure du temple nouveau, trop colossales ou trop divines pour exister ailleurs qu'au désert.

C'est ainsi que je jugeais M. de Lamennais en ren-

dant compte à Béranger du repas où le poëte m'avait infligé l'honneur d'assister. Je le revis beaucoup, pendant tout cet été et l'hiver suivant, mais jamais chez lui. Il était alors presque toujours accompagné de M. Ch. Didier, qui semblait être l'écuyer du guerrier breton. Il fréquentait aussi Listz, qui lui empruntait des impétuosités, et Madame Sand, qui lui dérobait des tons heurtés et éclatants. Il fondait, avec leurs concours, le journal *le Monde*. Je retrouve ces souvenirs dans cette lettre de Béranger :

« Vous ne me donnez pas souvent de vos nouvelles, mon cher enfant; celles-ci ne sont pas toutes bonnes. Je crains que votre protégé ne vous fasse perdre patience et ne vous oblige à quitter la place... Après tout, mon cher N., s'il vous convient de déguerpir, si vous hésitez à vivre seul, si le besoin d'économie se faisait trop sentir, malgré vos *immenses trésors*, accourez à la Grenadière. Il y aura toujours un abri pour vous, où vous serez sûr de faire grand plaisir, d'être complétement libre et de ne pas gêner. On vit à bon marché ici, et où il y a pour deux il y a pour trois. Je vous en prie! ne vous faites pas répéter cette invitation. Je vous dirai que je l'ai adressée aussi à Lamennais, que je voudrais bien retirer du bourbier où d'autres semblent vouloir l'enfoncer. N'en dites mot; il veut se mettre à la tête d'un journal, et je crains d'arriver trop tard pour lui éviter cette folie. Il m'a compris relativement à ses rapports avec Listz et G. Sand. Mais je crains bien que facile et bon comme il est, il ne tombe de Charybde en Scylla. C'est la meilleure pâte de petit

homme qui soit au monde; mais le voilà sans carte et sans boussole, et rien ne garantit qu'il n'échouera pas au premier écueil. Cet homme avait besoin d'une route toute tracée d'avance. Hors du catholicisme, car il en est sorti, il n'a pas ce qu'il faut pour s'orienter. J'ai fait œuvre de charité, moi philosophe, d'essayer de lui indiquer son chemin. Mais je crains bien qu'il ne m'en sache pas très bon gré. C'est pourtant par l'attachement qu'il m'inspire que je me suis laissé entraîner à le morigéner.

« Vous avez bien jugé la nature de son esprit. Mais savez-vous que, avec ce petit corps, il a été jadis un vert galant? que c'est pour s'arracher aux plaisirs sensuels qu'il a endossé la soutane? Savez-vous que cet extrait d'homme était un ferrailleur redoutable? Et en effet, toute sa vie devait être une longue escrime. Il eût dû naître en des temps de terreur. Aujourd'hui, on ne peut être ni Luther, ni même Savonarole. Que sera-t-il? Un homme d'un immense talent, ce qui ne préserve pas des sottises individuelles et des embûches des roués. Je voudrais l'en sauver, mais j'en serai pour mes frais. Heureux s'il ne m'ôte pas un peu de son amitié pour en avoir eu trop pour lui.

« ... Où en êtes-vous avec vos *Camisards?* Et la poésie, a-t-elle son tour? Dites-moi cela dans une prochaine lettre. Mais que je vous dise un mot de moi : Je me plais beaucoup à la Grenadière, qui n'est pas à côté de Marmoutiers, mais en remontant vers Nantes et très près du pont de Tours. Je fais planter force arbustes dans mon jardin, qui n'est pas riche en ombre. Ce qui me fâche, c'est que j'ai presque toujours été souffre-

teux depuis que je suis ici. Nous avons heureusement un savant et sage médecin, le docteur Bretonneau, célèbre à Paris même, mais surtout recommandable par une grande philanthropie et un esprit des plus distingués. Vous voyez que cela est très tranquillisant. Adieu.

« *P. S.* Est-ce que vous croyez en effet que la police soit aux trousses de Lamennais? L'inquisition de la prêtraille, passe. Ce que je crains, c'est que des sots n'aient persuadé cela à mon pauvre abbé, qui s'en monterait la tête. (8 février 1837.) »

C'est avec cette sagesse socratique, mais aussi avec cet épicurisme frondeur mais affectueux jusque dans son indiscrétion, que Béranger jugeait M. de Lamennais. Trois mois après, il m'écrivait encore :

« Voilà bien longtemps que nous ne nous sommes dit un petit bonjour, mon cher N. Vous ne devriez pas attendre mes réponses pour prendre la plume. Nous autres provinciaux nous avons bien peu à dire en fait de nouvelles. C'est à vous, messieurs de Paris, qu'il appartient de nous conter des merveilles... Voyez-vous toujours Lamennais? Il n'y a plus de correspondance entre nous depuis une lettre que je lui ai écrite, et qu'on m'assure avoir été perdue, ce que j'ai de la peine à croire. Que dites-vous du *Monde?* Je le lis avec attention et intérêt. Mais malgré le succès qu'on dit qu'il obtient, j'y vois, selon moi, plus de talent que de suite, plus de dévouement que d'utilité. Quelle conclusion mettre au bout de cette éloquence? Et en supposant la

conclusion possible, par quel chemin passer, quels moyens employer pour y arriver? G. Sand le sait peut-être.

« Je vous dirai qu'après avoir été assez languissant, pendant six semaines d'acclimatation, je me porte très bien maintenant, et suis tout au bonheur d'avoir un jardin que j'ai fait planter et que je surveille avec un amour de père. Je ne savais pas avoir le goût de l'horticulture. Si je vis encore quelques années, et si je suis assez heureux pour ne pas quitter cette douce retraite où je me plais chaque jour davantage, j'aurai des bosquets et de l'ombre que je devrai à mes soins et même à mon travail. Autant je sortais à Fontainebleau, autant je suis sédentaire ici. Mon enclos suffit à mes promenades et je me couche souvent fatigué. Je ne vois personne, les visites sont rares, comme vous pouvez croire, et pourtant mes journées sont bien remplies. Il est vrai que j'écrivaille un peu, et rimaille un peu, ce qui fait que je ne bâille jamais, sauf à lire tous mes journaux, qui ont au moins le mérite de me faire chérir d'autant ma solitude profonde.

« Adieu, mon cher enfant; ma vieille amie se rappelle à votre souvenir, et moi je suis tout à vous. (20 mai 1837.) »

M. de Lamennais voulut passer une partie de cet été avec nous à la campagne. Nous allâmes au château de Frescu, à une demi-lieue au nord de Sézanne. Le voyage éprouva M. de Lamennais; la première nuit, il se réveilla avec d'horribles convulsions d'estomac. Je couchais dans son voisinage, j'accourus à ses gémisse-

ments, et je craignis de voir expirer dans mes bras ce frêle vieillard. Il paraissait recevoir à regret des soins que j'étais heureux et même fier de lui donner. Mais malgré sa bienveillance pour moi et mon admiration pour lui, aucune sympathie bien intime n'a pu, je dois l'avouer, s'établir entre nous. J'attribue cette répulsion réciproque à une ressemblance et à une dissemblance de caractère. Qu'on me pardonne de me poser un instant, jeune homme obscur et sans avenir, en face du vieillard illustre et immortel. La ressemblance, c'est que nous avions l'un et l'autre un fond primitif et un peu sauvage; il était un Breton de l'Armorique, j'étais un Cantabre des Pyrénées. La dissemblance, c'est que j'étais profondément protestant et biblique, et que lui, bien qu'il eût rompu avec le pape, il était resté radicalement papiste et théocrate. Son idéal était Grégoire VII et la grande papauté du moyen âge qui dévora les Vaudois et les Albigeois, et j'étais du sang de ces peuples infortunés que je regardais comme des citoyens, des héros et des martyrs. M. de Lamennais a, peut-être à son insu, accompli dans l'Eglise une révolution démocratique qui réduit la catholicité à n'être plus qu'un troupeau muet sous un pontife-dieu. Or, cette Eglise romaine a pour conséquence nécessaire de constituer dans chaque peuple catholique un diminutif d'empire romain dont l'organisme congénère consiste uniquement dans une nation muette sous un César. Le pape et l'empereur sont la double incarnation de ce despotisme bicéphale. Et la crosse du pape, le glaive du prince et la fourche des paysans, étoufferont, dans leur fatal triangle, la liberté du genre humain. M. de La-

mennais, même démocrate, déduisait logiquement la liberté de cette théocratie, qui n'était, à mes yeux, qu'un despotisme divinisé. A mes yeux, la liberté était protestante et biblique. Pour moi je partais du Christ, selon cette parole : *Le Fils vous affranchira, la vérité vous rendra libres!* Et cette vérité, c'était l'Evangile écrit, non sur le papier, sur le parchemin ni sur le marbre du Sinaï, mais gravé dans le cœur de l'homme, évangile vivant, Bible animée et palpitante. Je trouvais que la liberté n'avait été partiellement réalisée dans les temps modernes que par les nations bibliques : les Suisses, les Hollandais, les Anglo-Saxons d'Europe et d'Amérique. M. de Lamennais détestait les peuples protestants, et réservait ses sympathies aux Italiens, aux Espagnols, aux Américains du Sud, qui pourtant s'entre-dévorent comme des jaguars. Il portait dans son cœur cet antagonisme de l'esprit clérical et de l'esprit républicain qui condamne les races catholiques à rouler éternellement de servitude en anarchie et d'anarchie en servitude. Cette instinctive répulsion qu'il ressentait pour le protestantisme s'était, dans les derniers temps, accrue sous l'accusation un peu tardivement proférée contre lui par M. Lacordaire. Le dominicain s'était enfin aperçu que son illustre maître, substituant à la Bible juive une espèce de Bible du genre humain, n'était en réalité qu'un protestant gigantesque. Il est certain qu'il y avait dans son génie quelque chose d'hybride. Je restais dans une réserve respectueuse; mais il ne me parlait qu'avec une certaine précaution. Il sentait en moi une résistance tacite : ses arguments rebondissaient sur mon silence comme le boulet sur le

granit. Nous ne nous entendions pas, bien que je ne contestasse jamais. Il avait l'habitude de régner sur les esprits à *la divine*, comme dit Saint-Simon de Fénelon. Il n'aimait pas la discussion, et détestait le génie critique, l'indépendance de cette raison huguenote, qui faisait dire à La Fontaine à propos de Bayle et de Leclerc :

Ils vont tranchant sur tout comme enfants de Calvin.

Quoi qu'il en soit, il y eut toujours entre nous, de son côté, plus d'estime, je crois, que de goût; et de ma part plus d'admiration que de sympathie. Je le regrettais vivement, et je m'en ouvris à Béranger. En même temps, je lui exprimais le désir que j'avais de m'ensevelir dans la solitude. Singulier contraste! Un prêtre catholique, déjà vieux, cherchait le bruit du forum; un laïque protestant, jeune encore, demandait la paix du désert. Béranger me répondit :

« Vous pensez de bonne heure à vous retirer du monde, mon cher ami. A cinquante-cinq ans, comme moi, passe! Mais à votre âge, je trouve ce projet un peu aventuré. Dans deux ou trois ans, en aurez-vous trente? J'en doute. Au reste, on peut avoir de moins raisonnables pensées. Et puis, vous vous défiez des hommes, et cela explique jusqu'à un certain point le désir que vous formez d'une si prompte retraite. A ce sujet, je dois vous dire que cette défiance est bien exagérée; l'accusation que vous portez contre Lamennais m'en est la preuve. n'a rien d'ironique, ou du moins je ne

m'en suis jamais aperçu. C'est une nature poétique, éloquente, plus propre aux allocutions qu'à l'argumentation. Le fond de son cœur est excellent, malgré certaines habitudes qui sentent l'égoïsme naturel à sa robe, mais qui chez lui n'ont pu prendre racine qu'à la superficie. Je lui ai écrit, d'après une lettre d'un de ses parents, au sujet de propositions que Madame X. lui avait faites, et je l'ai engagé à les accepter, lui donnant sur cette dame tous les renseignements honorables que je tenais de vous. Seulement, je crois devoir vous dire à vous que si Madame X. tient à lui conserver les soins dont il a un si grand besoin et dont il est si digne, il faut lui laisser une liberté absolue. La moindre gêne inquiéterait son amour d'indépendance.

« En écrivant à Lamennais je lui ai parlé de vous, et comme j'étais sûr que, défiant comme vous l'êtes, vous ne lui feriez pas même ces prévenances auxquelles son âge et son mérite lui donnent des droits, je vous ai peint comme un peu sauvage, mais en lui donnant de vous l'idée que j'en ai. Je lui sais gré des avances qu'il vous a faites, et je désirerais que vous en profitassiez, pour vous mettre avec lui sur le même pied que vous êtes avec moi. Quand on est jeune, il ne faut jamais négliger ces rencontres; il est un temps où l'on est étonné des traînées de lumière qu'elles laissent dans notre esprit. Je dis cela pour lui, bien entendu, et non pour moi, avec qui il n'y a pas grand'chose à gagner; mais le peu que je vaux je le dois bien plus aux hommes que j'ai cultivés qu'aux livres que j'ai lus.

« Lamennais, qui m'écrit en même temps que vous, me dit que Madame X. l'a chargé de m'engager à vi-

siter votre *Sans-Souci*, quand j'irais à Paris. Je doute que cela me soit possible et j'en ai grand regret. J'aurai tant à faire à Paris, qu'il est sûr que je n'aurai pas trois jours à donner à ce voyage. Vous serez sans doute alors dans les Cévennes. Il est bien fâcheux que la Grenadière ne soit pas sur votre route. En vous écrivant ceci, je regarde sur la carte que je connais fort peu, et je vois qu'il ne tiendrait qu'à vous de passer par ici, soit en allant, soit en revenant. Il me semble que votre chemin ne s'allongerait pas beaucoup. Tâchez de faire cet effort. Je ne veux me mettre en route pour la Picardie que vers le 10 août. Voyez ce que vous pouvez faire. Adieu.

» Je vous charge d'une petite lettre pour l'abbé. (9 juillet 1837.) »

M. de Lamennais, à la campagne, n'avait aucune façon singulière de travailler, comme Buffon, par exemple, qui polissait pendant la nuit ses phrases splendides, et Rousseau qui forgeait dans les bois ses harangues au genre humain. Il se levait après le soleil, écrivait jusqu'au déjeuner, et c'était là son meilleur travail, et puis reprenait son labeur jusqu'à cinq heures, où nous dînions. Il mangeait solidement; il est vrai que, dépourvu de dents, il ne faisait que sucer les viandes dont il rejetait les détritus par petits pelotons. Il aimait les viandes fortes, les vins chaleureux, les épices brûlants. En général, il préférait les choses violentes, et son estomac, en cela, ne différait pas de son esprit ni de son cœur. Il était moins sobre que Béranger. Il nous racontait qu'à son dernier voyage à Rome, s'étant retiré

chez les théatins de Frascati, il ne put s'habituer au régime culinaire de ces moines qui vivaient presque uniquement de feuilles de hêtres cuites à l'eau. Ce régime végétal n'avait pourtant pas nui au solide embonpoint du chef de ces religieux, qui, du fond de sa cellule, déclamait alors contre la plus sage liberté, qui fut depuis l'orateur de la révolution romaine, et qui, pour expier ses harangues démagogiques, entonne aujourd'hui dans Paris des dithyrambes en l'honneur du despotisme et de la théocratie. Ce caméléon monacal et politique est le P. Ventura de Raulica.

A déjeuner, vers onze heures, M. de Lamennais descendait en robe de chambre, et son esprit se mettait à l'avenant. Si quelque cauchemar n'avait pas agité sa nuit, il était serein, cordial, rieur, moqueur même, et parfois très amusant et très comique. Il contait vivement l'anecdote; il avait même un joli talent mimique, et rien n'était plus risible que de l'entendre imiter, avec un accent gascon et nasillard, M. de Villèle éconduisant du ministère des affaires étrangères M. de Chateaubriand, comme un renard qui persiflerait un lion. J'avais écrit à Béranger que M. de Lamennais, de figure, ne ressemblait pas mal à Voltaire; son esprit avait au fond quelque chose aussi de ce grand railleur. Sous le prophète se dérobait le satirique; seulement son sel avait une âcreté terrible, et son sarcasme montait jusqu'à l'invective des voyants d'Israël. On parlait une fois devant lui d'une miniature de M. Thiers, où ce ministre enjolivé avait, disait-on, l'air du dieu Cupidon. « Oui, dit M. de Lamennais, sortant âprement de son silence, l'air du dieu Cupide. » A propos d'un de ses

adversaires politiques, très vulgaire et très pacifique personnage, il s'écriait : « Le monstre! » La gaieté, quoique vive, tournait court chez lui, et son attitude habituelle était la grande mélancolie des prophètes.

C'est le matin qu'il était le plus communicatif. Il nous racontait son origine bretonne, et, par les femmes, quelque peu irlandaise, origine qui jette un certain jour sur la nature de son génie, son enfance presque sauvage, ses études solitaires au bord de la mer, sa passion pour le cheval, la chasse, les armes, et son audacieux défi à Surcouf, le fameux corsaire qui faisait trembler l'océan Indien; sa jeunesse opulente d'abord, puis indigente à Paris, et sa retraite obscure dans le quartier de la Sorbonne, où pendant un hiver sans feu, grelottant dans son manteau, il écrivit le premier volume de l'*Essai*, qui le rendit bientôt si célèbre. Un jour qu'il nous racontait ses voyages à Rome et ses visites au Vatican : « Comment, Monsieur, m'écriai-je, vous avez baisé les pieds du pape! — Ce n'est pas les pieds que l'on baise, me répondit-il avec douceur, c'est la croix! — La croix, c'est très bien, répliquai-je vivement; mais quel orgueil de poser la croix, qui du haut du Calvaire domine le monde, sur le pied d'un homme mortel! Il ne restait plus qu'à la placer sous la semelle, pour fouler à la fois les deux plus grandes choses de la terre et du ciel, la croix du Christ et le front du genre humain! » Non-seulement M. de Lamennais baisait les pieds du pape, mais il se laissait encore baiser volontiers les mains. L'altier républicain ne répugnait pas à ces mœurs serviles que les ultramontains ont hérité des eunuques du Bas-Empire.

M. de Lamennais ne se fâchait pas de mes brusques et naïves échappées; quelquefois même il les partageait. Il détestait Voltaire ainsi que Gœthe, qu'il appelait un Voltaire nuageux de l'Allemagne. Il nous racontait qu'un jour, en compagnie du curé de Genève, il était allé voir Ferney, mais qu'ils n'étaient point entrés dans le château du grand sceptique. Il me parut voir deux petits carnassiers rôdant autour de l'antre du lion absent. Certes, la comparaison n'était pas juste, car M. de Lamennais, à mes yeux, était un lion, et Voltaire n'était peut-être qu'un renard gigantesque. Toutes mes sympathies étaient pour M. de Lamennais. Je gardai le silence, mais je ne pus toutefois comprimer un sourire assez expressif. M. de Lamennais, qui s'en aperçut, partit par un éclat de rire contagieux; et, sans autre explication, toute l'assemblée suivit sympathiquement notre bruyante hilarité. On eût dit des esprits sérieux cédant à une maligne et vengeresse influence de Voltaire. M. de Lamennais avait le rire franc, naïf, épanoui, retentissant et en fanfare. Mais, excessif en toutes choses, il retombait brusquement dans le silence, un nuage passait sur sa face, son front devenait sombre comme la *Baie des Trépassés* et orageux comme la *Grande-Cavale* (Penn-Marck).

Nos excellents hôtes, qui entouraient M. de Lamennais de soins en quelque sorte religieux, s'affligeaient secrètement de son caractère mobile, défiant et ombrageux. La mère de mon élève ne put s'empêcher d'exprimer la crainte et la tristesse qu'elle en ressentait à Béranger. Le poëte lui répondit cette belle lettre qui, pour figurer dans cette collection, dont elle fait par-

tie naturellement, m'arrive à l'instant même de Madrid :

« Madame,

« Combien ne dois-je pas être reconnaissant de la confiance que vous voulez bien me témoigner. Les épanchements d'un cœur comme le vôtre rendent fier celui qui les obtient. N. m'a appris à apprécier tout ce qu'il y a de bon et de noble en vous; aussi dès que j'ai été instruit de vos relations avec M. de Lamennais me suis-je empressé de lui communiquer sur votre caractère tout ce que j'en savais d'honorable.

« Je pouvais bien me fier aux éloges que N. vous donnait, car je ne connais pas de nature plus sensée et plus tendre. Mais permettez-moi de vous faire observer, Madame, qu'avec toutes les qualités qui vous distinguent, vous avez tort de douter, comme vous le faites, de la durée des sentiments que vous avez su inspirer à notre cher abbé. Si je l'ose dire, c'est manquer de justice envers lui. Comment pouvez-vous croire, Madame, qu'il ne soit profondément touché de voir les soins que vous prenez de son bonheur ? Vous ne connaissez donc pas encore bien cette âme si aimante et si religieuse ? Le conseil que N. vous a transmis ne m'a été inspiré que parce que je sais combien souvent les personnes même les plus distinguées de votre sexe oublient les obligations qu'un homme de la trempe de Lamennais a à remplir ici-bas. Il a reçu de Dieu, Madame, une mission qui exige de grands travaux, un dévouement sans bornes, et qui doit maintes fois le plonger dans des préoccupations qui l'arrachent aux charmes du monde

et que ses amis ne doivent jamais troubler, qu'ils doivent même respecter plus que d'autres. Tout cela, vous vous l'êtes dit, j'en suis sûr, Madame; et pourtant vous paraissez vous effrayer d'une froideur apparente qui n'est sans doute que le signe du travail intérieur des pensées qui le saisissent. Mais, j'en suis sûr aussi, vous vous habituerez aux mouvements irréguliers de cette grande machine qu'on appelle génie, et vous finirez par vous réjouir de ce qui vous afflige aujourd'hui, en pensant que tout cela est de la gloire pour votre respectable ami. Je regrette de n'en pouvoir aller causer plus longuement avec vous, Madame; mais il me sera impossible de répondre comme je le voudrais à l'invitation que vous avez la bonté de me faire. Mon voyage est encore incertain; mais, si je le fais, je passerai si peu de temps à Paris, qu'il me sera impossible de me rendre à Sézanne, malgré tout le plaisir que j'aurais à embrasser Lamennais et à vous exprimer, Madame, ce que j'ai de reconnaissance pour vos bontés envers N., que je regarde comme un fils dont j'ai lieu d'être fier. Je voudrais vous dire aussi combien m'ont touché les paroles affectueuses dont vous vous servez à mon égard. Je me contenterai de vous assurer que je crois les mériter jusqu'à un certain point, par les sentiments de profonde estime et de dévouement respectueux dont je vous prie, Madame, de vouloir bien agréer l'hommage.

« Votre très humble serviteur,

BÉRANGER.

« Tours, 23 juillet 1837. »

Cette admirable lettre respire une fleur de courtoisie,

un parfum de respect, rare dans la bouche et sous la plume de Béranger. L'hommage que le poëte épicurien rendait habituellement aux femmes, était plutôt empreint de raison philosophique, avec une pointe de volupté graveleuse, que de délicatesse chevaleresque. Une honnête femme n'était guère à ses yeux qu'un honnête homme, selon le monde. Béranger devait prochainement se rendre auprès de sa vieille tante paternelle à Péronne. Il effectua ce voyage vers la mi-août, où je le vis à Paris comme je partais moi-même pour les Cévennes. Nous l'avions engagé à prendre par la Champagne et à s'arrêter quelques heures à *Sans-Souci*. Quelle réunion charmante eût produit dans ce lieu agreste la rencontre de Béranger et de M. de Lamennais.

Le château de Frescu, ou de Sans-Souci, dominait, du haut d'une colline crayeuse, le bassin verdoyant de Sézanne et les plaines blanchâtres qui l'entourent, arides à la fois et marécageuses, mais revêtues par espaces, et principalement dans les fonds, de landes et de bois. Bien que ce paysage champenois offrît peu d'attraits, M. de Lamennais aimait à se promener; tous les jours, après le déjeuner, il faisait un tour dans le parc. Avec sa toque noire et sa longue robe brune chamarrée de rouge, on eût pris ce petit vieillard décharné pour un magicien, un descendant de Merlin, l'enchanteur breton, ou l'époux de quelque fée armoricaine. Toute sorte d'habit lui allait mal; la taille manquait à la dignité du costume comme à la majesté de la gloire. Il était encore, à cinquante-cinq ans, d'une extrême vivacité : il allait dans sa marche comme dans sa logique, tête baissée devant lui; c'était comme une course au clocher.

Le soir, après le dîner, nous nous promenions tête à tête dans les bois ; les fourrés que nous parcourions lui rendaient le souvenir de ses landes bretonnes et des bords de l'Océan. Ce souvenir donnait à sa pensée un reflet de poésie et quelquefois des ailes lyriques. Un soir, je ne l'oublierai jamais, je le priai de m'expliquer les origines du pouvoir que Rousseau plaçait dans le peuple et qu'il faisait remonter avec raison jusqu'à Dieu. Il commença par de grandes circonvolutions et s'éleva graduellement, et rétrécissant les cercles de sa spirale, remontait jusqu'au souverain être. Il me semblait voir un oiseau de grande envergure qui d'abord a quelque peine à s'enlever du sol. Sa parole était rétive, et sa pensée, à qui l'espace manquait encore, paraissait embarrassée et lourde. Mais à mesure qu'il montait il prenait de la vigueur et de l'agilité ; il s'élevait de raisonnement en raisonnement, comme de région en région. Son aile grandissait avec l'étendue. Quelles magnifiques évolutions il décrivait dans le ciel ! Avec quelle grâce il planait comme en se jouant dans l'infini. Tout à coup, d'un vigoureux coup d'aile, le cygne s'élançait au-dessus des nuages, l'aigle disparaissait dans le soleil. On ne le voyait plus, on l'entendait encore ; ce n'était plus un langage, c'était un chant, un chant fatidique. Et ma pensée roulait éperdue dans les espaces, suspendue aux puissantes serres, ou aux ailes harmonieuses de ce Platon de l'Armorique.

M. de Lamennais, comme les solitaires, avait la parole difficile, mais les rêves de ce platonisme politique convenaient à son génie, et il nageait alors en plein dans son élément, car il composait le *Livre du Peuple*.

Chaque soir, au retour de la promenade, à la clarté d'une lampe, il nous lisait son travail du jour. De petits carrés de papier contenaient ces fragments, j'allais dire les strophes de ces préceptes lyriques. Combien ces ébauches, dans leur rudesse native, étaient plus vives, plus pittoresques, plus éloquentes! « O peuple, disait-il, tu n'as pas le droit de tremper ton doigt dans la mer, et de verser sur ta langue une seule goutte du sel dont Dieu remplit les gouffres de l'Océan. » Depuis, en polissant ce premier jet, il l'a affaibli; car il était artiste, un artiste merveilleux souverainement amoureux de la forme, et qui se délectait à ciseler la phrase, qui devait contenir sa pensée, comme un vase de marbre ou d'airain. La simplicité mâle et pittoresque du style populaire lui semblait un plus difficile chef-d'œuvre que les plus magnifiques périodes oratoires de la chaire et de la tribune. Il regardait le *Contrat social* comme un modèle de style sculpté, et tâchait d'imiter, dans le *Livre du Peuple*, la vigueur et la précision de Rousseau en y fondant l'harmonie et la grâce de Bernardin de Saint-Pierre. Il acheva ce petit ouvrage à Frescu, et, à son départ, il en donna le manuscrit, transcrit de sa main, à ses hôtes, comme un témoignage de son affection. Simple et magnifique manière de reconnaître leur hospitalité. Les livres ont leur destinée comme les hommes, et ce manuscrit, jouet de l'infortune qui a bouleversé l'existence de ses possesseurs, a été jeté entre mes mains par un orage. Je le conserve avec un soin religieux comme un monument dont le prix s'accroît encore pour moi du souvenir des jours que j'ai eu l'honneur de passer auprès d'un homme de génie.

M. de Lamennais ressentait la plus ardente admiration pour Rousseau et le mettait sur le même rang que Bossuet. « Les grands poëtes de la France, disait-il, ce sont les prosateurs; c'est Bossuet, c'est Rousseau. Bossuet est plus éloquent orateur, Rousseau plus complet écrivain; Bossuet a un vol plus élevé, sa langue est plus belle, plus haute, plus inspirée. Rousseau a une diction plus savante, une langue plus riche; il a aussi plus de passion et de sensibilité. Il procède des tribuns antiques, mais Bossuet procède des prophètes d'Israël. Il ne voit la nature qu'à travers la Bible comme Fénelon à travers Homère. Mais Rousseau peint la nature même; il la passionne, il la fait palpiter, et la transfigure dans l'idéal en mêlant le cœur de l'homme au spectacle de l'univers. Tous ses systèmes sur l'homme, sur la cité, sur la société sont faux; mais ce qu'il dit sur la conscience, sur l'amour, sur la liberté, sur la patrie, sur l'Evangile, sur la nature, sur l'humanité, sur Dieu, est incomparable et immortel. Rousseau est le Prométhée qui a ranimé le feu divin dans le cadavre déjà putréfié du dix-huitième siècle. Il est le tribun des temps modernes, l'orateur du genre humain; mais Bossuet est un mélange singulièrement grandiose du Père de l'Eglise et du prophète du Carmel et du Sinaï. »

Ainsi parlait M. de Lamennais, et j'ajouterai qu'il procède lui-même de Bossuet et de Rousseau, mais plus de Jean-Jacques. Il tient de Bossuet par la langue biblique et la phrase qui porte la tête à l'espagnole, mais en exagérant la fierté jusqu'à la rodomontade castillane; de Rousseau par le génie même avec ses variations, ses inconséquences et ses instincts farouches et

solitaires. Leur supériorité commune, à tous les trois, c'est que leur éloquence s'élève jusqu'à la poésie, et qu'elle a le souffle lyrique. Ils sont les trois plus grands maîtres de la langue française, et je les inscris dans cet ordre, car le rang de leur génie est le même que celui de leur naissance : Bossuet, Rousseau, Lamennais.

M. de Lamennais était poëte et musicien comme saint Bernard, mais l'orateur breton préférait au rhythme symétrique du vers dont le mécanisme ingénieux lui échappait probablement, le rhythme irrégulier de la prose, qu'il trouvait plus large, plus varié, plus conforme à son génie. C'est dans ce rhythme qu'il a composé de courts poëmes, tels que les *Morts* et le *Pèlerin polonais*, qui sont d'admirables fragments lyriques, ainsi que les *Paroles d'un Croyant* où il s'inspire davantage des prophètes du Carmel et de Pathmos. Nul ne parlait plus magnifiquement que lui de la poésie et de la musique. Je ne sais s'il avait de la voix, mais il jouait d'un instrument, et, le soir, il se délassait de ses travaux en chantant sur l'accordéon. On m'assure même qu'avant d'écrire il modulait sa prose sur le clavier comme les Gracques cadençaient leur voix sur la flûte avant de parler dans le forum. Peut-être en serait-il ainsi pour ses petits poëmes, mais il est douteux qu'il eût jamais cherché dans la musique un frein pour son style indompté, non plus que pour son cœur orageux. M. de Lamennais était essentiellement Breton; il aimait les ballades armoricaines, qu'il ne pouvait, à son grand regret, lire dans la langue celtique. Le bardisme était la racine sauvage de son génie poétique et sacerdotal. Ce

prêtre et ce tribun de nos jours eût été dans les temps barbares un émule de Gwinclan et de Myrdhin, et, par une singulière coïncidence, cet homme dont le nom est druidique, habitait, dans La Chênaie, un ancien sanctuaire druidique des bords de l'Océan.

Je l'interrogeais sur ses contemporains et notamment sur le comte de Maistre. « Je l'ai beaucoup connu; je l'ai vu à la cour de Turin, car, ajoutait-il avec une certaine confusion, je fréquentais alors ces despotes italiens. Il voulait me persuader que les races royales avaient dans le sang quelque chose de surnaturel, et cela lorsque ces trônes catholiques étaient occupés par des crétins couronnés. C'était une nature alpestre, un esprit radicalement primitif mais qui, avec toute son originalité, n'a pu s'élever jusqu'à la grande éloquence: il manquait d'ailes. » Il disait de M. de Bonald: « C'était un homme de génie. » Voilà, sous la restauration, le trio du parti théocratique : M. de Lamennais en était l'orateur, M. de Bonald le législateur, M. de Maistre le prophète. Un certain platonisme politique était le fonds commun de leurs esprits et de leurs conceptions bretonnes, rouergannes et savoyardes. M. de Chateaubriand se détachait de ce groupe par un constant amour de la liberté. M. de Lamennais, tout en rendant justice à son génie poétique, blâmait la pompe et le faste de son style, et les prodigalités de sa vie de prince. Il n'était pas content d'O'Connel. Il lui avait, dans le temps, envoyé des secours pour ses Irlandais. Plus tard, il voulut entraîner le grand agitateur insulaire dans les révolutions du continent. Le spéculateur et perspicace harangueur de Dublin ne répondit pas à cet appel des déma-

gogues de France. Il était alors de mode de glorifier outre mesure les poëmes mystagogiques de Ballanche. « C'est un fade breuvage, disait M. de Lamennais, un mélange du miel de Fénelon et du laitage de Florian. » Et Béranger ajoutait : « Son style est comme sa figure ; il a un air de sphinx. » Depuis que M. de Lamennais donnait dans la démagogie, M. Sainte-Beuve, par une évolution contraire, se retournait vers le pouvoir. Le tribun breton fut très sensible à l'abandon du critique normand, dont les premières hostilités éclatèrent, je crois, contre les *Affaires de Rome*. « Je l'ai rencontré depuis, disait-il, dans le quartier de l'Odéon ; il a d'abord balbutié je ne sais quoi, puis, tout interloqué, il a baissé la tête. Sa critique n'est que du marivaudage. » M. Villemain avait quelque peu méconnu le génie de M. de Lamennais. Le trait était resté dans son cœur. Il disait à propos de Grégoire VII : « C'est une épopée que la vie de ce pape. Villemain nous promet son histoire. Il ne l'achèvera pas, je l'en défie. » Quand les *Voix intérieures* de M. Victor Hugo parurent, j'en présentai le volume à M. de Lamennais, et nous lûmes ensemble l'élégie sur la mort de Charles X. A ces vers : *Sombres canons!* à cette touchante exclamation : *Dormez, sire! Repose, fils de France!* il se récria d'admiration. « Voilà, disait-il, de superbes mouvements lyriques, » et le républicain breton ajouta un mot d'éloge funèbre sur ce dernier des Capétiens. La critique de M. de Lamennais était instinctivement admirative et portait sur les pensées; celle de Béranger était négative et portait sur les mots. A la mort du roi de Rome, je lui montrai à Passy l'ode de M. V. Hugo, imprimée dans un journal. Le chansonnier

éplucha brin à brin le poëme, et quand il en fut à ces vers :

> Seul être qui pouvait distraire sa pensée
> Du trône du monde perdu,

il s'écria : « *C'est par trop fort! Trois* DU *dans un petit vers!* » Au surplus Béranger et M. de Lamennais n'avaient qu'une voix sur le génie poétique d'Hugo, qui n'avait à leurs yeux que le tort grave de brutaliser systématiquement le délicat et magnifique organisme de la langue française.

Chez M. de Lamennais le théocrate survivait encore dans le démagogue. Grégoire VII était son héros sacerdotal. Il faisait dériver maintenant la liberté, comme autrefois le despotisme, de la papauté du moyen âge. Un jour que nous nous promenions dans les bois de Sézanne, je le priai de m'expliquer sa thèse étonnante, car pour moi le démiurge du monde moderne c'était Luther. Il prit les ailes de Platon et s'élança dans les nuées. Pendant que ce Phaéton roulait sur son char, à travers les constellations, en incendiant le ciel, nous arrivâmes au bord d'un ruisseau. Un paysan d'un village voisin, courbé sous un fagot de bois mort, s'y reposait sur un pont, adossé au parapet. Nous lui demandâmes le nom de ce village situé à une lieue environ de Sans-Souci, du côté du levant. Ce paysan bavard se mit aussitôt à nous raconter, avec son accent champenois, l'histoire des querelles de l'empire et du sacerdoce dans sa commune : la femme du maire et la servante du curé se prenaient journellement aux cheveux ; elles se tuaient réciproquement leurs poules dans le potager, et mutuellement se ravageaient leurs poireaux et leurs lai-

tues; le tout à grand renfort de scandale et de crapule. Le fils d'Apollon, qui trébucha du ciel dans les marais de l'Eridan, ne chavira pas de plus haut que M. de Lamennais qui, de son idéal théocratique, tombait inopinément dans les fanges de ce cléricalisme rustique. Il souffrait cruellement, non pas tant de l'histoire en elle-même, que de la réfutation villageoise de son système transcendental, et de l'étalage qu'en faisait complaisamment devant moi le fauve narrateur. Je fus obligé d'arracher mon compagnon à ce vieux paysan narquois qui s'acharnait innocemment à terminer l'interminable épopée des rats et des grenouilles de la Champagne pouilleuse.

M. de Lamennais s'intéressait à nos études; il fit traduire à mon élève dix vers du VIe livre de l'*Enéide*. Rien de plus médiocre que son corrigé. Il était évidemment aussi incapable de rendre Virgile que Rousseau de reproduire Tacite. Le génie ne traduit pas. M. de Lamennais savait fort mal le latin et attribuait la complète incapacité où il était d'écrire dans cette langue à l'étude qu'il en avait faite solitairement. En cela, il était fort inférieur aux grands docteurs gallicans, les Arnauld, les Bossuet, les Fénelon. Il voulut voir aussi ce que je barbouillais : je n'osai pas lui montrer mes petits poëmes pyrénéens, bien qu'ils eussent obtenu le suffrage souverain de Béranger. Mais je soumis à l'illustre prosateur quelques fragments de mon histoire cévenole que j'écrivais à Frescu. Mes héros évidemment lui étaient antipathiques ; il daigna pourtant en lire la chronique guerrière, et me dire ce qu'il en pensait. Il blâma dans mon œuvre ce qu'il appelait le côté juif, c'est-à-dire le

point de vue protestant et biblique. Il loua la spontanéité du style, sa mâle rudesse, sa vigueur ardente, et comme il disait, sa fierté castillane. J'étais assez jeune encore pour recevoir sa parole comme celle d'un oracle, et m'enfonçant dans le parc, je fus, pendant plusieurs heures, comme emporté par des ailes et roulé dans un tourbillon.

V

Béranger en Touraine. — Sa villa de la Grenadière. — Il cultive les fleurs et fait un catéchisme populaire. — Son bonheur dans la solitude.

(Août 1837 — Mars 1839.)

J'avais largement ébauché mes *Camisards;* je résolus d'aller, avant d'y mettre la dernière main, visiter les Cévennes. La géographie est à l'histoire ce que le paysage est à la peinture. Il faut peindre les hommes avec leur terre et leur ciel. Je partis de Paris le 15 août 1837, et par Moulins, Clermont, Saint-Flour, j'arrivai dans la Lozère. De Florac, à pied, le bâton à la main, mon sac de soldat sur le dos, je parcourus ces champs de bataille et de martyre. L'été était dévorant, je tombai malade sous ce climat africain; j'allai en hâte demander ma guérison aux Pyrénées. La vue des neiges du Canigou dont je découvris la cime des hauteurs de

Béziers me raviva. J'avais été devancé dans les Pyrénées par un envoi de M. de Lamennais. Les *Paroles d'un Croyant* avaient eu un immense retentissement; le bruit en était arrivé jusqu'aux bourgades de l'Ariége. Mes compatriotes me chargèrent d'exprimer leur admiration à l'illustre auteur. M. de Lamennais fut touché de ce lointain et rustique hommage. Quelques jours après je reçus, d'une main intermédiaire, un ballot avec le billet suivant :

« Vous m'avez appris, Madame, que quelques bons habitants des Pyrénées désiraient connaître les *Paroles d'un Croyant*. Auriez-vous la bonté de leur faire parvenir les douze exemplaires que je vous envoie. S'ils y trouvaient quelques motifs de se consoler dans leurs souffrances, d'espérer un avenir meilleur, et de travailler à le hâter pour eux et pour leurs frères, par les moyens que la conscience avoue; si ce petit livre pouvait surtout exciter en eux un amour toujours plus grand de Dieu et des hommes, et les rendre toujours plus semblables à Celui qui mourut il y a dix-huit siècles sur la croix, pour répandre cette doctrine d'amour, de fraternité universelle, j'en éprouverais une vive joie; car l'avancement de l'homme dans cette voie sainte, l'accomplissement de cette prière que le Christ nous exhorte à adresser sans cesse à son Père : *Que votre règne arrive,* est tout ce que je souhaite sur la terre.

« Recevez, Madame, l'assurance de mes respectueux sentiments.

F. LAMENNAIS. »

« Paris, 31 mai 1837. »

Mes compatriotes dévorèrent les *Paroles d'un Croyant*. Les protestants s'égayèrent beaucoup de la caricature apocalyptique du pape figuré sous les traits d'un vieillard qui avait sept peurs. Mais quand ils lurent que la Vierge avait dans son manteau emporté pour un peu de temps hors du combat les Polonais vaincus, ils goûtèrent médiocrement ce reste de mythologie catholique, et conçurent une moindre opinion du prophète armoricain qu'ils croyaient sans doute protestant depuis sa rupture avec Rome. Il est certain que la nouvelle position de M. de Lamennais manquait de netteté. Il flottait à son insu entre Hildebrand et Luther. Le prêtre n'avait pas dépouillé son esprit avec sa robe. Le Celte se débarbouille difficilement de ses superstitions druidiques. Dans notre langue romane du Midi, un sorcier, c'est un Breton ou un druide (Breis ou Bruis pour Druis). Le grand druide de La Chênaie avait en vain rompu ses baguettes magiques; le puissant enchanteur restait fatalement soumis à ses anciens enchantements. Il continuait d'atteler son char de dragons, et portant les évocations du passé dans ses rêves d'avenir, revenait instinctivement à ses anciens sabbats, dans la nuit des siècles.

Après un séjour d'un mois sur les bords charmants de mon Arise, je revins par Bordeaux, et je m'arrêtai, comme on le pense bien, à Tours. Béranger, à qui j'avais annoncé mon passage, m'avait pressé d'aller loger à la Grenadière; mais je n'en fis rien, selon mes habitudes de circonspection, et je descendis à l'hôtel du Cygne. Mais à peine arrivé je m'empressai d'aller embrasser l'illustre poëte dans son ermitage. Je passai le

pont, et je descendis, pendant un kilomètre environ, la rive droite de la Loire, me dirigeant sur le svelte clocher d'ardoise de Saint-Cyr. Un chemin en pente douce, pris sur la berge abrupte du coteau, me conduisit à une grande porte d'aspect rustique; et derrière quelques bosquets, j'aperçus une habitation : c'était la Grenadière. Adossée au vignoble de la colline qui l'abrite du nord, la petite villa, d'un seul étage et à mansarde, donne au Midi sur un jardin de peu d'étendue, dont la haute terrasse plonge sur la route poudreuse d'Angers, qui forme le quai de la Loire. Le chansonnier, dans ce gracieux ermitage, était possédé du démon des fleurs : il ne parlait que persicaires, ancolies, digitales, et nommait les trois cents variétés de roses, sans oublier surtout la rose *Béranger*. *Il était*, comme dit La Fontaine, *prêtre de Flore*, et tout *pareil au vieillard de Virgile*. Les arbustes plantés de ses mains, et qu'il montrait avec un naïf orgueil, les fleurs qu'il arrosait lui-même chaque soir, lui avaient fait oublier une rose d'un plus divin parfum, la poésie. Il écrivait aussi son *Livre du Peuple*. C'était alors la manie des philosophes de catéchiser ce roi de la rue, au lieu de le ramener tout simplement à l'Evangile, au Docteur qui seul a su lui parler un langage simple et divin, et qui seul a droit d'être écouté, parce que son autorité vient de Dieu. M. de Lamennais n'avait réussi qu'à demi : Béranger eût échoué complétement. Il m'en lut des fragments : c'était médiocre; il n'en fut bientôt plus question. Je trouvai installé à la Grenadière, l'un des principaux précepteurs du peuple à cette époque, M. P. Leroux, intelligence supérieure assurément, mais, comme dit l'Apôtre, un

astre errant. M. P. Leroux voulait dégoûter du ciel le genre humain pour l'acclimater éternellement dans le cloaque de la terre. Il ne comprenait pas comment l'Esprit de Dieu pouvait être dans le Christ, mais il affirmait la transmigration de deux âmes dans le corps de Béranger. Et quelles âmes? Celle de Voltaire et celle de Franklin. Le Socrate de la chanson riait beaucoup d'avoir dans le corps ces deux terribles esprits dont le moindre avait

Ravi la foudre aux dieux et le sceptre aux tyrans.

Béranger m'accompagna jusqu'à Tours et nous entrâmes chez un libraire de la rue Royale. Nous y trouvâmes un vieillard, grand et mince, d'une figure douce et gracieuse, et qui portait un nom à physionomie nobiliaire et pastorale. « Avez-vous remarqué ce vieillard? me dit Béranger, quand nous fûmes sortis; ce vieux berger est l'officier qui gardait l'échafaud de Louis XVI et qui tira l'épée pour que le roulement des tambours étouffât la voix du monarque. Ce sang capétien n'a pas l'air de beaucoup troubler la conscience de ce Tyrcis tourangeau. »

Béranger, le lendemain, nous conduisit, M. Leroux et moi, au Plessis-lès-Tours, ce fameux château de Louis XI qu'il a célébré dans une chanson où il a eu l'art merveilleux d'encadrer un tableau de Tacite dans une ronde gauloise. On le voyait de la Grenadière : nous traversâmes la Loire devant Saint-Cyr, et nous visitâmes le repaire de ce cruel et bizarre monarque. Il n'en reste que quelques débris insignifiants. Je remar-

querai en passant que Walter Scott s'est trompé dans *Quentin Durward* en mettant le Plessis à l'est de Tours. Il est tout juste à l'ouest, en aval et sur la rive gauche de la Loire. Nous parcourûmes le jardin de François de Paule, ce religieux italien que le tyran fit venir près de lui pour se rassurer contre les courroux du ciel. Béranger fit gravement l'éloge du cénobite et facétieusement l'éloge du monarque. Il combinait, je ne sais comment, son amour de la liberté avec son admiration pour les grands despotes, pourvu qu'ils fussent Français. C'est que plus patriote que citoyen il aimait moins la liberté que la patrie et la gloire. Il ne détestait pas Louis XI parce que ce roi-bourreau était un des vigoureux constructeurs de la monarchie. Il était indulgent aux Valois dont les souvenirs gracieux et chevaleresques peuplaient cette région de la France. Il disait : « Charles V fut un grand roi. Mais ce sage n'a eu qu'une postérité de fous. Charles VI l'était entièrement; Charles VII et Louis XI l'étaient à demi. Quel beau règne que celui de Charles VII. C'est l'âge héroïque de la monarchie. Dunois, Lahire, Saintraille, et Jeanne d'Arc, la guerrière inspirée! Ce règne n'a pas un historien. Il faudrait un poëte pour le chanter. Quel dommage que cette épopée soit tombée aux mains ineptes de Chapelain! Et quel crime que Voltaire l'ait profané! Car c'est un crime, une profanation, un sacrilége de la pudeur, de l'héroïsme et de la France. Et pourtant Voltaire avait dignement jugé saint Louis; il avait dans le cœur le plus vif et le plus généreux amour de la France et du genre humain : c'est inconcevable! J'ai moi-même esquissé un poëme sur Jeanne d'Arc :

quel bon sens, quel courage, quelle pureté, et quel ineffable mélange de tout cela dans cette bergère chevaleresque! »

Il parut dans le courant de cet été un livre qui fit une vive sensation. Il était intitulé : *Essai sur l'organisation démocratique de la France.* L'auteur était M. Aug. Billiard, ancien préfet du Finistère. M. de Lamennais m'en avait beaucoup parlé à Sans-Souci. Béranger, à qui M. Leroux, je crois, l'avait prêté, m'en parla aussi avec une espèce de transport. Il combinait cette ferveur républicaine avec son admiration monarchique et chevaleresque. Je résumerais ici les discours que nous tint le poëte sur ces graves matières politiques, mais j'ai le bonheur de pouvoir le citer lui-même textuellement. Voici la lettre de remercîment qu'il écrivit six mois plus tard au publiciste démocrate qui lui avait envoyé son livre sur l'invitation de M. de Lamennais.

« 27 avril 1838.

« Notez bien, je vous prie, Monsieur, qu'il n'y a pas plus d'une vingtaine de jours que M. Bérard m'a remis votre *Essai,* qui malheureusement encore m'est arrivé au milieu d'une de ces crises financières auxquelles je ne suis que trop sujet, et des préparatifs d'un déménagement qui en est la suite obligée. Malgré ces nombreux embarras, je me suis empressé de lire attentivement votre excellent ouvrage que quelques journaux m'avaient fait désirer de connaître. Il est difficile, Monsieur, de plus sympathiser que je ne le fais avec vos principes et vos prévisions. Mon républicanisme

est d'ancienne date, et si, par patriotisme, j'ai cru devoir le faire taire en 1830, c'est que j'ai toujours pensé et pense encore que la nation pour être convaincue que la royauté n'est plus la base de la sécurité publique a besoin d'une nouvelle preuve de l'impossibilité d'asseoir la monarchie sur le terrain de l'égalité. Enfin, selon moi, il faut achever d'user le trône, ce qui vaut mieux que de le renverser, et à cette besogne les rois s'entendent mieux que les peuples.

« D'après ce peu de mots, vous concevez, Monsieur, combien de rapports existent entre mes idées et les vôtres; aussi est-ce un renfort pour mon opinion que j'ai cherché dans votre livre. J'y ai trouvé plus que cela, quant aux études administratives auxquelles vous vous êtes livré, et qui vous ont conduit à formuler les moyens d'exécution que négligent trop les utopistes. Un peu atteint de leur maladie, j'ai cependant aussi quelque penchant au positif, et sens le besoin de jalonner la campagne que j'aime à battre en tout sens. J'ai donc été heureux et fier de rencontrer dans vos formes constitutives, mais complétement élaborées, quelques points auxquels dans mes rêvasseries j'avais cru devoir m'arrêter, entre autres ceux d'un conseil national et de l'organisation par canton pour suppléer à l'insuffisance de la commune.

« Quant à l'impôt, j'avoue en hésitant, Monsieur, que je me trouve en contradiction avec vous. Calculant qu'une nation qui produit, assure-t-on, par culture, commerce, et industrie, au moins onze milliards, peut bien dépenser le onzième de ce produit à son organisation; ce n'est qu'à l'assiette et à l'emploi de l'impôt

que je voudrais faire subir des changements, mais de notables. Dans un état de pure démocratie, au point où la richesse est arrivée chez nous, sans doute il faut borner le nombre des emplois lucratifs, mais il faut qu'ils le soient assez pour que les capacités pauvres y trouvent des avantages égaux à ceux que leur assureraient les professions particulières. Dans un gouvernement à bon marché la richesse et l'intrigue peuvent en tirer bon parti. J'ai bien une autre idée : c'est celle d'un impôt unique. Vous le repoussez en quelques mots, et d'autres l'ont repoussé aussi. Pourtant j'y tiens toujours et pour bien des raisons. Je ne vous en dirai qu'une : je voudrais que le gouvernement cessât de répartir et de prélever l'impôt lui-même. Quant aux autres raisonnettes, il serait trop long de vous les énumérer et je craindrais d'ailleurs d'entamer une pareille discussion avec vous, Monsieur, qui d'un souffle pourriez faire crouler tout l'échafaudage de mes conceptions financières; d'autant, comme je vous le disais en commençant ma lettre, que le moment serait fort mal choisi pour moi pour parler finance. Et puis vous ririez de voir un faiseur de couplets s'immiscer en pareille matière.

« Tout chansonnier que je suis, croyez du moins, Monsieur, que je sais apprécier les travaux consciencieux et instructifs comme celui que vous nous donnez; que je rends justice à tout ce qu'il faut de probité et de courage pour publier aujourd'hui un pareil livre; et qu'enfin je m'irrite contre ceux qui le laissent passer sans y puiser d'excellentes leçons dont ils ont si grand besoin. Mais nos jeunes républicains sont incorrigibles,

et quoiqu'il y en ait bon nombre pleins de cœur et d'esprit, je les maudirais souvent tous, si je ne me disais que leur mission sans doute est de retarder la venue de la république, qui serait en péril d'avorter une seconde fois en se hâtant trop tôt d'éclore.

« Vous avez la bonté de me dire, Monsieur, que les choses iraient un peu moins mal si on m'eût écouté. Hélas ! c'est lorsque j'ai vu que mon gros bon sens, si désintéressé qu'il fût, n'avait pas plus d'influence sur mes amis les jeunes patriotes qu'il n'en avait sur ceux de mes amis qui avaient traversé le pouvoir, que j'ai pris le parti de la retraite dont j'avais atteint l'âge. Là, je vis d'espérance, non plus pour mon compte, mais pour mon cher pays. Tout en cherchant s'il n'y a pas encore en moi quelque pensée que le travail lui puisse rendre utile, je m'associe de tout cœur à tous les nobles efforts qui se font pour trouver enfin la solution de ce que j'appelle le grand problème de notre époque : *l'ordre dans l'égalité*. Jugez d'après cela, Monsieur, combien je dois applaudir à votre ouvrage écrit d'un style si lucide, si rempli de sages enseignements, et dicté par un patriotisme aussi pur qu'éclairé.

« C'est vous dire assez tous les remercîments que je vous dois, ainsi qu'à M. de Lamennais, qui vous a fait penser à me faire cadeau de votre livre. Recevez avec mes témoignages de gratitude, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués d'estime et de considération. »

Voici la lettre que M. de Lamennais avait écrite sur le même sujet à M. Billiard :

« Sans-Souci, près Sézanne, 9 août 1837.

« Il y a longtemps, Monsieur, que je n'ai lu d'ouvrage qui m'ait fait autant de plaisir que le vôtre, non pas tant à cause de la conformité presque entière de nos idées sur l'organisation de la France démocratique, que pour le bien pratique qui résultera d'un livre tel que le vôtre. De tous côtés on demandait aux républicains de formuler leur gouvernement, et personne ne tentait cette épreuve difficile. A présent, au moins, on ne nous reprochera plus de ne pas savoir ce que nous voulons. Plût à Dieu que vous fussiez lu de tout le monde ! Cela avancerait beaucoup la grande œuvre de l'avenir. On verrait combien ce que vous proposez est simple et facile, et combien tous gagneraient à la réalisation d'un pareil plan, excepté un petit nombre d'intrigants et d'égoïstes. Il serait bien à désirer que les journaux s'occupassent de répandre une production aussi utile et aussi remarquable que la vôtre. Après avoir parlé d'égalité et de liberté pendant cinquante ans, peu de gens comprennent quels doivent être la base et le principe régulateur de la société moderne. On n'est guère occupé dans tous les partis qu'à chercher les conditions d'un pouvoir *fort*, c'est-à-dire les moyens de fonder un despotisme également absolu, quelque nom qu'il porte. Cette tendance est la plaie de l'époque présente. Chacun a son système qu'il voudrait imposer au peuple violemment; et le peuple, avec un bon sens parfait, répond comme le mulet de la fable : Que m'importe à qui j'obéisse et qui soit mon maître? *dum modo portem clitellas meas ?* S'obsti-

ner dans cette voie c'est combattre pour les rois, c'est prolonger indéfiniment la servitude ancienne et toutes ses conséquences funestes. Ce que l'Europe attend, ce n'est ni un pouvoir plus juste, ni un pouvoir plus éclairé; à cet égard, tous les pouvoirs présents valent tous les pouvoirs futurs; car les hommes se ressemblent tous, et quiconque commande finira toujours par commander à son profit. Ce que l'Europe, dis-je, attend, c'est l'abolition du pouvoir conçu sous sa notion antique, c'est l'organisation de la liberté. Je voudrais qu'on s'attachât à faire ressortir la partie économique de votre livre. Tout le monde la comprendra sans peine, et elle frappera tout le monde, puisqu'elle touche à cet ordre d'intérêts qu'aujourd'hui, par malheur, on place avant tout. Je ne reviendrai pas à Paris avant la fin de septembre ou le commencement d'octobre. Ce me sera, Monsieur, un vrai plaisir que de faire votre connaissance personnelle et de vous réitérer de vive voix l'assurance de ma sympathie profonde et de mes sentiments très dévoués. »

Il peut être curieux de mettre en regard la lettre qui suit, datée du même jour que la précédente, et signée d'un nom bien différent, quoique également illustre:

« Mon cher Monsieur, j'ai reçu votre ouvrage. Je le lirai avec l'intérêt que je porte à vous d'abord, ensuite au sujet. Je n'ai encore fait que le parcourir en le coupant. Mais je n'avais pas même besoin de le parcourir pour savoir que je n'étais pas de votre avis. Mon expérience et mes réflexions me conduisent de jour en jour

dans une direction bien différente de la vôtre. Je suis convaincu que ni la raison théorique, ni la nécessité pratique ne nous mènent à la république. Mais ce ne sont pas là des questions épistolaires. Il y a longtemps que j'ai de l'amitié pour vous et que je compte sur la vôtre. Il n'y a point d'opinions, ni les vôtres ni les miennes, qui puissent me faire changer à cet égard, ni vous non plus, j'espère. Soyez-en bien persuadé, et croyez toujours à mes anciens sentiments.

« GUIZOT.

« 9 août 1837. »

Telles étaient les opinions politiques qui fermentaient à cette époque, et les jugements portés sur un ouvrage éminent que le modeste auteur considérait, malgré tant d'éloges, comme une ébauche indigne de sa renommée. Plus tard il la compléta par des études plus approfondies sur le gouvernement des Hébreux et les constitutions des Grecs et des Romains, matière immense élaborée au seizième siècle par l'Italien Sigonio. J'ai moi-même, bien des années après, connu M. Billiard, et le publiciste républicain m'est apparu sous les traits d'un vieillard aimable dont les plus cruelles infirmités n'altéraient jamais la grâce parfaite et l'aménité la plus exquise. Je me dérobai quelques instants à la société de la Grenadière pour honorer solitairement la mémoire du grand Bérenger, le Luther du onzième siècle, l'adversaire de Grégoire VII, le champion de l'Evangile et de l'esprit humain contre la théocratie romaine. L'archidiacre angevin retarda d'un demi-siècle le triomphe de la papauté, et, seul avec le Christ,

balança, pendant cinquante ans, le monde catholique tout entier. Après sa mort, Rome, dans le vertige de sa victoire, put à son gré disposer des sceptres, égorger des peuples, et *faire Dieu*. Ce monstrueux droit fut définitivement consacré au quatrième concile de Latran dans le sang des Albigeois et sur les ruines des cités du Midi. Mes ancêtres infortunés m'accompagnèrent, invisibles, mais présents, dans ce pieux pèlerinage; d'abord dans l'île de la Loire, où Bérenger cacha sa vieillesse, puis au cloître de Saint-Martin, où fut déposée sa cendre. Quand on écrira l'épopée de l'esprit humain, le grand et malheureux scolarque de Tours en sera l'un des héros. J'ai moi-même depuis ébauché l'histoire de cette forte et mélancolique figure du moyen âge.

Je passai deux jours auprès de Béranger, mangeant à la Grenadière, couchant à l'hôtel du Cygne. J'avais pendant ma convalescence dans l'Ariége barbouillé un poëme sur une infante de Toulouse que l'émir Abdérame prit dans une bataille et envoya captive au calife de Damas. Je laissai cette ébauche à Béranger, et je lui dis adieu, m'arrachant aux plus tendres invitations du poëte et de sa vieille et excellente compagne. Quelques jours après, en me renvoyant mon manuscrit, il me reprochait ma circonspection excessive et véritablement farouche.

« J'ai lu avec bien du plaisir, mon cher N., votre nouveau poëme que je vous renvoie par un ami... Votre poésie est bien à vous, mais votre originalité a besoin de correction. Je vous l'ai dit cent fois, et

comme il en est de cela sans doute ainsi que de votre sauvagerie, je n'insisterai pas. Seulement si vous vous entêtez..., je crains pour vous la mésaventure qui vient d'arriver à Sainte-Beuve pour ses *Pensées d'août*. Vous êtes vraiment de son école sous ce rapport... Vous vous êtes envolé d'ici avec tant de précipitation et de froide opiniâtreté, que je n'ai pas eu le temps de dire à Madame X. que je m'étais occupé d'une maison ainsi qu'elle m'en avait chargé. Si en effet elle tenait à avoir un séjour d'été dans les environs de Tours, faites-le-moi savoir, pour que je tâche de lui trouver quelque chose à sa convenance, et assurez-la du plaisir que j'aurais à être son voisin... Je vous charge de mille respects pour elle, et de toutes mes amitiés pour M. de Lamennais, qui sans doute est revenu de Bourgogne. Adieu, mon cher N., continuez de travailler comme vous le faites, et peut-être un jour une position acquise par votre seul mérite vous rendra-t-elle plus facile et plus expansif avec vos amis et avec ceux dont vous vous entourez. (30 octobre 1837.) »

A mon retour à Paris, je retrouvai mon élève revenu de Champagne. M. de Lamennais, qui était allé passer quelques jours en Bourgogne, arriva bientôt aussi. Il avait accepté l'offre que mes patrons lui avaient faite de vivre chez eux. Pour le recevoir, ils louèrent un petit hôtel dans l'allée des Veuves, aux Champs-Elysées. En attendant qu'on pût s'y installer, il continua de loger rue de Rivoli, et venait manger tous les soirs rue d'Alger. Il y avait eu de part et d'autre beaucoup de précipitation dans cet arrangement; aussi quand il fut question

d'aller occuper la nouvelle habitation, M. de Lamennais refusa. Ce refus, un peu tardif, était néanmoins fondé; mais exprimé sans explication et sans ménagement, il parut d'une dureté farouche. J'écrivis cette aventure à Béranger dans ma lettre du premier de l'an 1838. Il me répondit :

« Grand merci de vos bons souhaits, mon cher N.! Puissiez-vous voir accomplir les projets que vous formez! Il sont sages et conformes à vos goûts! Il faut donc espérer que Dieu vous viendra en aide!

« Je réponds à Madame X.; mais je ne sais si ma lettre est bien consolante. Vous jugez Lamennais peut-être un peu trop sévèrement, mais je le conçois avec votre cœur. Le tort de Madame X., et je le lui dis, c'est de ne s'être pas bien rendu compte de ce que c'est que ces gens que l'on appelle des *génies*. Ce sont les oiseaux les plus capricieux du monde. Lorsqu'on les croit bien apprivoisés, ils échappent... Mais, mon ami, en général, la race des hommes de lettres est bien redoutable pour les affections; race égoïste où les individus, grands et petits, se font une religion de leur métier, et malheureusement trouvent toujours quelques sots disposés à les encenser, ce qui achève de les corrompre. Depuis que par une nouvelle bouffée de folie, nous avons déclaré que la poésie était un sacerdoce, le mal a été en augmentant. L'orgueil s'est accru des pertes du talent. Lamennais fait comme les autres, tout en valant mieux peut-être. J'avoue que sa conduite envers M. et Madame X. est tout à fait inexplicable. Il m'a écrit à propos de son livre (le *Livre du Peuple*),

et ne m'avait rien dit qui pût faire présager une rupture qui, comme vous le dites, tient sans doute à de petites causes. Je crois surtout que ceux qui veulent vivre à sa suite ne trouveraient pas leur compte à ce qu'il ne fût pas talonné par le besoin, et à ce qu'il fût surveillé par de véritables amis. C'est un homme très faible et qu'on mène facilement. Je n'en plains pas moins vos hôtes qui n'ont eu que le tort d'être trop bons. Tâchez pourtant qu'ils n'en perdent pas l'habitude. Ils n'auront jamais à s'en repentir avec vous.

« Judith est bien sensible à votre bon souvenir, mais vous en veut toujours de votre fuite de l'autre fois. Vous me parlez de violettes; nous en avons avec un temps du mois d'avril. Dépêchez-vous donc de venir, d'autant plus que je voudrais aller en Picardie vers la mi-mars. Adieu, tout à vous de cœur. (3 janvier 1838.) »

M. de Lamennais avait un jeune secrétaire, villageois de quinze à seize ans, qui, sans en avoir l'air, exerçait un certain empire sur l'illustre vieillard. Ce jeune homme fut soupçonné d'avoir détourné son maître de venir habiter chez ses nouveaux hôtes, et, chose plus regrettable encore, d'avoir fait renvoyer, quelques jours après, un petit orphelin breton, récemment recueilli sur quelque tombeau, et qui, tombé dans la disgrâce de son protecteur, fut brusquement et durement rejeté dans l'indigence et les landes de son Armorique. Ce petit Celte était doux, d'une raison au-dessus de son âge, et paraissait profondément sentir son malheur. Il voulait être marin; j'ignore quelle a été sa navigation;

puisse-t-il avoir trouvé une mer sans orage et sans écueils.

M. de Lamennais ne venant pas avec nous, mes hôtes résolurent d'aller passer l'été suivant, non plus dans la Touraine, comme ils en avaient d'abord eu le désir, mais dans la Charente, climat plus méridional et plus propice aux poitrines délicates; aussi bien leurs affaires exigeaient-elles cette retraite dans une de leurs terres.

Pendant qu'ils faisaient leurs adieux dans le Nord, je m'acheminai seul en avant vers le Sud. Je m'arrêtai huit jours auprès de Béranger; cette fois, je logeai à la Grenadière. Béranger me présenta au docteur Bretonneau, l'Esculape de la Touraine, homme illustre et excellent, moderne par la science, antique par la simplicité, insoucieux de la fortune et de la renommée qui sont venus le relancer dans sa solitude, et l'arracher à la douce société des fleurs et des abeilles. Le médecin et le poëte avaient été mis en rapport par les fièvres et les roses de la Loire. Mais Béranger allait quitter la Grenadière. Ses amis avaient tant vanté la gracieuse villa, qu'il craignit qu'on ne le prît pour un châtelain. Un nouvel échec de fortune vint à point, et sur ce malheur, réel ou fictif, il arrêta une petite vilaine maison dans un vilain quartier de Tours. A mon passage, on s'apprêtait à abandonner le charmant ermitage de la Loire. Mademoiselle Judith en était désolée; tout en était triste, le chat, les oiseaux, les bosquets qui déjà reverdissaient.

Ipsæ te, Tytire, pinus
Ipsi te fontes, ipsa hæc arbusta vocabant.

Le poëte n'entendit pas ce tendre appel des fleurs, des oiseaux et de l'amitié. Le mugissement de la popularité étouffa leur douce éloquence. Lui-même était morose et honteux, et le regret de son cœur se mêlait au sentiment de sa secrète infirmité. Moi-même d'ailleurs souffrant, je partageais la tristesse commune de voir une si haute raison sacrifier son modeste et légitime bien-être à la crainte illusoire d'un vain murmure populaire. Mais il fut inflexible, et quelque temps après mon départ, il quitta ses bosquets pour s'installer dans les bruits, dans les boues et dans les fièvres de Tours. Il me marque son déménagement dans cette lettre, dont le sourire est jaune et amer.

« Votre lettre, mon cher N., nous a en effet tirés d'inquiétude sur les suites de votre indisposition que le voyage pouvait faire renaître. Depuis vous, Madame X. a passé, mais n'a pas eu malheureusement l'idée de me venir trouver. Je lui aurais certainement fourni les moyens de séjourner soit à la Grenadière, soit à Tours, et votre élève eût peut-être évité les accès de fièvre qui ont cloué la mère et le fils à Poitiers.

« Nous voilà emménagés rue Chanoineau, sans cour ni jardin, mais au milieu des promenades. Ce côté de Tours (Sud) convient bien mieux aux courses journalières que celui de Saint-Cyr; aussi me promenai-je déjà beaucoup plus. Judith se console un peu en se voyant au moins aussi bien logée et plus sainement; car elle avoue maintenant que le voisinage de la Loire ne lui était pas bon. Je ne parle pas de moi, car on prétend que je me trouve bien partout. Il est de fait

pourtant que je ne crois pas me faire illusion en disant que je suis logé tout à fait à ma guise. J'ai un arbre magnifique sous ma fenêtre, de l'air, du soleil, le chant des oiseaux logés dans un épais bocage dépendant de la maison où je plonge la vue, avec permission même de m'y promener, ce dont je n'abuserai pas, car je n'aime pas à mettre le pied chez les autres pour mon seul plaisir. Nos chats se sont trouvés beaucoup moins bien que nous, et le pauvre Criquet, la meilleure des bêtes, a disparu : grand chagrin pour toute la maison.

« Je vous remercie des offres que vous me faites de nouveau. J'accepterais votre avoir, si j'en avais besoin, mais j'ai quelques économies; et puis, le débiteur que j'avais forcé de suspendre le payement des intérêts qu'il me doit, a exigé que je lui laissasse reprendre ce payement, car à vrai dire je ne compte pas que tout cela puisse durer. Mais nous allons établir nos dépenses dans cette prévision, c'est-à-dire, à peu près sur le pied de 2,000 francs. Il y en a tant qui nous valent et qui ont moins.

« D'après ce que m'écrit Madame X., vous devez être dans une habitation fort convenable à vos rêveries poétiques. Vous entendez aussi chanter le rossignol, cela nous vaudra quelques vers en dépit de la prose que vous avez à parfaire. Le pauvre vieux Chateaubriand est aussi forcé, lui, de quitter ses arbres et ses oiseaux. L'âge, m'écrit-il, donne de la prudence; et par prudence il abandonne la maison qu'il avait décorée, le jardin qu'il avait planté rue d'Enfer, pour qu'une banqueroute frauduleuse de libraire ne le trouve pas sans quelques économies. Cela ne l'a pas empêché

de faire comme vous et de m'offrir une part de son nécessaire pour me tirer d'embarras. Malgré mes refus, il insiste. Comme je voudrais que 100,000 francs de rente m'arrivassent! J'accepterais bien vite ses offres pour me donner le droit d'arranger ses affaires.

« Votre Mas d'Azil est un endroit séduisant, mais je doute que mes jambes me conduisent jamais si loin, surtout pour y rester. Si j'ai encore quelques années à vivre, et qu'on veuille bien m'oublier tout à fait, je retournerai mourir à Paris, la ville de la liberté, de l'égalité, de la tolérance. Mais pour cela, il faut que je n'aie plus à y vivre qu'avec mes amis, à y mourir comme bon me semblera, et à y être enterré sans bruit et sans foule. Encore un peu de temps et j'en serai là. Adieu, mon cher ami; recevez les amitiés de Judith. A vous de cœur. (7 juin 1838.)

« Vous voyez que j'ai le moyen de payer le port de vos lettres. »

Ainsi Béranger, après un séjour de quinze mois, quitta sa charmante solitude, et les arbres qu'il avait plantés pour ombrager sa vieillesse, et aux rameaux desquels, sa poésie, comme une liane, avait suspendu ses fleurs d'arrière-saison, en grappes de strophes mélancoliques. Son chat Criquet s'en était retourné à la Grenadière; mais ne voyant pas revenir son maître dans l'élégante villa, il avait repris tristement le chemin de la rue Chanoineau aussi vulgaire que son nom. Le plus philosophe cette fois ce n'était pas le chansonnier, c'était évidemment le chat. Le croyant réduit à 2,000 francs de revenu, je lui avais offert mes économies et

indiqué une maisonnette rustique, sur les collines du Mas d'Azil où il eût pu vivre largement dans une idylle de bois, de vignobles et de rochers, où circule, à travers un paysage fantastique, un torrent qui s'échappe en écumant d'une grotte, comme de son urne sauvage. Mais le sansonnet d'Epicure n'était pas fait pour nicher dans l'aire héroïque des aigles d'Israël. Cette ruine à laquelle M. de Chateaubriand avait été pris comme moi, n'était qu'un artifice de popularité. A ce calcul de gloire, il faut ajouter peut-être l'inconstance naturelle du poëte, un goût perpétuel de changement, car il ne demeurait pas longtemps dans les mêmes lieux, et pendant qu'il quittait la Grenadière, pour s'installer à Tours, il tournait déjà ses regards vers Paris.

VI

Béranger à Tours. — Jugements sur ses contemporains. — Critique littéraire.

(Mars 1838 — Décembre 1839.)

Richemont, dont Béranger me rappelait le site pittoresque comme très favorable à mes rêveries poétiques, était un château féodal, reconstruit sous Louis XIII, où même Richelieu avait, disait-on, couché lorsque le belliqueux cardinal marchait contre La Rochelle. Le vieux manoir consistait en un vaste corps de logis flanqué de deux larges tours carrées à pavillons aigus d'ardoise, massivement assis, parmi des bouquets de chênes, sur la berge escarpée d'un torrent qui, par des courbes gracieuses, descendait à travers des îles boisées et tout échevelées de vignes sauvages, et, par des prés bordés de glaïeuls à fleurs d'or, venait lentement

écumer et mugir à l'écluse d'un moulin perdu dans des touffes d'aulnes, de saules et de frênes. Le moulin mêlait son bruit rustique au murmure des eaux et des bois : une multitude d'oiseaux, les merles, les fauvettes, les rouges-gorges formaient tout le jour un concert au-dessus duquel perçait le fifre aigu du roitelet. Le soir, dans un taillis de chênes, une grive articulait son cantique saccadé et éclatant, jusqu'à ce que l'étoile du soir vînt donner le signal au rossignol, qui s'emparait en maître du silence universel pour exécuter ses symphonies, et toute la nuit appartenait sans partage à ce mélodieux ménestrel de la lune et du désert.

Le château était habitable quoique en ruine, et son délabrement était même une harmonie de plus avec l'abandon de son site agreste. Nous nous établîmes dans la tour du sud : mon élève et moi, nous nous installâmes au premier étage avec nos livres : nous reprîmes nos études, et l'aspect pastoral du pays nous ramena vers Théocrite. C'était un tableau digne du grand bucolique de Syracuse : une chapelle déserte, et un hameau dérobé dans une ride du coteau; des chaumières cachées dans des bouquets de bois d'où la fumée montait dans l'air; des grottes druidiques maintenant habitées par des essaims qui les remplissaient de leur bourdonnement; enfin, un cimetière frais, ombragé, silencieux, jeté sur un escarpement et comme échoué sur un écueil de la vie; charmante idylle dont ce gracieux champ de sommeil, brouté par les chevreaux et les abeilles, était la pensée grave et mélancolique. J'envoyai à Béranger ce croquis de Richemont;

il aimait à connaître les lieux que nous habitions, nos études, et jusqu'à nos jeux. Il reçut toujours volontiers mes élèves, et les caressait quoiqu'il aimât peu les enfants, et moins encore les écoliers. On sera bien aise aussi, je pense, de connaître le site où la pensée du poëte venait errer avec nous dans la Charente.

L'avenir s'assombrissait de nouveau; cependant, malgré quelques tristes pressentiments, je me croyais encore en sécurité. Béranger s'en alarmait aussi :

« Je suis bien aise de ce que vous m'apprenez, mon cher ami ; je n'étais pas sans quelque crainte... Puisque vous êtes complétement rassuré, je puis bien me rassurer aussi... Je ne suis pas fâché que le temps vous ait manqué pour l'impression de vos *Camisards*. Vous aurez celui qu'il faut pour revoir et corriger. D'ailleurs votre impression de province ne me souriait guère. Vous mettez de l'ordre dans vos poésies, c'est bien fait; mais, par Dieu, en arrangeant tout cela, redressez les boiteux, faites voir les aveugles, guérissez les paralytiques, pour que les bien portants n'aient pas à souffrir d'un entourage de maléficieux. Puisque vous prenez goût aux anciens qui valent la peine qu'on les étudie, faites comme eux qui faisaient si bien ce qu'ils faisaient : c'est du moins ce que je me figure à leur plus grande gloire.

« Que me parlez-vous de mansarde? C'est à la Grenadière que j'avais une mansarde. Ici j'ai une jolie chambre avec antichambre, le tout fort gai, quoique un peu bruyant, surtout les jours de marché. Judith est aussi beaucoup mieux logée, et je viens de m'aper-

cevoir que cela a complétement dissipé le chagrin que notre déménagement lui avait causé. La rue *Chanoinesse* est au bout opposé de celle où vous étiez descendu la première fois que vous êtes venu ici (à l'hôtel du Cygne) en se dirigeant vers le couchant. Jamais je ne me suis autant promené. Toutes les promenades de Tours sont de ce côté et presque toujours solitaires. Ne soyez donc pas surpris si je me trouve bien. J'ai eu plusieurs visites, entre autres Manuel, qui a voulu s'assurer par lui-même que je ne mourrai ni d'ennui ni de faim. Je bénis bien le petit accident qui m'est survenu, car il m'a valu tant de témoignages d'attachement que j'ai été à me demander comment j'avais pu faire pour mériter des amitiés si vraies et si constantes. Oh! mon cher N., les hommes valent mieux qu'on ne suppose. Quant à moi, je serais sans excuse si je devenais misanthrope. Au reste, je ne suis pas enclin à ce vilain défaut, qui n'est presque toujours que le fruit d'un orgueil concentré.

« ..... Puisque nous voilà sur la médecine, nous pouvons revenir à Rabelais dont vous parlez d'une façon que je n'aurais pas attendu de vous. Il me semblait que ce grand railleur ne pouvait vous convenir malgré tout ce qu'il a de raison, de science et d'audacieuse philosophie. C'est Chateaubriand qui prétend que les écrivains de chaque nation descendent d'un seul père, et que si les Grecs descendent littérairement d'Homère, les Italiens de Dante, nous, Français, nous procédons tous de maître François. Il faut convenir pourtant que plusieurs de nos grands écrivains feraient douter de cette paternité commune. Ce n'est pas Voltaire,

quoiqu'il ait commencé par mal parler de cet aïeul, mais à la fin il s'en est repenti. C'est sans doute sa qualité de gentilhomme parvenu qui l'avait fait mentir à son sang. Quant à moi, chétif, j'admire Rabelais, mais avec quelques restrictions qui portent moins sur ses œuvres que sur son époque, et vous savez que je ne suis pas fou du moyen âge ni de la renaissance.

« Adieu, mon cher N., Judith vous remercie de votre bon souvenir, et me charge de vous dire qu'après dix jours d'absence, Criquet nous est revenu, heureux de retrouver ses maîtres et sa patrie. C'est désormais un citadin déterminé. (31 août 1838.)

« *P. S.* Je lis à l'instant qu'une descente de police a lieu chez Lamennais. En vérité, le pouvoir devient trop bête. L'abbé aura été bien furieux et bien joyeux d'une pareille équipée. Il est difficile de mieux servir les gens selon leur goût. Benoît (Champy) m'a écrit qu'il travaillait, et qu'on craignait même qu'il n'altérât sa santé. Adieu encore une fois. »

M. de Lamennais travaillait alors à son *Esquisse de philosophie*. Mais en même temps il fréquentait les conspirateurs; il y avait dans ce Platon quelques atomes des bas démagogues d'Athènes. « Le cardinal de Retz, me disait-il un jour, n'était pas un révolutionnaire, mais seulement un factieux. » Il avait certainement quelque chose de ce turbulent abbé de Gondi. L'année précédente un petit bossu, graveur du Palais-Royal, conspirateur déterminé, était venu le voir à Sans-Souci. C'était effrayant et risible de voir ces deux nains, dont l'un était un grand génie et l'autre un grand in-

sensé, conspirer le renversement de la monarchie de Juillet. Mais en même temps combien il était affligeant de penser que cet aigle, qui s'enlevait d'un coup d'aile jusqu'au plus haut du ciel et planait dans les rayons du soleil, s'abaissait jusqu'à se perdre dans les souterrains avec les chauves-souris et les taupes aveugles des conspirations. De ces ténèbres factieuses, il ne pouvait sortir que la licence et le despotisme, enfants de la nuit. La liberté est fille du soleil. Quelquefois, dans nos promenades de Sézanne, quand M. de Lamennais m'expliquait ses théories révolutionnaires, je répondais : « *Le Christ vous affranchira!* » Ce mot biblique, tombé au milieu d'un long silence, le déconcertait infailliblement. Le théocrate catholique rougissait dans son cœur de n'être qu'un démagogue païen.

Cet Esope du Palais-Royal petillait d'esprit; il avait été, dans sa jeunesse, domestique du cardinal Maury, et racontait les choses les plus curieuses et les plus amusantes sur cet archevêque de Paris. Mais revenons en hâte à Béranger. Nous avons vu comment, de peur d'être pris pour le châtelain de la Grenadière, il était devenu le citoyen de la rue Chanoineau, et que ses amis s'étaient alarmés du sacrifice qu'il faisait de son modeste bonheur à l'insatiable popularité. Il était si tristement dans son vilain quartier, que le bruit se répandit que la fièvre et l'ennui allaient le chasser de Tours.

« N'en croyez pas les journaux, mon cher N., je n'ai seulement pas eu l'idée de retourner à Paris, bien que j'aie peu à me louer de la Touraine, puisque depuis que j'y suis j'y ai éprouvé des échecs de fortune, et

que j'y ai rarement vu du beau temps; que j'y ai été menacé d'être d'une académie, et qu'enfin la fièvre, assez fréquente ici, vient de me prendre à la gorge. Il est vrai que Bretonneau lui a fait lâcher prise avec vingt grains de quinine... Lacordaire est un plat farceur! Depuis que j'ai lu sa lettre sur Rome, j'ai un souverain mépris pour ce baladin sans foi et sans talent... Votre jeune homme (mon élève) a bien raison de s'adonner à l'astronomie. Oh! que je voudrais posséder cette science, la plus belle de toutes, celle qui donne le mieux la mesure de Dieu et en même temps celle de l'homme. Tâchez que votre élève y voie autre chose que les divisions de l'espace et les calculs de la pesanteur. Adieu; présentez mes hommages à Madame X. Dites-lui qu'à son passage je lui ferai lire une lettre de Lamennais dont je suis tout fier et qu'elle trouvera charmante. (28 déc. 1838.)

« *P. S.* Avez-vous su que Dantan vient de publier un buste de moi? Il était ici chez des amis à moi; je l'invite à dîner, et pour prix de mon hospitalité, il me vole ma figure qu'il va faire de mémoire à Paris, où il la vend 2 fr. 50 aux badauds. Je l'aimais peu, je le déteste maintenant. »

Telle était la coquetterie de cet illustre poëte : elle agaçait le public, en se dérobant sous ses vieux saules, comme la Galatée de Virgile qui allongeait hors de leurs troncs vermoulus et caverneux sa blonde tête de nymphe. Mais à côté de ce triste badinage, on aura remarqué les belles paroles que lui inspire l'astronomie. Le spectacle du ciel l'élevait vers Dieu. Le Béranger de

nos lettres compléte sur ce point le Béranger des chansons. Le poëte en vieillissant devenait grave et religieux. Il n'était guère plus sceptique et léger que par habitude et attitude de chansonnier. Il n'aimait pas, je l'ai dit ailleurs, le scandale dans les vers. Il détestait surtout le tréteau dans la chaire. C'est ce qui le rend injuste envers le P. Lacordaire. Il rabaisse trop cet orateur sans doute trop vanté; mais ses successeurs à Notre-Dame de Paris, jésuites et capucins, relèvent mieux que personne le talent relatif de l'habile dominicain. Béranger s'indignait qu'un prédicateur descendît jusqu'à l'histrion. On lui racontait un jour que, pour démontrer le dogme de la transsubstantiation et la manducation du Christ dans l'eucharistie, le P. Lacordaire avait traité préliminairement du *rôle des lèvres dans l'amour*. Béranger, qui ne croyait pas le moins du monde à la transsubstantiation, en était révolté. Ce prédicateur, il est vrai, recherchait trop les sujets scabreux. Ils plaisent aux orateurs catholiques, même à l'austère et naïf Bossuet. L'évêque de Meaux laisse échapper, à propos de l'eucharistie, ces étonnantes, ces incroyables paroles qui auront inspiré le P. Lacordaire : « Dans le transport de l'amour humain, qui ne sait qu'on se mange, qu'on se dévore, qu'on voudrait s'incorporer en toutes manières, et, comme disait ce poëte, enlever jusqu'avec les dents ce qu'on aime, pour le posséder, pour s'en unir, pour s'y nourrir, pour en vivre. Ce qui est fureur, ce qui est impuissance dans l'amour corporel, est vérité, est sagesse dans l'amour de Jésus. Prenez, mangez, ceci est mon corps; dévorez, engloutissez, non une partie, non un morceau,

mais le tout[1]. » Le P. Lacordaire avait probablement transporté dans la chaire de Notre-Dame cette violente exégèse de Bossuet. Ajoutons que le morceau d'éloquence le plus passionné, le plus incandescent de la langue française n'est pas, tant s'en faut, quelques lettres de la *Nouvelle Héloïse* de Rousseau, mais deux sermons sur l'amour de la sainte Vierge, qui durent singulièrement incendier les religieuses de Meaux suspendues, haletantes et éperdues, aux lèvres de leur évêque. On s'étonne après cela que Bossuet se gendarmât si fort contre les peintures mythologiques que Fénelon nous retrace, dans le *Télémaque*, des mystères d'Idalie et de Paphos.

Nous n'étions venus dans la Charente qu'avec l'espoir de retourner en automne à Paris. L'automne arriva, et il fut décidé que nous passerions l'hiver à Richemont. Nous nous calfeutrâmes dans le vieux manoir délabré et nous attendîmes les neiges. Pendant les premiers froids, nous reçûmes la visite de M. D., député du Var, qui nous apporta un rayon du ciel et un parfum des orangers de Provence. Il se rendait à la chambre, et revenait d'Italie. A son passage à Rome, il avait vu le pape. Le Français rabelaisien s'était soumis au cérémonial du Vatican. Comme tout le monde, il avait baisé la mule pontificale; mais pour amoindrir à nos yeux cet abaissement, il prétendit que le pape, se renversant en arrière, avait haussé le pied jusqu'au niveau de ses lèvres. Le sceptique égayait à la française cette abjection byzantine et orientale. M. D. avait, l'année

[1] *Médit. sur l'Evang.*, XI, 64.

précédente, vu M. de Lamennais chez mon patron à Paris, et bien des fois, le soir, à table, dans leurs discussions politiques, le Provençal philippiste et le Breton républicain en étaient venus jusqu'aux mots violents. Le voyageur, après le baise-pied, parla au pontife du fameux auteur des *Paroles d'un croyant*, qui l'avait si plaisamment caricaturé avec son cortége des sept Peurs. Grégoire XVI lui répondit que le rebelle breton leur reviendrait quand son esprit aurait parcouru le cercle entier des égarements où le roulait fatalement le tourbillon. Je fis part à Béranger de cette curieuse anecdote. Il me répondit :

« La visite de D. au pape ne me surprend pas.

« ... Je crois au mot du pape sur Lamennais, et je ne serais pas fâché qu'il lui parvînt. Notre abbé mourra encore plus mal avec le clergé que M. de Montlosier, plus mal que moi peut-être. C'est beaucoup dire; mais j'ai observé que les prêtres ont toujours eu de la tendance à s'approcher de moi. En voici un, curé à quinze lieues d'ici, qui veut se mettre sous ma direction; et au 1er janvier (1839) trois grands-vicaires de Tours, que je ne connaissais pas même de nom, me sont venus honorer de leur visite, ou néanmoins ont déposé eux-mêmes leur carte chez moi. Cela m'a rappelé le fameux Liautard, curé de Fontainebleau, qui, à la même époque, il y a trois ans, me fit une fort longue visite, et me parut fort aimable. Vous verrez qu'il ne tiendra qu'à moi d'être porté en terre sainte, loin de vous autres, maudits parpaillots. Adieu, bonne année et bonne santé. (4 janvier 1839.) »

Béranger fut plus clairvoyant que le pape Grégoire XVI. Le Breton rebelle ne retourna pas vers Rome. Ce n'est pas qu'on lui ait épargné les séductions. M. de Lamennais m'a lui-même assuré, dans nos promenades de Frescu, qu'on lui avait indirectement offert le chapeau de cardinal. La pourpre ne l'a pas tenté. C'était un noble esprit; jamais l'intérêt n'a conduit sa plume; il combattait héroïquement pour ce qu'il croyait la vérité, et aussi, comme Napoléon, pour le charme du combat, pour l'enivrement de la bataille. Au surplus, à cette époque, il était plus loin que jamais de la papauté. Béranger m'écrivait : « Le volcan bout toujours, mais du moins il ne fait pas éruption. » Quant à lui, sa prédiction n'a pas été moins juste. Les prêtres qu'il avait tant chansonnés ont assisté, dit-on, à son lit de mort. Le grand champion de la théocratie s'en est allé obscurément en terre, sans croix ni goupillon; mais le sacerdoce catholique a conduit la pompe funèbre du chantre du *dieu des bonnes gens*.

Cet hiver mit insensiblement à découvert la déconfiture de mon patron et notre exil indéfini à Richemont. Ce donjon en ruine recueillait un naufrage. Pour sauver mes intérêts compromis, je dus rester sur cette nef à demi submergée. Je donnai, mais vaguement encore, cette triste nouvelle à Béranger. Il m'écrivit cette longue lettre qu'il appelle un sermon.

« Je comptais plutôt vous voir que recevoir une lettre de vous, mon cher ami. Vous n'irez donc à Paris que dans deux mois. Ce que vous me dites de la planche où vous vous reposiez me semble annoncer quel-

que désastre. Est-ce que vos braves gens verraient leur position décliner jusqu'à vous faire craindre pour eux un naufrage ? Auraient-ils à souffrir de la crise actuelle?

« Que me parlez-vous de l'Allemagne? Comment vos idées se portent-elles de ce côté lorsque vous ne devez guère penser qu'à votre pays natal? Je remarque avec peine, à vous vrai dire, un peu de décousu dans vos projets d'avenir. La réputation, que vous voulez tenter en allant à Paris, n'arrive pas à la première sommation qu'on lui adresse. Si, en effet, vous voulez boire à cette coupe, il faut vous préparer à de longs efforts : selon moi, il serait peut-être sage à vous de commencer d'abord par accepter la position que le mariage semble pouvoir vous donner dans votre famille. Vous achèveriez paisiblement vos ouvrages; vous auriez d'autant plus de temps pour les corriger que vous n'auriez plus à vous occuper du pain quotidien. Si, au contraire, avant d'avoir pris ce parti qui donnera de l'aplomb à votre existence, vous tentez la carrière de la publicité, je tremble que l'attente du succès et toutes les contrariétés qui n'assiégent que trop souvent le mérite, ne vous trouvent sans force et sans défense. Le découragement qui en résulterait alors ne vous ferait porter peut-être qu'une âme pleine de dégoûts dans l'asile qui vous est ouvert et où vous êtes attendu. C'est pour le coup que le mariage courrait risque de n'être qu'un pis-aller pour vous. Croyez-moi, commencez par aller marquer votre place sur l'oreiller où vous irez digérer vos déboires ou vos succès lorsque, après quelque temps passés auprès d'une jeune femme qui vous aimera et que vous aimerez, vous tenterez le sort des let-

tres. Avant de vous exposer à des peines, ayez au moins auprès de vous un cœur dans lequel vous puissiez prendre l'habitude des épanchements qui semblent être peu dans votre nature.

« Voilà un bien long sermon : s'il tombe à faux, c'est peut-être parce que les idées que vous me laissez entrevoir sont exprimées vaguement. J'aime mieux en écrire trop long en me trompant que de manquer d'écrire si je vois juste. Vous m'avez dit, je crois, que vous m'enverriez votre manuscrit (des *Camisards*) pour que nous pussions en causer à votre passage. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait? Perrotin est retourné à Paris : il pourra vous aider au moins à trouver un éditeur, s'il ne peut vous en servir lui-même. J'ai reçu, il y a peu de jours, une lettre de Lamennais qui s'inquiète de moi. Je viens de lui répondre : il demeure maintenant dans la partie la plus élevée du quartier Saint-Georges. On m'écrit qu'il se consume en travail. Mauguin est un homme qui, avec des prétentions exagérées et une immense vanité, a fini par ne prendre consistance nulle part, quoique d'une nature bienveillante et facile dans ses rapports particuliers. Je ne m'étonne pas de son bonapartisme; il n'avait que ce coin de terre pour élever sa statue. J'avais en effet remarqué la tendance de son journal. Mais je le croyais devenu riche par la mort de son frère : du moins les journaux l'avaient annoncé. Nous allons avoir de nouveaux ministres qui ne pourront valoir guère mieux que ceux que tout le monde honnit, et qui, selon moi, portent l'endosse des fautes de leurs prédécesseurs devenus les chefs de la coalition. Ce qu'il y a de plus sûr dans tout

ce pêle-mêle, c'est la déconsidération qui en doit résulter pour le trône. Si les républicains avaient eu un homme habile, il y avait de belles et sérieuses conséquences à déduire de cette chamaillerie où l'on a dépensé plus de talent que de bonne foi. Adieu. (13 mars 1839.) »

Je me trouvais sur un navire en perdition. Non-seulement mes économies, mais encore mes livres, et une partie de mes manuscrits avaient disparu dans le gouffre. Je promenais de tous côtés mes yeux pour découvrir un rivage de salut. Je jetais mes regards sur Paris, sur l'Allemagne et même sur l'Amérique. Puis je me débattais, dans le désespoir, sur le débris flottant qui me soutenait encore sur la vague. Je me trouvais une seconde fois aux prises avec les dernières nécessités. Il ne s'agissait plus de littérature, de prose ni de poésie. Je renonçais à tous ces songes dorés. Je l'écrivis à Béranger, qui me répondit plusieurs mois après pour m'apprendre l'état déplorable de sa santé et son déménagement de la rue Chanoineau.

« Je ne sais s'il y a longtemps, mon cher N., que j'ai reçu votre lettre, car vous avez horreur des dates; toujours est-il qu'étant repris des fièvres qui infestent notre *belle Touraine*, j'attendais mon rétablissement pour vous donner de mes nouvelles. Mon bon docteur coupe admirablement les tierces, les doubles tierces et les quartes; mais à peine ai-je pris vingt ou vingt-cinq grains de quinine, que je ne veux plus continuer de huit jours en huit jours, tant ce médicament merveilleux a de tristes influences sur ma carcasse. Aussi

lorsque je me croyais remis, ne voilà-t-il pas de nouveaux ressentiments qui me saisissent encore? Bretonneau est à Paris, et j'en suis réduit à mes seuls soins, mais il faut espérer que la diète mettra bon ordre à tout...

« ...Quant à ce que vous me dites de votre renoncement à la littérature, je ne puis l'approuver, et je pense même que ce n'est qu'une lubie de rêveur. Je ne connais rien de vos *Camisards*; j'en augurais bien toutefois; mais je ne vous pardonne pas de renoncer à la poésie. Vous savez ce que je vous ai toujours dit de l'originalité de votre talent. Nul autre chez nous n'a peut-être eu d'inspirations à la fois plus vraies et plus gracieuses, et n'y a surtout répandu une couleur plus locale, plus particulière, plus à vous. Le goût académique y trouverait beaucoup à reprendre sans doute; moi-même je me suis récrié cent fois contre certaines négligences ou hardiesses, comme vous voudrez, qui pourraient nuire au succès, et qu'un peu de soin et quelques heures de travail feraient disparaître. Mais je n'en trouve pas moins en vous une poésie naïve et souvent brillante, fille d'un soleil plus chaud que celui des bords de la Seine. Ne les jetez donc pas au feu. Gardez-les en portefeuille longtemps encore, soit! Rien de mieux que de couver ses œuvres dix ans et plus. C'est ce que je prêche à tous les jeunes gens; mais il viendra un jour où vous sentirez qu'il y a justice à les laisser prendre leur vol. Encore un coup, ne brûlez pas vos vers; augmentez-en le nombre, et l'époque de faire un choix venue, comptez sur moi pour vous aider dans cette besogne.

« Outre la fièvre, je viens d'avoir un autre embarras. Judith a trouvé cet hiver la chambre qu'elle habite ici trop froide. La mienne, que j'aurais pu lui céder, n'est pas plus chaude. Il faut donc déménager. Que de courses à faire avant de trouver un gîte convenable et pas trop cher! J'ai vu l'instant qu'il me faudrait mettre six cents francs pour un logement peu convenable. Enfin pour trois cents j'ai trouvé une maisonnette admirablement placée pour la promenade, où nous aurons un jardin et l'espace qui nous manque ici. Nous aurons même une chambre d'ami au besoin. Ceci vous regarde. Je vous préviens pourtant que nous n'y entrerons qu'au 1er octobre...

« Vous jugez bien la politique que l'on fait aujourd'hui. L'émeute du 12 mai n'a sans doute pas changé votre opinion. C'est une folle protestation qui a l'air d'une affaire d'avant-garde. Dieu nous préserve de la bataille!

« Adieu... Judith vous dit mille choses, et moi je suis à vous de cœur. (Tours, 7 juin 1839.) »

Béranger, dans une lettre pleine d'excellents conseils, m'indiquait un port. Il ignorait que presque orphelin dès l'enfance, et emporté dans le tourbillon des infortunes de mon père, je n'avais, dans ma vallée natale, ni toit ni abri. Prospère, je l'eusse tenté; malheureux, je n'en voulais pas. Qui se soucie de recueillir un naufragé? J'avais pourtant dérobé à la vague mes *Camisards*. Béranger me pressait de les lui envoyer. Je le fis et je reçus un mois après cette réponse par le retour du manuscrit :

« J'aurais bien voulu, mon cher N..., mettre cette lettre dans votre petite caisse, mais j'ai trouvé plus prudent de la faire partir par la poste pour qu'elle vous donne avis du renvoi de votre manuscrit.

« J'ai lu avec un plaisir indicible cette histoire que je ne connaissais que très imparfaitement. Seulement j'ai regretté les premiers chapitres qui sans doute m'auraient aidé à mieux asseoir mon jugement; d'autant plus que l'introduction est chose extrêmement nécessaire pour une pareille œuvre. Vous dire que le public sera de mon goût pour ce livre, je ne l'oserais. Le sentiment qui m'a porté à vous faire préférer les camisards aux vaudois (aux albigeois) influe sans doute sur l'intérêt avec lequel j'ai lu les actions héroïques de vos pâtres. Vous verrez les coups de crayon que je me suis permis de donner; plusieurs portent avec eux leur explication; d'autres ne sont que pour vous indiquer des passages à revoir, soit par suite d'erreur de copiste, soit par défaut de clarté, soit enfin pour correction à faire dans le style. C'est là, et je ne puis vous le cacher, la partie faible du livre. J'aime la simplicité, l'abandon de vos formes; mais ils ne devraient pas exclure la pureté du langage et le choix de l'expression. Dans la prose plus encore que dans la poésie, il faut parler français et écrire mieux que n'écrivaient vos prophètes, parce qu'aujourd'hui tout le monde sait écrire : c'est un talent vulgaire, mais toujours précieux. Vous le dédaignez trop, et je vous l'ai déjà dit bien des fois, moi qui lui dois en partie ce que je conserve de réputation. Vous savez bien que ce n'est pas en académicien que je me permets cette critique. Je désirerais donc que

vous revissiez avec soin votre manuscrit; que, avec les contradictions et les inattentions qui s'y trouvent, vous en fissiez disparaître le négligé incorrect de la phrase. Bien entendu que vous ne changeriez ni le ton ni l'allure du langage. Je hais le style tendu et pompeux plus encore que le style incorrect; mais on peut être correct et simple, correct et naïf. Soyez donc simple et naïf tout à votre aise, mais soyez correct. C'est un jour ou deux à passer sur chacun de vos livres.

« Ne serait-il pas nécessaire aussi de bien vous mettre d'accord avec vous-même dans les jugements éparpillés que vous portez dans le courant de ce drame? Il me semble que la logique est souvent blessée où il serait facile de la satisfaire par quelques mots. Après l'abandon de Cavalier et la mort de Roland (qui m'intéresse moins que le premier, quoi que vous disiez, parce que je le crois très ambitieux, mais dont je désirerais pourtant un panégyrique plus complet), après sa mort, il n'y a plus qu'un médiocre intérêt, et le lecteur sera sans doute comme les populations qui abandonnent les derniers martyrs. Ne conviendrait-il pas d'accourcir les récits des tentatives avortées qui se succédèrent? Peut-être même faudrait-il retrancher ou abréger dans le commencement de l'entreprise le récit des faits successifs qui se ressemblent trop pour avoir besoin d'être narrés si longuement. Retrancher, c'est perfectionner, même dans l'histoire : bien choisir est le grand secret dans tous les genres.

« Vous m'avez dit que vous mettriez quelques-uns des psaumes que chantaient vos coreligionnaires. Il me semble que cela eût bien fait. Mais ce sur quoi je

ne puis trop insister, c'est le travail du style, car le succès du livre en dépend. Publié à Paris, si on peut avoir quelques journaux, il me semble devoir obtenir un grand succès, un succès de roman de Walter Scott. La vérité a là une originalité qu'on cherche en vain dans nos œuvres actuelles. L'esprit religieux qui règne dans cette narration présenterait, surtout par le contraste, un attrait selon moi fort grand au public sceptique et blasé. Mais, je vous le répète, ce n'est ici qu'un sentiment personnel que je mets en avant.

« Mais savez-vous ce que je désirerais pour introduction à votre ouvrage (sans parler de l'introduction historique qui est si nécessaire)? Ce serait un court souvenir de votre voyage dans ce pays où vous nous transporteriez; une description exacte et précise des localités; la peinture de vos sensations personnelles en présence de ces champs de bataille où vous diriez que vos aïeux ont figuré; la rencontre des restes de ces familles camisardes dont vous parlez à la fin de l'ouvrage; enfin une préparation à tout ce que le livre va nous montrer et nous faire entendre. Il me semble que ceci ne peut vous être difficile. Ne craignez pas de parler de vous comme protestant et comme homme du peuple, et commencez par des phrases en accord avec celles qui commencent votre péroraison. Je ne crois pas me tromper, cette introduction ne peut que bien faire. Réfléchissez-y et que la paresse ne vous arrête pas plus pour ce chapitre nouveau que pour corriger les autres.

« En voilà bien long; je n'ai plus qu'à vous dire que je me porte bien, que Judith vous fait ses amitiés, et que je suis tout à vous. (15 décembre 1839.) »

« *P. S.* Il me vient une réflexion : vous n'en faites aucune sur les riches vêtements dont s'accoutrent vos chefs camisards. Cette manie ne me donne pas une haute idée de leur mission. Cromwell et ses lieutenants dédaignaient les riches costumes. C'est peu de chose que l'habit sans doute, c'est quelque chose pourtant, au moins selon moi. Je vois là une tendance aristocratique, et aussi dans l'habitude de Roland et de Cavalier de manger seuls. Peut-être est-ce une précaution ? Dans ce cas, il faut le dire. »

Tel est le jugement que Béranger porta de l'ébauche de mes *Camisards*. Il leur prédisait un succès de roman de Walter Scott. Ce pronostic me rendit un peu d'espoir et de courage dans mon nouveau désastre. Pour comble de malheur, l'évêque d'Angoulême nous chassa de Richemont. Il venait d'acheter ce château pour le convertir en un couvent ou en un séminaire. J'allai dire adieu aux bois, aux rochers, aux grottes, et surtout à ce délicieux cimetière où mille fois dans mes tristesses j'avais envié le sommeil des morts. Ma poésie naturellement modula mes regrets à ce poétique séjour dans un chant où les colères de l'ïambe s'entremêlent aux gémissements de l'élégie.

VII

Béranger à Tours. — Jugements; critiques; conseils. — Il revient secrètement auprès de Paris.

(Décembre 1839 — Octobre 1840.)

Les ducs d'Angoulême, de la maison de France, avaient, au nord de leur château de Cognac, une vaste garenne où la Charente serpentait au pied de roches fatidiques de l'aspect le plus pittoresque. Le fleuve coupait la forêt en deux parties inégales : le petit Parc, sur la rive gauche, formait le jardin du manoir ducal, le *Dædalus*. Une pyramide indique encore la place où Louise de Savoie mit au monde François Ier, son *César pacifique*. C'était le donjon : adossé au bois, il dominait la cité, le pont aux arches ogivales et le fleuve, qui sinueusement s'éloigne vers le couchant.

Marguerite, reine de Navarre, sa charmante sœur,

esprit platonique et rabelaisien, avait erré dans son enfance sous les ombrages du grand Parc : elle a même placé, au village de Cherves, qui en marque la limite septentrionale, une histoire scandaleusement tragique de son *Hexaméron*. Ce grand Parc avait été vendu sous le règne du roi Louis-Philippe, et le père de mon élève en était encore le propriétaire nominal. C'est là que, précipitamment expulsés de Richemont, nous nous réfugiâmes, dans l'âpre saison, au hameau de F., où mon patron possédait une vaste maison rustique. De cette ferme, j'allais tout le jour, tantôt sur les rochers abruptes qui longent l'Antaine, au-dessous de Richemont, tantôt sur ce pittoresque plateau des Fées qui borde la Charente, au-dessous de Bagnolet. Et là, entouré de bois, une dalle pour siége, et pour pupitre un tronc de chêne, à l'aspect de l'un ou de l'autre de ces deux petits fleuves, je me faisais en imagination camisard, et je polissais et repolissais mon histoire des guerres cévenoles. J'avais envoyé à Béranger un résumé succinct du préambule pour qu'il pût compléter son aperçu et son jugement. Il me répondit :

« Tout ce que vous me dites des chapitres que je ne connais pas me paraît bon, mais je n'en regrette pas moins de n'avoir pas lu ces chapitres. Tâchez de vous tenir en défiance contre la passion protestante qui vous anime dans vos narrations, et qui est sans excuse dans un homme de notre temps. Je viens de lire une histoire de Jésus-Christ par Salvador, qui fait une remarque fort juste et qu'avait fait naître en moi la lecture de vos *Camisards*. C'est que la *Réforme* est une réaction

mosaïque à l'insu, il est vrai, des réformateurs, si grands partisans de saint Paul, le moins mosaïsant des apôtres. Faites votre profit de la remarque de l'écrivain juif pour justifier les formes du style de vos héros dans ce qu'elles ont de singulier.

« Quant à la publication, il ne faut peut-être pas s'en occuper encore. A Paris, la librairie est dans un tel état de déconfiture que penser à y placer avantageusement le manuscrit d'un auteur inconnu, serait une folie aujourd'hui. Dans six mois il n'en sera peut-être pas ainsi : j'en écrirai à Perrotin, qui dans ce moment éprouve des embarras, non d'argent proprement dit, mais de propriétaire, obligé d'abattre et de rebâtir la maison achetée avec mes chansons. Bonne propriété, ma foi ! Puis en supposant les chances favorables pour Paris, il reste encore à savoir si pour vous et pour l'ouvrage, une publication en province, dans le Midi, ne vaudrait pas mieux. D'autant qu'il serait facile d'en parler à Paris, et d'y établir un dépôt d'exemplaires. Nous obtiendrions peut-être une présentation du livre à l'Académie française par Lebrun et à celle des sciences morales par Mignet. Mais avant tout, donnez à votre œuvre toute la perfection qu'elle mérite et dont elle est susceptible. Je vous assure que ce ne sera pas du temps mal employé. Je tiens toujours à mon idée de vous mettre en scène dans une introduction. Il faut que quelque chose justifie pour le lecteur le ton que vous prenez dans l'ouvrage. Songez que c'est pour nous presque un roman que vous publiez. Les formes du roman n'y sont pas déplacées. Adieu, travaillez et retravaillez avec courage. (18 janvier 1840). »

M. Salvador avait raison : la Réforme est une réaction vers le mosaïsme, contre le catholicisme égaré dans les traditions orientales. Le *salut*, dit le Christ, *vient des Juifs*. Saint Paul est le plus mosaïsant des apôtres; seulement son hébraïsme est purement dogmatique et nullement cérémoniel comme le judaïsme de saint Pierre. Toute la théologie paulinienne est échafaudée sur le granit du Sinaï. Luther et Calvin savaient parfaitement qu'ils étaient les disciples du rabbin Saul de Tarse. Mais toutes ces choses, aussi bien que le langage biblique de mes camisards étaient neuves pour Béranger, qui, par sa filiation, était Grec et Gaulois. Mes *Prophètes cévenols* furent probablement une des causes qui, quelque temps après, le portèrent à lire la Bible, et à étudier dans ses sources le mosaïsme.

Béranger me disait un jour, à propos de M. Salvador : « Cet Israélite a eu la hardiesse de justifier la condamnation de Jésus. Les jésuites ont clabaudé; il leur a répondu avec une dignité superbe; il s'est drapé majestueusement dans la robe antique d'Abraham. Mais voilà que Dupin s'est jeté dans la mêlée et s'est constitué l'avocat du Christ. Il a appliqué la procédure napoléonienne à la jurisprudence de Pilate et de Caïphe. Il n'y a que Dupin pour cela; il n'a pas vu que sa patrocinerie n'était pas convenable à son céleste client. Le Nazaréen se réhabilite lui-même. Mais le baroque s'entre-choque avec la science dans ce crâne d'homme de loi. Il est d'ailleurs étincelant d'esprit nivernais. Il a plaidé pour moi avec une verve incomparable. Nous sommes maintenant un peu brouillés; il me traite, je ne sais pourquoi, d'ingrat. Ah! certes, je ne le suis

pas; je lui dois l'honneur de figurer dans son répertoire, moi vil chansonnier, à côté de Jésus-Christ. Je reconnais tout son mérite; il nous a vaillamment secondés dans nos luttes contre la Restauration. Il a montré du talent, du courage, du patriotisme. Il a mis pendant quinze ans, au service de la liberté, sa hure grondante et ses défenses acérées. Dupin est un mélange bourru du bourgeois de Paris et du sanglier du Morvan. »

J'étais cependant sur un écueil : je voulais me sauver sur un débris de mon vaisseau : mes yeux se tournaient tantôt vers l'Allemagne, tantôt vers l'Amérique. Je ne sais plus qui m'avait donné l'idée de me rendre dans le Nouveau-Monde. Mais voici ce qui m'avait suggéré le désir d'aller m'établir au delà du Rhin. Le major de Polenz, un vieil officier saxon des armées de Napoléon, retiré dans sa ville natale, écrivait aussi une histoire des Camisards. Il me fut adressé dans un voyage entrepris pour recueillir des documents dans les bibliothèques de Paris. Ne m'ayant pas trouvé rue d'Alger, il m'écrivit dans la Charente, et nous liâmes par correspondance une espèce d'amitié romanesque à l'allemande. Non content de lui fournir des renseignements, je lui offris mon manuscrit que je désespérais de faire imprimer en France, et conçus même le vague désir d'aller me fixer auprès de cet excellent vieillard, dans je ne sais plus quelle ville de Saxe. M. de Polenz me dissuada lui-même de me rendre en Allemagne, *pays pauvre*, me disait-il, et *qui surabonde de professeurs;* il refusa par délicatesse mon ouvrage, et lorsqu'il parut, il en fit noblement l'éloge à mon insu

dans une revue de Berlin. Ce bon Allemand trouvait à mon livre je ne sais quelle *furie française*. Il m'est doux d'accorder à un ami dont je n'ai jamais vu la figure un mot de pieux souvenir qui, je le crains, ne retentira que sur sa tombe. Ces détails étaient d'ailleurs nécessaires pour l'intelligence des deux lettres suivantes de Béranger. D'après un billet écrit à un tiers, j'avais à tort suspecté sa sincérité dans le jugement qu'il m'avait antérieurement exprimé sur mes *Camisards*. Je m'en étais plaint à lui-même, et c'est à ce reproche, immérité je crois, qu'il répond d'abord.

« Je ne devine pas, mon cher N., quel est le billet dont vous me parlez, et moins encore le commentaire qu'on a pu en faire. Je n'ai pu condamner vos chroniques, parce que je les approuve; plus, il est vrai, pour mon goût personnel que pour celui du public que je ne connais plus et dont je me suis toujours défié. Encore un coup, il est, selon moi, certaines parties de votre œuvre dont la suppression peut être nécessaire, d'autres qui gagneraient à quelques changements. Le livre me semble pécher par absence d'ordre et de méthode; mais je ne voudrais pas qu'on m'eût fait dire plus que cela, ou je me serais bien mal exprimé, ce qui est possible, car c'est ce qui m'arrive souvent.

« Quant au style, grande question entre nous deux; vous ne paraissez pas me comprendre. Il en a été de même lorsque je vous ai critiqué votre poésie. Ce ne sont pas vos phrases rudes, acerbes, simples, comme

vous les appelez, qui me font gémir, c'est votre incorrection. Encore une fois après mille, on peut être simple, rude, acerbe et être correct. Eh bien, il n'y a pas de page dans vos manuscrits, ou au moins presque point de pages où ne se trouve quelque fausse construction, quelque sens incomplet, quelque consonnance désagréable, quelque répétition de mots fatigante. Ce n'est pas au nom de la grammaire que je vous admoneste, c'est au nom du bon goût qui n'est pas le goût académique, mais ce goût véritable fleur du bon sens, dont le parfum agit comme à leur insu sur les nerfs les moins délicats.

« Tout ce que vous me dites du fond de l'ouvrage et de vos pensées me semble juste et bon. Je n'en regrette que plus de n'avoir pas eu le commencement sous les yeux quand j'ai examiné les autres parties. Ce que vous dites d'*Esther*, je l'ai proclamé souvent et sans trouver d'écho. J'en faisais seulement honneur à Racine qui, vivant alors avec les gens de Port-Royal, devait comme eux repousser les moyens de violence à l'égard des protestants. Je ne demande pas mieux que cet honneur soit partagé par Madame de Maintenon, bien que je ne l'aime guère, ce qui ne m'empêche pas d'avoir été choqué lorsque vous vouliez la transformer en courtisane. Elle a un tout autre caractère et qui est loin d'être aussi aimable.

« Si je vous ai parlé de le faire imprimer en province, c'est, je vous le répète, parce que votre succès m'en paraîtra plus sûr. Et aussi parce qu'aujourd'hui la librairie est tombée si bas qu'il y a peu d'espoir de trouver un éditeur. Si pourtant j'avais habité Paris,

comme par mes relations j'aurais pu vous procurer l'appui de quelques journaux, je ne vous aurais peut-être pas donné le conseil d'imprimer à Toulouse. Si au reste vous voulez tenter l'aventure, je verrai ce qu'il faudra faire et ce que je pourrai.

« Quelle est cette nouvelle idée d'aller vivre en Amérique? Il y a peu de temps, vous vouliez donner vos chroniques à je ne sais quel Allemand; puis vous les avez terminées. Vous avez fait projet de vous marier et de vivre dans votre famille; puis vous m'avez dit que ce projet était à-vau-l'eau. Enfin une retraite dans votre pays natal vous semblait le paradis, et voilà que pour vous le paradis est en Amérique. Je crois que dans votre manière d'être solitaire et silencieuse, vous vous êtes fait une échelle que vous montez et descendez sans fin et sans trop savoir sur quel échelon vous reposer. Mon cher enfant, c'est la punition de ceux qui s'isolent trop, de ceux qui dédaignent de se mêler à leurs semblables. Je viens d'écrire avec bien de la peine une notice sur ma vie; comme vous n'avez guère que la moitié de mon âge, lorsqu'on la publiera à ma mort, vous la lirez sans doute. Vous verrez que ma vie a été bien autrement traversée que la vôtre. Vous me verrez sans éducation jeté au milieu d'une foule énervante et corruptrice. Et vous vous demanderez comment j'ai triomphé et des obstacles et de moi-même. C'est d'abord parce que je me suis donné un but, et qu'ensuite de bonne heure j'ai vécu pour les autres plus que pour moi. Un égoïste se tirerait peut-être bien de votre manière d'être; mais vous, qui ne l'êtes pas, vous en devez souffrir. J'attribue à cela, peut-être aussi à un peu

d'amour-propre blessé, les variations que votre imagination subit, et qu'elle fait subir à vos projets. Attachez-vous donc fortement à quelque chose et à quelqu'un, et faites cesser un combat où tous les coups sont pour vous. Certes, depuis sept ou huit ans, vous n'avez pas été malheureux, vous avez eu du repos, vous avez pu accroître vos connaissances, cultiver vos talents et faire de petites économies. Vous avez été utile à votre père, à votre élève que vous m'avez dit aimer beaucoup. Pensez-vous qu'avec votre caractère toute autre existence vous eût mieux convenu? Si vous n'avez pas encore de réputation, vous devez reconnaître que vous n'avez fait aucune tentative pour en obtenir. La vie qu'il faut mener pour s'en faire une de bonne heure ne vous eût pas été. Au reste, vous avez pu la prendre, et vous avez eu le bon esprit de n'en rien faire. Vous êtes donc aujourd'hui tout ce que vous pouviez être. Mais vous voilà arrivé à l'époque de faire un choix. Ne vous abandonnez pas aux lubies de votre humeur à pareil moment. Réfléchissez mûrement; et, si chez vous on estime comme vous le dites les gens au poids de leurs pièces de cinq francs, sachez en acquérir ou sachez vous en passer. C'est ce dernier parti que j'ai pris, et vous voyez qu'il ne m'a pas trop mal réussi, quoique je n'aie pas l'honneur d'être électeur ni juré. Ce que je regrette pour vous c'est une femme, et je crois que si vous la choisissiez bien, une compagne donnerait enfin du calme à votre imagination vagabonde, et du repos à votre âme.

« Adieu, mon cher ami, voilà une bien longue lettre, mais je me suis laissé aller à ma manie de prêcher. Ju-

dith vous dit bien des choses... Ecrivez-moi et surtout cessez d'affranchir vos lettres, cela m'impatiente.

« A vous de cœur. (Tours, 9 mars.) »

Je n'ai pas lu la Biographie de Béranger après sa mort, mais il m'a fait l'honneur de m'en lire lui-même des fragments à Fontenay. J'ai comparé ma jeunesse avec la sienne, et je déclare en toute sincérité que la mienne a été beaucoup plus malheureuse; je déclare que pour arriver à la médiocrité, du fond de ma province barbare et de mon enfance orpheline, il m'a fallu plus de courage, de ténacité, d'efforts qu'à Béranger pour arriver à la gloire. Quant à ma prétendue inconstance, c'est le vent qui accuse le roseau de versatilité. Je parlais peu, et bien que notre langue fût la même, les mots n'avaient pas pour nous deux le même sens, de sorte que nous ne nous entendions pas. Béranger d'ailleurs était trop occupé de tout le monde et de lui-même pour connaître exactement ma situation. Je dus lui écrire encore pour lever un coin du rideau.

Il me répondit :

« Mon cher N., quoique vous me défendiez de vous parler dans votre dernière lettre, il faut pourtant que je vous en dise quelques mots, après y avoir bien réfléchi.

« J'ai passé par tous les chagrins et les ennuis d'une filiation comme la vôtre : ma position a même été affreuse en ce sens que mon imagination n'a pas manqué de l'exagérer. Toutefois ma raison m'a su mettre au-dessus de ces inconvénients, après quelque temps de réflexion. Aussi je ne vois pas pourquoi vous parlez de

torts qui ne sont pas les vôtres pour vous éloigner du bonheur que vous auriez en vue. Reculez un peu ce bonheur, soit! mais n'y renoncez pas...

« Je blâme également l'excès de délicatesse que vous mettez dans les réparations que vous croyez devoir... Vous avez fait un rêve avec votre Allemand, et nous vivons dans un temps où il ne faut pas rêver, à moins de faire du somnambulisme magnétique. Je regarde encore comme un rêve votre passage en Amérique. Eh! pauvre garçon, que deviendriez-vous dans un pays de positivisme absolu? Savez-vous calculer, vendre, acheter, labourer, planter, bâtir, naviguer, faire la traite des noirs, aller à la chasse des castors et des Indiens. Dans ce pays, on crache au nez de ceux qui ne savent pas quelque chose de tout cela. Les Jefferson, les Franklin sont morts; ils ne renaîtront pas. Mon cher enfant, si vous allez là vous y trouverez une foule de cercles que le Dante a mis dans son Enfer. Il est des natures pour qui ce serait un paradis, mais non la vôtre. Croyez-moi, revoyez vos *Camisards;* revoyez-les bien consciencieusement, ils en valent la peine. Et si la librairie ne reprend pas à Paris, faites-les imprimer à Toulouse. Puis, mariez-vous en dépit de fautes qui ne sont pas les vôtres, et vivez parmi vos parents, puisque vous n'avez pas su pactiser avec vos frères en Jésus-Christ, dont j'aurais voulu vous voir rapprocher avec plus de confiance. Mais, morbleu, n'allez pas en Amérique, car vous y trouveriez autant au moins de mauvais que chez nous et beaucoup moins de ce qui doit être votre vie. Ajoutez qu'il vous y faudrait plus d'argent, tout économe que vous soyez.

« Je ne vous écris que pour combattre vos idées, et j'ai voulu, pour le faire, laisser passer la réflexion sur ce que vous m'aviez dit. Je ne me dissimule pas que je raisonne avec mon caractère, et que vous voulez agir avec le vôtre. Cependant, lorsque vous me parlez des essais tentés pour vous attacher à notre monde, essais tous infructueux, dites-vous, je ne puis m'empêcher de comparer votre existence à la mienne, et de vous répéter ce que je vous ai déjà dit : C'est que vos essais sont bien peu de chose auprès de ceux que j'ai été obligé de faire dans ma pauvre jeunesse pour arriver à me faire ouvrir la porte qui m'a conduit où vous me voyez. Adieu. Je ne vous parlerai plus de tout cela que quand vous me ferez signe. A vous de cœur. Judith vous fait ses amitiés. (Tours, 9 avril.)

« L. a passé ici quelques jours. Il renonce à son *Napoléon,* auquel je devais mettre mon nom avec le sien, et qu'il devait faire pour 50,000 francs, et une part dans les bénéfices. J'avais arrangé cette affaire pour le tirer de la misère. Moi, je n'y gagnais que l'ennui de faire reparaître mon nom en public, ce dont j'ai horreur. Il n'a rien fait que toucher des avances qu'il nous faut rendre comme nous pourrons. Maudit métaphysicien! Ça va faire un petit accroc à ma petite fortune.

« Lamennais vient d'être en danger, mais il va mieux. Benoît le surveille et le soigne. Il ne peut pas écrire. Il a été huit jours sans rien prendre et sans parler. Heureusement qu'il a eu assez de force pour empêcher qu'on le saignât. »

Béranger raisonnait toujours comme si j'avais eu

une famille, des parents, des amis. A-t-on de cela dans le malheur? Ovide le savait bien; et lui, non moins expérimenté et plus perspicace qu'Ovide, pouvait-il oublier le *solus eris?* Cependant, d'après son conseil, je corrigeai et recorrigeai mes *Prophètes;* et les bois au milieu desquels je travaillais, même par la pluie et le vent, donnèrent à mon style ce parfum de bruyère et de genêt convenable à cette histoire agreste et biblique. Mon âme, en même temps, s'affermissait à cette école des chênes et des rochers, comme parle saint Bernard. Rien de plus salutaire que ces orages de la destinée quand on marche dans le tourbillon avec la pensée de Dieu. Ma voix se fortifiait également; je m'exerçais à rendre les notes graves, les sons robustes et magnifiques de la poésie hébraïque; je faisais résonner la harpe de David dans les grottes des druides. Je traduisis plusieurs psaumes pour les intercaler dans mes récits, et entre autres le CIVe, sur lequel on trouvera plus loin le jugement de Béranger, et où je luttais vaillamment à mon insu contre Lefranc de Pompignan. L'infortune, qui me revenait après un assez long répit, me trouvait changé. A vingt ans, j'avais imploré le secours d'un homme; à trente, je ne demandais plus que celui de Dieu. Il me semblait, car le malheur est défiant, que mes plaintes fatiguaient Béranger. Je n'entendais plus parler de Béranger. Où donc était Béranger? Il avait disparu de Tours, où il mourait de fièvre et d'ennui, et s'était furtivement retiré dans je ne sais quelle forêt autour de Paris. Je reçus enfin de lui (5 août 1840) une lettre qui m'apprenait cette hégire. Mais nul ne savait où s'était caché le Mahomet de la

chanson. Il m'annonçait qu'Eugène Sue venait de publier son roman de *Cavalier*, qu'il avait craint d'abord pour mes *Camisards*. « *Mais*, ajoutait-il, *le roman ne tuera pas l'histoire, qu'il défigure.* » Il m'engageait à lui écrire sous le couvert de son libraire. Un mois après, je reçus, à mon grand étonnement, la lettre suivante, qui non-seulement me révélait sa retraite, mais encore m'appelait inopinément auprès de lui :

« (10 septembre.) Mon cher ami, votre lettre ne m'est arrivée qu'avant-hier, parce qu'elle avait été chercher P. à Fontainebleau. Elle m'a donné à réfléchir non sur ce qui me convient de faire, mais sur ce qui pourrait être le mieux pour vous... La maison que j'habite et où Judith ne peut coucher ne sera à nous que jusqu'au 1er juillet. Il nous faudra voir à en choisir une autre pour cette époque. Selon ce qui nous conviendra, nous la pourrons prendre avec une chambre de plus ou de moins. Puis d'ici là nous verrons mieux jour à vos affaires. En supposant que je me crusse forcé de rentrer à Paris, vous sentez que j'aurais encore plus besoin de quelqu'un auprès de moi, car ce n'est pas contre la solitude que je vous implore, mais plutôt contre le monde que, même ici, je ne pourrai pas longtemps éviter complétement. C'est bien heureux d'y avoir pu vivre plusieurs mois sous un nom supposé, et en me promenant tous les jours dans le bois de Vincennes, sans avoir encore été dépisté. J'ai pris ici le nom de Berger, ne l'oubliez pas. J'habite *Fontenay-sur-Bois ;* des villages qui entourent le bois (de Vincennes) c'est le moins fréquenté des Parisiens : encore l'est-il

trop. Deux de mes vieux amis sont venus m'y fêter le 19 août (jour de sa naissance). Perrotin et Béjot qui fait mes affaires, et une dame qui me doit (Madame B., depuis Madame Scribe), voilà toutes les personnes qui jusqu'à ce jour m'ont fidèlement gardé le secret. Nous sommes seuls, constamment seuls, et je crois que Judith, qui ne peut ni lire ni travailler, par rapport à sa tête, s'en ennuie un peu. Moi, au contraire, je travaille beaucoup plus que je n'ai fait depuis quinze ans. Je vous dis tout cela pour que vous ayez l'idée juste de notre manière d'être.

« A présent, je vous supplie de ne me faire aucun sacrifice, car vous n'en trouveriez pas la compensation, si ce n'est dans mon amitié; et, à votre âge, l'amitié d'un vieillard n'est bonne qu'une heure par jour où l'expérience de l'un s'épanche dans l'imagination de l'autre. Vous parlez de poésie : la vieillesse n'en a plus, mon cher enfant; il lui faut la mort pour en retrouver, car les souvenirs même, elle en fait de la prose à force de les rabâcher. Ne vous faites donc pas d'illusion : votre vie ici ne peut qu'être incomplète, et c'est pourquoi j'ai tant hésité à vous proposer d'y venir, et qu'aujourd'hui je me fais un devoir de vous éclairer. Je vous connais : une fois avec moi, vous aurez de la peine à chercher ailleurs un sort plus favorable, et pourtant cela sera nécessaire, soit que vous vous mariiez enfin, ce que je souhaite pour vous; soit qu'une position avantageuse vienne s'offrir. Réfléchissez donc bien à ce que vous devez faire : les gens de cœur engagent trop facilement leur liberté, et leur dévouement les empêche trop souvent de la recouvrer. La liberté, mon cher

ami, c'est le bien le plus précieux : j'ai bravé la misère pour conserver la mienne. Savez-vous qu'à votre âge je n'aurais pas accepté les propositions que je vous fais aujourd'hui? Si, il y a trente ans, Chateaubriand me fût venu dire : « Voulez-vous vivre avec moi? » je lui aurais fait la révérence et tourné les talons, et pourtant il sonnait bien haut dans mon esprit. Réfléchissez donc, je vous en prie encore. Voyez si vous voulez être le bâton de vieillesse d'un homme bon sans doute, mais qui a ses manies qui n'iront qu'en augmentant, son humeur qu'il n'a jamais su dominer et qui, tout en vous aimant, pourrait devenir insupportable.

« En voici bien long, mon cher N., et peut-être aurais-je dû me contenter de vous dire que ce n'est que huit mois d'essai à faire, après quoi nous verrons si vous devez retourner à F., ou vous lancer dans quelque monde nouveau. Ce qu'il faut que vous me disiez, c'est s'il faut vous envoyer de l'argent pour la route. Ne vous gênez pas et ne gênez pas ceux avec qui vous êtes, et à la position desquels je ne comprends pas encore grand' chose, malgré vos explications. Répondez-moi, en gardant bien le secret avec vos hôtes, à Fontenay-sous-Bois, près Vincennes, et sous le nom que je signe. A vous de cœur.

« BERGER.

« J'oublie le nom de la rue : *rue du Parc*, n° 12. »

Cette admirable lettre produisit en moi le plus profond attendrissement. Etre le *bâton de vieillesse* de Béranger! Quelle gloire pour moi! Comment avais-je pu mériter un pareil bonheur! Quels accents religieux lui

inspirait la mélancolie de la mort! Ce n'est plus le chansonnier qui parlait ainsi, mais un Père du désert : « *Vous parlez de poésie; la vieillesse n'en a plus, mon cher enfant; il lui faut la mort pour en retrouver...* Je relisais cette touchante plainte du vieillard et je fondais en larmes. Mais après l'enthousiasme et l'émotion, la réflexion, selon l'usage, eut son cours. Je suis simple; Béranger n'était pas double, mais il était indéfiniment multiple; il était inexprimablement changeant et divers. Depuis dix ans que je le fréquentais, je m'étais fait une gymnastique de suivre les capricieuses et perpétuelles transformations de ce Protée. J'étais un berger des Pyrénées qui avais perdu mes abeilles; mais j'avais un Dieu pour père qui m'apprenait à *sonder les cœurs*, et la Solitude, ma mère, m'avait révélé le secret non pas d'enchaîner, mais de découvrir les variations de ce demi-dieu plus mobile que l'onde et les vents. Les solitaires ont l'observation d'autant plus profonde qu'elle est infatigablement attentive et rêveuse; et les gens du monde, avec leur esprit turbulent, ne s'en doutent souvent pas, et prennent pour de l'assoupissement cette investigation lente et silencieuse qui les creuse jusqu'au fond de l'âme. J'examinai cette lettre phrase à phrase, et dans ce labyrinthe d'offres, de ménagements, de réserves, de restrictions, de circonlocutions, de circonvolutions de toute sorte, je ne tardai pas à découvrir la touchante et savante stratégie de son humanité à mon égard. J'en fus encore profondément ému; mais le bâton de vieillesse qui, dans sa pensée, n'était qu'un gourdin à chasser les importuns, se réduisait, dans la mienne, à un meuble inutile, pour ne

pas dire un embarras du foyer. Je lui répondis néanmoins avec l'effusion de mon cœur, et, ne sachant comment préciser les fonctions qu'il me réservait, je lui dis, au risque de l'effaroucher, que je serais heureux de vivre auprès de lui en qualité de *secrétaire*, (non pas, bien entendu, pour ses chansons, ce qui n'eût été qu'une sinécure, mais pour ses œuvres de bienfaisance qui l'occupaient autant que le secrétariat d'un ministre.) Béranger, qui pensait que je donnerais aveuglément et comme un oiseau affamé dans le piége que me tendait son affection, me répondit cette lettre qui marque son désappointement.

« Savez-vous, mon cher ami, que votre dernière lettre m'embarrasse beaucoup? C'est ce qui m'a fait tarder à y répondre. Depuis que je suis ici, d'après quelques mots de vos précédentes, j'avais nourri l'idée de vous proposer de venir habiter avec moi. Pourtant je me gardais de vous faire cette proposition, qui n'était une convenance réelle que pour moi. Mais voici que vous m'écrivez que vous ne savez que faire, que tout vous va peut-être manquer, même l'argent pour venir sonder le terrain de la capitale. Aussitôt je me hâte de vous communiquer un projet déjà vieux pour moi, parce que, d'après la position que je vous voyais, je ne craignais de rien gâter dans votre avenir en vous engageant à vivre avec moi tant que cela pourrait vous convenir. Aujourd'hui tout est changé : vous êtes utile et aimé à Cognac; en le quittant vous y laisseriez un vide, et peut-être vos intérêts d'argent en souffriront. Si j'avais encore le crédit que j'ai eu, si j'avais de la

fortune, j'y regarderais moins peut-être. Mais en vérité je ne puis prendre sur moi de vous attirer où il n'y a pas de nécessité pour vous de venir. Avec votre caractère, avec vos goûts qui ne sont pas ceux de tout le monde, ce dont je vous félicite, je ne puis me décider à vous faire faire un pas d'un côté plutôt que de l'autre. Si la vie d'homme de lettre était celle que vous affectionnassiez particulièrement, je m'en effrayerais moins, parce qu'auprès de moi vous seriez dans la route qu'il vous plairait de suivre. Mais rien ne me dit que la carrière littéraire soit un besoin absolu pour vous. Moi-même, qui suis loin de l'indiquer comme la plus heureuse, il ne m'irait pas trop de vous précipiter dans cette voie qui, d'ailleurs, je le répète, ne m'a jamais semblé celle où, malgré ce que vous promettez de talents, il vous convenait de dépenser toute votre vie. Vous êtes de ces natures qu'on craint d'altérer en les dirigeant, d'autant plus que les altérer c'est détruire leur bonheur. Il ne faut pas mettre le doigt sur l'aile du papillon; on en gâterait la broderie. Je ne veux donc pas toucher à vos ailes, malgré tout ce qu'il y aurait de bonheur pour moi à vous avoir à mon côté. Il me semble aussi que je dois hésiter à vous enlever à ceux chez qui vous êtes et dont vous sentez tout l'attachement. Si votre cousine ne veut se marier que dans un an ou deux, c'est là que peut-être il vous convient mieux de passer ce temps. Mes idées sur toutes choses diffèrent trop des vôtres pour que vous n'ayez pas à perdre au voisinage. Autant peut-être il vous serait utile de séjourner auprès de moi pour former votre style, qui a encore besoin de quelques études dans lesquelles je pourrais vous aider

(et je vous avoue que j'avais cela aussi en vue dans la proposition que je vous faisais), autant votre règle morale pourrait se trouver heurtée en bien des points sur lesquels il est bon que vous ne variiez pas dans l'intérêt de l'avenir que vous vous préparez.

« Tout cela, je ne me le disais que faiblement d'abord, et n'eusse pas eu à m'en effrayer si vous vous destiniez au misérable état d'homme de lettres, ce qui veut dire d'aventurier. Mais depuis votre dernière lettre, qui me fait mieux voir et votre position actuelle et vos espérances, qui surtout me rassure complétement sur votre sort, je dois le faire entrer dans la balance pour beaucoup et faire taire mon intérêt personnel. Mettant à néant les arrangements déjà pris dans ma tête, je vous rends votre parole : toutefois en vous disant que c'est à vous de réfléchir, de juger, de calculer. Si après cet examen, qui vous concerne bien plus que moi, et qui est bien autrement sérieux pour vous jeune que pour moi vieux, il vous prend le désir de venir me trouver pour huit jours, pour huit mois, pour des années même, venez et soyez sûr de tout le plaisir que vous me ferez et de toute la liberté que je vous laisserai. Pourtant je ne puis vous dissimuler que quant à l'emploi de votre temps vous aurez à y pourvoir, car je sais bien que quelqu'un de jeune peut vous être nécessaire par moment, ne fût-ce que pour aller en cas d'accident chercher le médecin; mais vous assigner des occupations d'avance, cela ne se peut. Ne savez-vous pas combien j'ai peu besoin des autres? C'est surtout à mon amitié, à mon esprit causeur et même babillard que vous pouviez être d'un grand secours : c'étai

quelquefois en me prêtant votre plume ou vos jambes. Mais si j'avais eu à donner des travaux de secrétaire, ce n'est certes pas à vous que je me serais adressé.

« Enfin, mon ami, songez que vous avez affaire à un homme qui a toujours redouté charge d'âmes, et voyez dans ma lettre la preuve de cette crainte qui triomphe des jouissances que je m'étais promises de votre séjour auprès de moi. Quant à ce qui me regarde, ne vous en occupez pas dans les réflexions que je vous engage à faire : je trouverai toujours un moyen de m'arranger d'une façon ou d'une autre. Je m'accommode de tout, et je sais me faire même au mal. D'ailleurs tout cela est pour finir; il ne faut qu'un peu de patience.

« Adieu, mon cher ami, venez, ne venez pas, je n'en serai pas moins tout à vous de cœur et n'oublierai point l'empressement que vous mettrez à faire plus d'un sacrifice à notre attachement. A vous pour la vie. (26 septembre 1840.) »

C'est ainsi que s'établit entre nous une touchante et noble lutte (s'il m'est permis de parler ainsi) dans laquelle les piéges les plus délicatement ourdis étaient tendus par son humanité à mon infortune non moins ingénieuse à les déjouer qu'attendrie, mais circonspecte et farouche. Mais autant, dans sa première invitation, Béranger usait de dextérité à tisser le filet où voulait me prendre son affection, autant dans la seconde il employait d'art à dénouer subitement son réseau et à se dégager prudemment. Je le tirai d'embarras en acceptant ses offres et en me mettant en route pour Fontenay-sous-Bois.

VIII

Béranger à Fontenay-sous-Bois. — *Esquisse d'une philosophie.* — Condamnation et emprisonnement de M. de Lamennais. — Béranger revient habiter Passy.

(Octobre 1840 — Septembre 1841.)

En me rendant à Fontenay, je n'avais nullement l'intention de m'établir à demeure chez le poëte. Je ne voulais pas être homme de lettres, et je n'ai jamais eu la moindre disposition pour le métier de parasite. Dans le débat du chien et du loup, j'ai toujours été instinctivement pour le loup, et l'ours m'a toujours paru plein de sagesse, qui préfère à toute chose les longs jeûnes et les longs rêves de sa caverne avec la liberté dans les bois. Qu'allais-je donc faire à Fontenay? Béranger m'avait fait espérer un libraire de Paris et la protection de deux académies. J'allais tenter la fortune pour mes *Prophètes.*

J'arrivai en octobre à Fontenay-sous-Bois. Je fus reçu à bras ouverts. Jamais Béranger ne fut ni plus cordial ni plus caressant. Il logeait seul dans sa maison; Mademoiselle Judith redoutait l'humidité, ce qui lui faisait matelasser sa vieille tête d'une douzaine de bonnets posés l'un sur l'autre, sans compter sa perruque blonde; c'est pour cette raison, je pense, qu'elle couchait un peu plus haut dans le village, et c'est là qu'on me donna aussi une chambre chez une vieille femme veuve nommée Madame Lacroix. Mais la maison du poëte était le domicile officiel. Je retrouvai là mon ami Criquet, ce chat philosophe qui naguère avait donné à son maître une leçon de sagesse et d'indépendance en revenant à la Grenadière malgré l'impopularité. Il avait vieilli dans ses voyages à manger les souris et à étudier les hommes, et cet enfant de Fontainebleau devait terminer à Paris son odyssée. Mademoiselle Judith, son excellente maîtresse, lui avait donné pour compagne une belle minette angora à fourrure ardoisée et ondoyante, et l'heureux Criquet se voyait revivre dans une jeune postérité de matous héritiers de son pelage gris bariolé de noir. Béranger n'aimait pas les animaux, ni, je crois, les enfants; mais il les souffrait et parfois s'en amusait; il était plaisant de voir ces petits chats grimper sur le dos du poëte, et l'un d'eux se camper fièrement sur sa tête dans l'attitude du tigre d'argent qui formait le cimier du casque de Clorinde.

Béranger vivait inconnu à Fontenay : le poëte, comme un vieil oiseau avide de silence, se cachait dans les bois. Il était heureux lorsque, défiguré par des besicles et son large chapeau sur les yeux, il passait, sans être

reconnu, à côté d'anciens amis en promenade dans la forêt. Quelques intimes cependant venaient le visiter en secret. Je vis là quelques instants madame B., une fort belle femme, dont on vantait beaucoup la bonté, et qui depuis a épousé M. Scribe. Le chansonnier était en délicatesse avec le vaudevilliste. L'auteur comique, dans son discours de réception à l'Académie, avait prétendu que les chansons de Béranger étaient des odes. C'était aristocratiser les chants populaires du chansonnier. Il voulait être un chansonnier et non un poëte; quand par hasard on lui parlait de sa muse, il ne manquait jamais d'ajouter aussitôt ce diminutif : *ma musette!* Il lui plaisait d'être le roi des chanteurs de carrefour. Ce grand homme avait une multitude de petits manéges de renommée. Dans le cas actuel, c'était, on le voit, une querelle de famille, et Madame Scribe, amie de la Chanson et épouse du Vaudeville, dut sans peine réconcilier le frère et la sœur.

Je revis aussi à Fontenay un adjoint de Tours dont, par reconnaissance, j'aurais dû conserver le nom; mais j'ai la mémoire du cœur. Je lui rappelai une anecdote qui me revint avec le souvenir d'une ballade populaire que j'avais entendue enfant dans mon pays. En 1814, l'armée de la Loire n'était séparée de l'armée prussienne que par le fleuve. Les dames légitimistes de Tours voulurent aller rendre visite sur l'autre rive à leurs amis les Prussiens. La sentinelle française leur permit le passage du pont; mais le soir, quand ces nobles dames, après une journée de fête dans le camp étranger, se disposèrent à rentrer dans la ville, les baïonnettes bonapartistes se croisèrent et leur barrèrent

le retour. Elles eurent beau prier, supplier, conjurer, la sentinelle fut noblement inflexible. Ces belles transfuges durent se résigner à passer la *nuit entière* sur *la rivière*, comme disait la ballade, et c'était en hiver. Elles campèrent donc en robe de bal, sur le pont de Tours, et notre ami me confirma l'authenticité de cette grotesque aventure dont le récit amusa beaucoup Béranger. C'est une jolie revanche, dit-il en riant, que prirent les *brigands de la Loire*.

Un jour, dans une de nos promenades dans la forêt, nous tournâmes du côté de Vincennes. Nous arrivâmes près du polygone; les chasseurs tiraient à la cible et s'exerçaient au maniement de leurs fameuses carabines. Nous ralentîmes le pas, mais Béranger avançait toujours; il s'avança tellement que notre ami, effrayé pour le poëte et je pense un peu aussi pour lui-même, car il était père de famille, s'écriait tout éperdu : *Mais il va se faire tuer!* Moi je n'avais rien à perdre, et je suivais en silence. Les balles sifflaient autour de notre tête. Béranger affectait la bravoure; il avait le courage civil, il n'avait pas l'instinct militaire. Napoléon, dans toute sa puissance, n'avait jamais pu se saisir de lui pour en faire un soldat. Il s'était caché dans Paris mieux que dans une forêt. Il était réservé non à servir, mais à chanter le conquérant. Mais vieux il affectait le courage guerrier. Il affectait aussi parfois le talent de l'homme d'Etat, et il en avait le vaste crâne et les calculs diplomatiques. Il lui échappait des paroles comme celles-ci : « Un empire n'est pas plus difficile à gouverner qu'un ménage. » Il prenait en dédain M. Thiers qui, à cette époque, nous avait presque fourrés dans une

guerre européenne. Il semblait faire entendre qu'il eût été capable de tenir le gouvernail du monde. En attendant, il n'a jamais voulu faire que des chansons, et c'est le secret d'être tranquille, populaire et immortel.

Une autre fois, c'était au-dessous du pont suspendu de Nogent, en face d'une petite île de la Marne, il se prit à confesser qu'il avait été le plus heureux littérateur de son siècle; que le peuple l'avait adopté en naissant; que ses chansons manuscrites avaient couru toute la France; qu'elles avaient fait sur-le-champ sa fortune et sa renommée; qu'il n'avait éprouvé d'échec ni dans sa prospérité ni dans sa gloire; qu'il était toujours l'enfant chéri du peuple et que sa popularité allait toujours croissant, même dans la retraite et le silence; qu'il était le poëte populaire et national, et, dans toute la rigueur du mot, le seul poëte lyrique de la France; qu'il était le seul chez qui la musique se mariât à la poésie, et conséquemment lyrique à la manière d'Anacréon et de Pindare et des vieux chantres de la Grèce et de l'Orient. Je souscrivais, quant à moi, de grand cœur à cette naïve et juste apothéose.

Au retour d'une promenade, il nous lut des fragments de ses mémoires. Ils vont être publiés; ils paraîtront intéressants et spirituels; on y trouvera le récit de la part que le poëte a prise dans la lutte de la France libérale et bonapartiste contre les Bourbons. Ces mémoires seront les commentaires de ses chansons. Mais ses chansons resteront ses mémoires vivants, ses commentaires immortels. Et pourtant ni sa poésie ni sa biographie ne rendent peut-être le vrai Béranger. Dans ses vers, ses traits sont trop vivement accusés, comme

sous un rayonnement trop énergique du soleil; dans sa prose, les angles de sa figure s'adoucissent, s'émoussent, s'effacent dans une espèce d'ombre calculée et comme vaguement baignée d'un rayon de lune. Ce n'est que dans une correspondance intime et abandonnée comme la nôtre qu'apparaît, sous son vrai jour et dans ses mille aspects indéfiniment variés, cette physionomie perpétuellement mobile, et pourtant discrète, complexe, essentiellement crépusculaire.

Un jour, il réunit à dîner les quelques amis qui le visitaient dans sa solitude. Il alla lui-même chercher dans son caveau les vins roses ou dorés, les liqueurs étincelantes dans leurs amphores dont les formes bizarres, scellées de leurs sceaux authentiques, garantissaient l'origine pure et vierge. Tous les crus renommés de France, et peut-être du monde, envoyaient des tributs à la cave du chantre du vin. Le soir arrivèrent de Paris, entre autres convives, notre ami l'adjoint de Tours, M. Antier, un spirituel compagnon de sa jeunesse bachique, et, je crois aussi, M. et Madame Perrotin. Notre amphitryon fut charmant de cordialité, étincelant d'esprit. Il faisait encore des chansons : c'étaient les fleurs pâles mais toujours rares de son automne. Au dessert, il nous fit part des produits de son arrière-saison poétique. Il y avait sans doute trop de Napoléon, il brûla trop de poudre impériale; mais à côté de ce gros salpêtre militaire, le vrai sel de l'esprit eut son tour, ainsi que la fine chanson morale. Une entre autres, qui n'était qu'un jeu d'imagination, me parut avoir la fraîcheur et le parfum de son printemps. Les papillons y disputaient avec les colombes sur la

fidélité. Dans ce dialogue, les colombes se trouvaient dépouillées de leur apanage héréditaire. « Les colombes sont infidèles, et les papillons sont constants, » disait, comme conclusion de sa thèse, le petit sophiste ailé, l'insecte aérien et vaporeux, symbole plus ou moins réel du cœur du poëte. Avant de sortir de table, un autre bonheur nous arriva : c'était une lettre de M. de Lamennais. L'illustre écrivain annonçait à son ami l'envoi d'un exemplaire de son *Esquisse d'une philosophie,* qui devait paraître le lendemain même à Paris. Béranger nous apprit que l'auteur lui avait consacré une niche modeste, mais glorieuse dans son panthéon des gloires poétiques de la France.

J'étais depuis quinze jours à Fontenay; j'y étais venu, non pas pour moi, mais pour mes *Camisards.* Je parlai à Béranger d'un libraire, d'un éditeur de Paris, du patronage des journaux et de la protection des académies. Mais je vis tour à tour, libraire, éditeur, journaux, académies, académiciens, et le poëte lui-même fondre insensiblement dans mes mains, et s'évaporer avec mes espérances comme un nuage. Mon parti fut pris sur-le-champ : je résolus de regagner mes bois et mes rochers. Béranger parut surpris, mais n'essaya pas de me retenir : *j'étais,* disait-il, *un homme qu'on ne dirigeait pas.* J'aurais manifesté l'intention de me jeter dans l'Etna, qu'il ne m'en eût pas détourné. Il savait que j'allais à l'abîme, il me combla de bontés, redoubla de caresses et me dit adieu. En traversant la forêt, dans l'omnibus de Fontenay, je l'aperçus, au détour d'un sentier lointain, profondément occupé à la poursuite de quelque refrain anacréontique. Ainsi s'éva-

nouit mon rêve que mon histoire aurait un succès de roman de Walter Scott.

Je revins m'établir dans ma cabane et sur mes rochers de la Charente. L'*Esquisse d'une philosophie* de M. de Lamennais avait paru. L'auteur nous en envoya un exemplaire dans notre désert; je dévorai ce livre célèbre : philosophie néoplatonicienne, écrite avec la plume de Platon. Le système était d'Alexandrie, mais le style était d'Athènes et du grand siècle. J'en écrivis mon enthousiasme à Béranger. Il me répondit (22 décébre 1840) :

« Puisque vous avez l'*Esquisse d'une philosophie*, lisez et relisez cet admirable ouvrage qui m'a causé une joie indicible. Figurez-vous que le peu de métaphysique que ma pauvre cervelle s'est faite est dans un rapport presque absolu, aux termes près, avec le vaste et magnifique système de Lamennais. Jugez, d'après cela, de mon bonheur en voyant son autorité venir à l'appui de mes réflexions. Et puis que de science! quelle supériorité d'analyse et de logique! quelles sublimes conséquences tirées de tout cela! Et comme il parle de la philosophie et de l'art! Puis enfin dans quel style ce livre est écrit. Moi, que le style occupe tant, j'ai été dans un ravissement continuel à voir comme cette plume divine se joue de toutes les difficultés. Lisez et relisez ces pages; c'est un des plus beaux modèles que vous puissiez prendre, dussiez-vous, comme moi, ne faire que des chansons. Je viens de lui écrire; en lui peignant mon enthousiasme, je ne puis m'empêcher de lui prédire peu de succès. Le temps

n'est pas à de pareils ouvrages. Je lui exprime l'espoir que l'Allemagne sera plus attentive à son œuvre. Je le souhaite : ou je suis étrangement dans l'erreur ou Lamennais vient de se placer au premier rang des grands hommes de notre nation. Mais nos neveux seuls en conviendront sans doute. »

Nous avons vu qu'une descente de police avait eu lieu chez M. de Lamennais. Bientôt après, son ami Raban, l'Esope du Palais-Royal, fut mis en prison. Lui-même fut appelé devant le juge d'instruction, ainsi que M. Auguste Billiard, l'Alcibiade des révolutions. Il était accusé de fabrication clandestine de poudre. L'homme qui naguère reforgeait les foudres éteintes de la papauté, accusé maintenant de fabriquer les cartouches de l'émeute et de l'assassinat!... Quel triste abaissement du génie! mais quelle aveugle animosité du gouvernement! Ils y mirent le comble, l'un en écrivant un indigne pamphlet contre la chambre des pairs, l'autre en faisant non moins indignement condamner à la prison l'illustre pamphlétaire. M. de Lamennais fut écroué à Sainte-Pélagie en janvier 1841, quelques jours après la publication de l'*Esquisse*, livre immortel qui, dans la Grèce antique, lui eût valu des statues.

A ce premier contraste vint s'en ajouter un second non moins affligeant pour les clairvoyants amis de la monarchie de juillet. M. de Lamennais fut mis en prison quelques jours après que les cendres de Napoléon, ramenées de Sainte-Hélène, rentraient triomphalement dans Paris. Ainsi le gouvernement infidèle à son ori-

gine et à son principe, incarcérait un illustre républicain, et rappelait de l'exil les restes d'un despote glorieux. Béranger, esprit souverainement circonspect, condamnait comme imprudents l'un et l'autre de ces deux actes; et quant au retour de l'empereur, il en donnait une raison politique et une raison poétique. La raison politique, c'est que le tombeau d'un César est un mauvais piédestal pour la statue de la liberté. La raison poétique, c'est que l'hôtel des Invalides est un pauvre sépulcre pour le grand blessé de Waterloo; et que cette poussière impériale était mieux placée dans le cratère éteint d'un volcan perdu au sein de l'Océan indien.

Je m'occupais cependant avec une opiniâtreté tout ibérienne de la publication de mes *Prophètes*. Quelques années auparavant MM. Marc-Aurel frères, libraires de Valence, mais qui avaient une maison à Paris, étaient venus m'offrir d'en être les éditeurs. Béranger me manquant, j'envoyai mon manuscrit à M. Edouard Marc Aurel, qui n'eut rien de plus pressé que de le soumettre au plus littéraire des pasteurs de Paris. Le libraire me le renvoya avec le jugement du ministre, ajoutant qu'il ne voulait pas se charger d'un livre écrit dans un style aussi pauvre que le style *lamennaisien*. Quelle apparence qu'ayant à raconter le martyrologe de nos pères, j'eusse emprunté la langue du plus hautain des hérauts du Vatican! Un seul modèle convenait à cette histoire biblique, la Bible. Béranger lui-même va tout à l'heure me justifier; car, bien que je ne le consultasse plus sur mes affaires, je le consultais toujours sur mes ouvrages, et je lui fis part de ma nouvelle

mésaventure. Il me répondit cette lettre pleine d'intéressants détails sur les sujets les plus divers et les plus élevés :

« (2 février 1841). Je m'afflige, mon cher N., du manque de parole de votre M. Marc Aurel. Il est vraisemblable que vous avez deviné la cause du refus qu'il fait d'éditer votre histoire. Cela devrait calmer un peu votre ferveur protestante, et calmer votre irritation contre nos prélats catholiques. En vérité, je crois que vos prêtres ne valent guère mieux que les nôtres, et même, sous le rapport intelligent, suis-je tenté de préférer nos ultramontains, qui ont quelque chose de plus large. Je vous engage à profiter du temps que cela va vous donner pour retoucher encore vos *Camisards,* qui, selon moi, valent la peine d'être revus et corrigés, en attendant qu'il se présente une occasion de les offrir au public, qui me semble devoir y prendre goût. Vous ne vous croyiez sans doute pas exposé au reproche du style *lamennaisien*. Vos critiques se trompent, je pense. Vous ressemblez plus, pour le fond que pour la forme, à notre abbé, dont vous avez un peu les colères et même les rancunes. C'est au moins ce que je vous ai reproché dans vos anciens cahiers, que, sous ce rapport, vous avez un peu corrigés, surtout en ce qui concerne Madame de Maintenon et Bossuet.

« Vous me dites que je suis trinitaire : vous avez tort. J'aurais voulu que Lamennais dans son livre n'eût pas ainsi divisé Dieu; mais cela est dans le fond de ses idées, et il y a peu de jours nous en avons causé. Quant

aux noms de Père, de Fils et d'Esprit, il avoue qu'il a hésité, mais que faute d'expressions meilleures il a maintenu celles-là, j'en suis fâché.

« Quant à la préférence que vous donnez à l'*Indifférence*, pour le style, selon moi, vous faites l'erreur que vous devez faire avec votre goût et vos habitudes d'écrire. C'est uniquement le fond des choses dans l'*Essai* qui vous fait voir là un style supérieur à celui de l'*Esquisse*. Mais examinez avec soin les difficultés de diction que la matière métaphysique et les explications scientifiques doivent multiplier surtout dans le premier volume, et dites-moi s'il y a rien de plus difficile à rendre clairement, simplement, brièvement, dans cette œuvre. L'examen même montrera beaucoup de passages où, à travers les formes dogmatiques le poëte se fait voir d'une façon merveilleuse. Et ne savez-vous pas le mérite qu'a cette admirable plume de n'avoir presque jamais recouru, pour expliquer sa doctrine, aux termes obscurs que la nouvelle philosophie a inventés, et qui ont si souvent tenu lieu d'idées à nos idéologues. Voilà, moi, ce qui m'a confondu. Aussi lui disais-je que je crois que Rousseau et Buffon, appelés à traiter semblable matière, ne s'en seraient pas tirés aussi bien que lui. Quant à toute la partie de l'art, les difficultés étaient moins grandes, ce qui fait que les beautés qu'elle renferme m'ont moins étonné, sinon toutefois par la variété des tons qu'il n'avait pas encore eu occasion de montrer aussi bien.

« Ce que vous dites des titres d'ouvrages de Lamennais est une observation extrêmement judicieuse. Il faut, je crois, chercher la raison de cela dans l'opposi-

tion du caractère et de l'esprit, l'un modeste, l'autre hardi.

« Je l'ai trouvé un peu faible, un peu jauni; mais la prison produit toujours cet effet dans le premier mois; puis on s'y habitue. Sa chambre est assez commode, et il l'a choisie. Mais j'aurais préféré pour lui une chambre à grandes croisées, comme il y en a dans ce corps de logis. Il aura été séduit par l'avantage de n'avoir personne au-dessus de lui : il a cent quatre marches à monter. Je lui voudrais voir son piano. Il ne paraît pas recevoir trop de visites, et il les craint avec raison. Il va travailler, mais il serait bon qu'il ne travaillât pas trop.

« A ma grande surprise, j'ai appris de lui qu'en comptant les quatre cents exemplaires envoyés en Allemagne, il en a été vendu deux mille, ce qui est prodigieux pour un tel ouvrage, dans notre pays et à cette époque. Le pauvre Leroux n'a pas vendu du sien plus de quatre cent cinquante exemplaires.

« Lamennais a été mal défendu; on ne peut pas plus mal. Il ne se souciait pas de Mauguin, et il a été forcé de le prendre. Mauguin ne savait rien des ouvrages ni de la vie désintéressée de Lamennais. Il n'avait pas lu la brochure incriminée. Et puis il va parler des affaires diplomatiques.

« Dans votre avant-dernière lettre, il y avait un psaume CV, dont je ne sais si je vous ai fait compliment. Il est bien poétiquement rendu. Je viens de lire la Bible toute entière. Que de belles choses, et que d'horribles choses! Je connais enfin bien ce peuple-là. Il ne méritait pas un chef aussi grand que Moïse. Quel homme!

« Adieu, mon cher ami. Nous avons arrêté un logement à Passy, pour faire plaisir à Judith. J'y serai le plus tard possible. Elle vous dit bien des choses, et les dames Lacroix vous remercient. A vous de cœur. »

L'ouvrage de M. Leroux dont parle Béranger, est le livre de l'*Humanité*. Le philosophe l'a dédié au poëte, son bienfaiteur, et c'est dans cette dédicace qu'il le gratifie des deux âmes de Voltaire et de Franklin qui, par la voie des transmigrations, sont venues se fondre en une seule âme qui vit dans Béranger. Car M. Leroux admettait les métempsycoses humaines, et substituait à la tradition juive et chrétienne sur la vie future, la tradition de Platon, de Pythagore et des Brames. Béranger s'amusait beaucoup de cette métaphysique orientale, qu'il regardait comme très funeste en ce qu'il replonge l'homme dans le cloaque du panthéisme. Au repas de Fontenay, il nous récita une chanson demi-railleuse qui commençait ainsi : *Un jour, dame Métaphysique,* et qui était à l'adresse de M. Leroux. J'ignore si elle a paru dans ses œuvres posthumes. C'était le bon sens gaulois que persiflait la sagesse à l'œil trouble et au vol lourd de l'Orient.

Béranger avait quitté sa maison, et soit mobilité, soit crainte des parasites, soit précaution contre l'hiver, lequel effectivement fut terrible, il s'était mis en pension chez les dames Lacroix. Il attendait le printemps pour quitter Fontenay. Il m'écrivait souvent et me donnait des détails intéressants sur M. de Lamennais. L'illustre captif, en prison comme en ville, habitait une chambre sous les toits. Sa cellule n'avait que de hautes fenêtres

qui ne lui permettaient de voir ni verdure, ni campagne, ni Paris, mais seulement un peu de ciel.

« Je vais voir Lamennais aussi souvent qu'il m'est possible. Il s'obstine à ne point sortir de sa chambre, et je crains que cette résolution absolue ne soit très nuisible à sa santé. Il ne veut pas non plus se donner la distraction d'un piano, qui ferait une heureuse diversion à sa solitude ou à son travail. Je crains qu'il ne soit pas né comme moi pour la prison. Je voudrais pouvoir lui rendre le service d'achever le temps qu'il a à passer à Sainte-Pélagie. Il est fâcheux qu'on ne puisse s'offrir pour remplaçant, j'y trouverais mon compte. Je crains qu'il n'ait eu connaissance d'un article perfidement poli qui a été publié dans la *Revue des Deux-Mondes*, et dans lequel un M. Jules Simon l'attaque vivement et non sans raison, il me semble. Il réduit l'ouvrage à peu, mais je crois qu'il n'est pas de livre métaphysique qu'on ne puisse traiter ainsi ; aucun ne peut être sur un fond nouveau; aucun ne peut être parfaitement logique; aucun ne peut être concluant : c'est le vice de la matière. Aussi n'ai-je cherché dans Lamennais que la tendance morale, la coordination des idées et la perfection du style. C'est là ce qui motive mon enthousiasme pour l'ouvrage. Je pense que je ne trouverais rien autre chose dans Platon, dans les anciens et les nouveaux métaphysiciens spiritualistes. Mais je pense que Lamennais ne passe pas ainsi condamnation, et vraisemblablement s'il a lu l'article en question il voudra le réfuter. Je le sonderai quand nous serons seuls.

« Vous voyez, mon ami, qu'il n'y a pas que vos *Pro-*

phètes qui trouvent des critiques et des contradicteurs. Moquez-vous de M. C., et parachevez votre histoire, sûr que vous devez être qu'un livre, quel qu'il soit, trouve toujours son moment et ses lecteurs. Il ne faut qu'un peu de patience. Travaillez donc dans votre solitude. Quant aux chroniques protestantes, G. se garderait bien d'en encourager la publication, et le ministre de l'instruction, que cela regarde, ne l'encouragerait pas mieux. D'ailleurs ces messieurs ont bien d'autres affaires. Faites comme eux. Réglez vos affaires le mieux qu'il se pourra, et comptez sur moi dans tous les cas. A vous de cœur.

« Je serai à Passy, rue Vineuse, nº 11, dans six semaines. (1er mars 1841.) »

Cette lettre de Béranger me remet en mémoire que j'avais l'intention de publier les documents relatifs à l'histoire du protestantisme français. C'est le projet réalisé depuis par M. Ch. Read, dans le *Bulletin*. Béranger m'en détourna comme de toute chose. De cent projets que je formais, je ne me souviens pas qu'il en ait approuvé jamais un seul. Pourtant tous ne devaient pas être chimériques. Mais, avec tous ses encouragements, il me renfonçait toujours à son insu, dans mon néant. Il quitta Fontenay aux premiers jours d'avril. Après une absence de six ans, il était rentré à Passy. Ce retour fermait le cercle, non pas de ses changements, mais de sa grande odyssée de la Touraine. Le roi des trouvères gaulois avait été jusqu'à la Loire, jusqu'aux limites de la vieille France. Il s'empressa de m'annoncer sa nouvelle installation.

« Passy, rue Vineuse, 15, 10 mai.

« Voici un mois, mon cher N., que nous habitons ici, nous y trouvant assez bien, quoique d'abord la vivacité de l'air ait opéré une petite révolution en moi. J'ai fait toutes les visites inévitables, et en ai reçu beaucoup. Je suis loin de jouir ici de la tranquillité que j'avais à Fontenay, et je ne crois pas que j'y travaille autant. C'est surtout le repos que je regrette, car la solitude m'est de plus en plus nécessaire. On aura beau jeu à me relancer ici. Déjà M. de Lamartine, que je ne connaissais pas, a voulu m'y venir voir. J'ai été sensible à cette recherche de sa part, mais je crains qu'il n'ait montré la route à d'autres...

« ...Lamennais a une trop bonne opinion de moi. Mais je voudrais que mon exemple lui servît à modifier un peu ses humeurs d'enfant qui, je le crains toujours, le rejetteront dans une lice où il y a pour lui plus de coups à attrapper que de services à rendre. Je voudrais le déterminer à rester le philosophe du peuple, sans en être le pamphlétaire. Il s'obstine à garder la chambre, mais sa santé n'en souffre pas trop. Nous espérions une amnistie qu'il redoutait et qui malheureusement n'a pas été donnée avec les bonbons du baptême. Il n'y a eu d'amnistie à Sainte-Pélagie que pour le prisonnier tué par la sentinelle. Adieu, mon cher N... A vous de cœur. »

M. de Lamennais, de sa prison, donnait de temps en temps de ses nouvelles à mes hôtes. Nous nous disputions ces précieux billets; quelques-uns sont restés dans mon portefeuille; en voici un où il est question de Bé-

ranger et de moi. Il reprend une thèse antérieurement débattue sur le génie des femmes, probablement à propos de Madame G. Sand.

« Sainte-Pélagie, 25 mai 1841.

« Certainement les femmes ont une délicatesse de perception et de sentiment bien supérieure à tous les lents procédés de la logique, et plus sûre bien souvent. Elles ont des qualités autres que celles des hommes, et, ce dont je les blâme, c'est d'en vouloir changer. Je n'aime pas plus les femmes qui se font hommes que les hommes qui se font femmes. Que chacun reste soi ; il y a à gagner pour tous...

« Ce qui rend plus dure la vie de prison, c'est de sentir près de soi tant de souffrances. Il y a maintenant sous le même toit que moi cinq cent cinquante malheureux que deux ou trois douzaines de démons payés pour cela s'acharnent à tourmenter du matin au soir, et du soir au matin, car ici les nuits même sont sans repos... M. N. a-t-il renoncé au projet de se faire ministre? Je le remercie de l'opinion bienveillante qu'il a de moi. Béranger vient me voir de temps en temps, et j'ai toujours un nouveau plaisir à l'entendre causer : il a tant d'esprit et de sens!... »

M. Aug. Billiard, auteur de l'*Organisation de la république*, maintenant retiré à Saint-Germain en Laye, m'a raconté qu'il alla voir un jour M. de Lamennais à Sainte-Pélagie. C'était le soir, et dans le clair-obscur de sa cellule, ils se mirent à causer de politique et des principes des sociétés. M. de Lamennais, qui d'ordinaire ânonnait en parlant, renouvela cette fois encore ce prodige d'é-

loquence dont j'avais été le témoin dans les bois de Sézanne. Son génie, une heure durant, plana dans les plus sublimes hauteurs de la philosophie sociale, sur les ailes harmonieuses de Platon. La nuit tomba, me dit M. Billiard, et l'ombre me dérobant l'aspect de la cellule et les traits de l'illustre captif, je me crus, en écoutant ce poétique législateur, assis avec le divin Grec, au pied des colonnes du temple du cap Sunium. Et la rumeur lointaine de Paris complétait l'illusion en roulant, par rafales sourdes, contre les murs de la prison, comme le ronflement des vagues de la mer contre les rochers de l'Attique.

Le témoignage de M. Auguste Billiard n'est point suspect, car il n'aimait pas M. de Lamennais. L'épicurien éprouvait une instinctive répulsion contre l'ancien théocrate. Ils avaient été pourtant compagnons de démagogie, et l'un et l'autre presque impliqués dans l'affaire de Raban. Nous devons un souvenir à ce vieillard longtemps mêlé à nos troubles civils, et qui vient de s'éteindre dans l'indigence et l'obscurité à Saint-Germain en Laye. Né en 1788 à Courtaumer, dans le bailliage d'Alençon, en Normandie, secrétaire de M. de Montalivet, ministre de l'intérieur de Napoléon, commissaire auprès du général Lamarque pour la pacification de la Vendée, journaliste signataire de l'adresse qui provoqua la révolution de juillet, préfet du Finistère sous le roi Louis-Philippe, conseiller d'Etat sous la république, consul à Dresde, envoyé à Londres, à Saint-Pétersbourg, colon à l'île Bourbon, publiciste, administrateur, poëte, M. Billiard connaissait tous les hommes, toutes les histoires, toutes les anecdotes,

même les plus frivoles, de son siècle. Il était un démagogue, mais d'Athènes ou de Sybaris, et toujours prêt à se couronner de roses. Il parlait avec une élégance parfaite, une nonchalance exquise du régicide, des massacres de la révolution, et son poignard inoffensif n'avait qu'une gaîne de myrte. Les voluptés, dont sans doute il avait été le prêtre, l'avaient à la fin pris pour victime et rendu son corps élégant tellement informe qu'il était impropre à toute chose, même au cercueil. Ployé en deux comme le bélier héraldique de la Toison d'or, il discourait encore avec le calme d'un sage, s'enfonçait avec une inaltérable sérénité dans la mort, et, sans crainte comme sans espoir, il souriait au néant. Il est mort à la manière de Pétrone, récitant des vers élégiaques, rappelant des souvenirs érotiques, évoquant des images chéries, ombres de ses voluptés qu'il conviait à ses funérailles. Son cercueil, indigent et abandonné, n'a guère été suivi que par les deux religieuses qui l'avaient enveloppé de son suaire, et par un ministre protestant qui, ne pouvant le revêtir de son espérance, n'a pu que répandre une larme sur sa tombe. (Septembre 1858.)

M. Marc Aurel cependant s'était ravisé; il consentait à imprimer mon histoire cévenole. Le bruit s'en répandit, et plusieurs Eglises du Midi m'adressèrent vocation. Je refusai, je n'étais pas encore prêt; mais Béranger, apprenant que je venais d'être élu à C., près de Nîmes, m'offrit cinq cents francs pour l'ameublement de mon presbytère. Il ajoutait :

« Reste à savoir maintenant si vous prendrez goût

à vos nouvelles fonctions dont je m'exagère peut-être les difficultés, mais qui me semblent peu compatibles avec votre caractère, comme je crois le connaître. De cela, vous n'en savez pas encore grand' chose. Plus tard, vous m'en parlerez, je l'espère, car je souhaite que dans vos lettres vous me parliez désormais plutôt de choses essentielles que de la broutille littéraire. Non que je veuille pourtant que vous renonciez aux lettres; je vous engage, au contraire, à cultiver la poésie plus que jamais. Vous allez vivre au milieu de la réalité; puisse-t-elle devenir votre muse, et compléter aussi le charmant recueil que vous avez commencé! Quand vous serez arrivé au trop-plein, vous ferez un choix, et peut-être trouvera-t-on alors un éditeur qui vous aidera à prendre rang parmi nos jeunes poëtes dont le nombre augmente chaque jour en dépit de l'indifférence publique.

« Adieu, mon cher ami; Judith vous dit mille choses aimables, et moi je suis comme toujours tout à vous de cœur. (27 septembre 1841.) »

Ce n'est pas à C. que j'allais, mais quelques mois après à Bordeaux. M. de Lamennais sortit de prison pendant l'hiver. Il en sortit faible, aigri, irrité; ce billet, que je retrouve parmi d'autres lettres, respire une vague et sombre exaspération contre tout le monde et toute chose.

« Paris, 4 mai 1842.

« Nous avons ici les mêmes chaleurs que vous, et beaucoup de maladies, et beaucoup de morts, surtout

parmi les personnes âgées. Le beau-père de mes deux nièces, venant à Paris avec ses filles pour y consulter les médecins, a été frappé à Orléans d'une apoplexie foudroyante au moment de monter en voiture; de sorte que ses pauvres filles qui se trouvaient avec lui ont repris bien tristement la route de Bretagne avec un cadavre. Béranger a perdu aussi l'un de ses plus anciens amis, M. Wilhem, inventeur d'une nouvelle méthode pour apprendre la musique. Celui-ci est mort d'une fluxion de poitrine mal traitée peut-être. Pour moi, sans être précisément malade, je n'ai pu, depuis ma sortie de prison, retrouver mon ancienne santé. Mon travail en souffre, et c'est ce qui me contrarie le plus. Vous avez tout à fait raison en me conseillant de sortir davantage. Mais où aller? Je n'aime pas les promenades de Paris, et la paresse me retient chez moi. Une chaumière à une ou deux lieues de Paris me conviendrait fort, mais n'a pas une chaumière qui veut.

« J'ignorais que ... eût quitté Paris. C'est une femme sèche, gâtée par le monde, et à qui la vieillesse, car elle n'est plus jeune, doit peser partout. Si l'un des petits prophètes de M. N. lui avait prédit, il y a trente ans, l'ennui de sa vie présente, elle eût été bien étonnée, mais elle ne l'aurait pas cru.

« Voilà plusieurs mois que je n'ai vu M. Mauguin. On dit qu'il a des chances d'être nommé à Châlons. Tout se remue pour les élections nouvelles. Chacun s'occupe de soi, et personne du pays; aussi rien ne ressemblera plus à la chambre actuelle que la chambre future. On quittera des places, on en donnera, on se ruera en masse sur le budget pour le dévorer, et dans ce hideux

pêle-mêle disparaîtront les derniers restes de l'honneur de la France sacrifiée par des intrigants à d'autres intrigants. Dieu veuille qu'elle ne se réveille pas trop tard et lorsque le mal sera sans remède. »

L'emprisonnement de M. de Lamennais ne produisit presque aucune sensation dans le public, soit qu'il ne sût pas, en les secouant, faire sonner ses fers, soit qu'il existe des époques sourdes où rien ne retentit dans le cœur d'un peuple. Dix ans auparavant, la captivité de Béranger avait fait frémir sympathiquement toute la France.

IX

Béranger à Passy. — Maladie : pensées de la mort. — Son tombeau et celui de Lamennais.

(Septembre 1842 — Janvier 1843.)

Béranger me croyait encore errant dans mes bois, comme un camisard, quand j'étais depuis plusieurs mois installé dans les splendeurs de Bordeaux. Bordeaux est une des plus opulentes villes de France, et mon patron était l'un des principaux armateurs de cette métropole de la Gironde. Protestant de l'ancienne roche, il unissait le puritanisme au négoce, et quoique personnellement très simple, menait une vie princière et patriarcale. Sa maison, par le nombre des enfants, la richesse des parents, la multitude des clients, formait comme une tribu d'Israël, mais de l'époque de Salomon. On eût dit un de ces marchands d'Ophir dont les

navires allaient dans l'Inde chercher de l'or, des perles et des paons. Il avait un hôtel en ville, une villa d'été sur la colline de Florac, un château d'automne dans les vignobles du Médoc. C'est en juin 1842 que je me rendis, comme précepteur de son plus jeune fils, à sa résidence de Florac, promontoire escarpé d'ombrages et de fleurs, dominant la plaine, le fleuve, la rade, et, dans le lointain, la grande cité dont les coupoles et les tours se confondent au regard avec les mâts de navires venus de tous les points de l'univers. Je n'avais point consulté Béranger : il m'eût dit : « Où voulez-vous aller? Etes-vous fait pour vivre dans les salons? Oserez-vous hanter les riches et les puissants? Pauvre sauvage, restez dans votre désert. » Je partis, et il se trouva que les salons de Bordeaux ne me parurent pas plus effrayants que les bercails des Pyrénées.

Pendant que je m'installais à Bordeaux, mes *Prophètes* parurent à Paris et à Valence. Mais Marc Aurèle se contenta de vendre l'ouvrage obscurément; il ne fit rien pour sa renommée. Il ne l'envoya pas aux journaux; et mes amis ne le reçurent que trois mois après. Le livre parut donc sans patronage littéraire. M. de Lamennais ne m'en accusa seulement pas réception; Béranger m'écrivit une lettre de promesses aussi vagues que superflues. M. Sainte-Beuve m'adressa le billet suivant que je relis avec bonheur :

« Ce 3 décembre 1842.

« Monsieur,

« C'est avec bien du plaisir que j'ai reçu de vous un souvenir, et surtout un souvenir de cette espèce, qui

me montre toute la vie et l'application sérieuse d'un talent et d'une imagination dont j'avais apprécié les prémices. Vous nous rendez des luttes et des figures pleines d'animation et de grandeur, et vous le faites avec un feu qui semble allumé au leur. Je m'instruis beaucoup aux *Pasteurs du désert*. Les Jansénistes, qui étaient leurs cousins germains sans s'en douter, ont été bien sévères pour eux; je ne le leur mâcherai pas à l'occasion. Il m'eût été bien agréable en d'autres temps de pouvoir étudier de plus près avec vous votre sujet en rendant compte quelque part de votre ouvrage. Mais je suis venu à n'avoir plus d'organe habituel de publicité. Le monde de Paris se renouvelle vite, et l'on est éliminé avant le temps par les nouvelles mœurs de la nouvelle presse qu'on n'accepte pas. Croyez du moins, Monsieur, à mes sympathies pour votre œuvre et à mes sentiments de reconnaissance et de souvenir pour vous. »

Un mois après, Béranger m'écrivit une seconde lettre où il juge ainsi les *Pasteurs du désert :*

« Mon cher N., j'ai relu tout entière votre histoire des Prophètes, et avec autant de plaisir que m'en avait fait le manuscrit. Seulement j'ai un peu regret qu'après la sortie de Cavalier et la mort de Roland, vous ayez trop circonstancié les détails de la levée de boucliers de Ravanel et de Catinat; et trop aussi les particularités des horribles supplices de ces derniers apôtres militaires. Il me semble qu'alors on sent malgré soi l'intérêt diminuer. Je n'aime pas surtout à voir le farouche Catinat finir en dénonçant ses amis. Quant à l'ensem-

ble, il m'inspire toujours une grande sympathie pour ces braves défenseurs de la libre pensée à une époque d'asservissement. Je ne puis m'empêcher de croire que, pour bien des lecteurs, ce livre aurait le charme qu'il a pour moi. Dans vos montagnes avez-vous cherché à le répandre? Là peut-être il n'est pas sans inconvénient. Il pourrait donner aux descendants de vos prophètes des velléités de courir à Nîmes pour venger sur des catholiques aussi enragés que vos protestants-israélites, leurs pères massacrés avec tant d'inhumanité il y a cent cinquante ans. On m'a dit que vous aviez aspiré au pastorat à Nîmes même. Savez-vous que je ne serais pas surpris que les prudents de votre secte aient cru sage de ne pas vous appeler à un pareil poste. Vous avez par moment dans votre livre tout l'air d'un homme capable de recommencer une guerre de religion dans ces contrées fanatiques. Le temps serait mal choisi, convenez-en; et puis vous seriez bien changé si vous poussiez jusque-là la foi de vos aïeux.

« Ce que j'aurais désiré, c'est que Marc Aurel poussât votre ouvrage aux journaux. Il paraît qu'il les a autant négligés que vos amis. C'est peut-être un malheur. Ce livre ne ressemble à aucun autre, et je regrette de connaître aussi peu d'écrivains journalistes. Vous savez, au reste, combien il est difficile maintenant de réussir à faire parler d'un livre. Les libraires seuls ont ce privilége; mais il leur coûte cher. Le vôtre aura voulu faire des économies, et je pense qu'il se sera contenté de placer l'édition dans les provinces du Midi...

« Judith et moi sommes indisposés depuis le commencement de l'année : c'est un mauvais début. Vos

vœux, que nous recevons avec grand plaisir, y changeront peut-être quelque chose. Recevez tous les nôtres, et donnez-moi un peu plus souvent de vos nouvelles, sûr, comme vous devez l'être, qu'elles me seront toujours agréables. A vous de cœur. (23 janvier 1843.) »

Mais le témoignage qui m'a le plus touché, parce qu'il vient d'un écrivain consciencieux, impartial, et que je ne connaissais alors que par ses travaux, c'est celui de M. Henri Martin. Voici la note qu'il a insérée, tome XVI, page 589 de son *Histoire de France :* « Voir sur la guerre des Cévennes, l'histoire des *Pasteurs du désert*, par N. P., Paris 1842, livre émouvant et profondément original qu'on a peine à croire écrit par un de nos contemporains, tant les passions et les croyances d'une autre génération y revivent en traits de feu. L'auteur a fait comme ce vieillard des tombeaux dont parle Walter Scott dans les *Puritains :* il n'a pas seulement restauré les épitaphes de ses héros; il les a fait sortir vivants de leurs sépulcres. Cette exhumation huguenote a mieux réussi que les pastiches où le fanatisme prétentieux et maniéré a voulu singer la naïveté du moyen âge catholique. »

Il est doux de voir tout à coup surgir de la foule un ami inconnu, surtout quand c'est un homme équitable et illustre, quand c'est le plus sage, le plus complet, le plus classique historien de la France. On voit que l'opinion de M. H. Martin est identique avec celle de Béranger : selon lui, mon livre offre un intérêt égal à celui des romans de Walter-Scott. J'ajouterai, pour en

finir, que des témoignages d'estime m'arrivent tous les jours de Suisse, d'Allemagne, d'Angleterre et même d'Amérique. Ce livre a été un vigoureux coup de cloche qui a réveillé les études historiques dans l'Eglise réformée de France qui maintenant fouille partout ses archives et interroge incessamment ses tombeaux.

Ces vieilles mœurs protestantes dont je venais de tracer un tableau rustique et guerrier, j'en retrouvais dans la maison où j'étais, un reste notable, mais d'un caractère pacifique et grandiose. Mon patron avait été élevé en Angleterre, sa femme, quoique Bordelaise, était Anglaise de race, et sa famille formait comme une colonie anglo-française. Le vieux huguenotisme s'était retrempé à ce contact britannique. Tous les dimanches, à la campagne, mon patron, à la manière des lords anglais, rassemblait ses enfants et ses serviteurs pour le culte divin. Evêque domestique, il lisait un chapitre de la Bible et les prières liturgiques. Ce vieillard disant d'une voix grave : *Seigneur, aie pitié de nous!* et ses enfants et ses serviteurs prosternés répondant : *Seigneur, aie pitié de nous qui ne sommes que des pécheurs!* présentaient un tableau religieux des anciens temps profondément émouvant. Tous les matins une prière plus courte avait également lieu, et l'on ne se mettait point à table sans invoquer la bénédiction du Seigneur. Cette table immense réunissait quelquefois une trentaine de convives. Noël offrait surtout un spectacle domestique d'un caractère patriarcal. Noël est la solennité favorite des Anglo-Saxons. L'Eglise et le réfectoire, ce jour-là, se décorent de houx, ce laurier du Nord. Alors on tuaitle veau gras; les vins d'or de Bar-

sac et les vins roses du Médoc étincelaient dans de gigantesques carafes de cristal. Ce réalisme austère est un des caractères de la piété puritaine où les largesses de la vie sont sanctifiées par les prières et les hymnes. Noël, en effet, est la joie du monde, l'ouverture de l'année pour la république chrétienne, la fête de la liberté du genre humain. Notre vénérable amphitryon qui, je crois, était de l'Académie de Bordeaux, assaisonnait ses festins d'érudition saine et du sel des bons mots. Une dame, un jour, se plaignait à table que la reine-Claude qu'elle mangeait était piquée des vers : « Madame, répondit notre hôte, c'est la poésie des prunes. » Etait-ce un simple calembourg? Etait-ce un proverbe à la manière de Salomon? Etait-ce une élégante épigramme décochée contre les prunes et les poëtes, peut-être contre Béranger lui-même? Si l'épicurisme est en effet le ver corrupteur des sociétés, la poésie qu'il engendre, la chanson bachique et érotique, ver encore, mais vif, ailé, voltigeant et scintillant au soleil, en est plutôt le papillon.

M. Marc-Aurel, qui faisait probablement ses affaires avec mes *Camisards*, me proposa la rédaction d'une espèce de revue protestante illustrée. Quelque désir que j'eusse de retourner à Paris, je refusai; c'est à quoi fait allusion le début de cette lettre de Béranger :

« J'ai su, mon cher N., que vous avez été sur le point de venir à Paris, mais par une autre voie que celle de Montandon (frère du pasteur), qui ne m'en a rien dit. C'est par M. le pasteur Martin, qui l'avait annoncé

à Lamennais, et qui paraît avoir regretté beaucoup que l'affaire ne se soit pas arrangée. Il a quitté Paris, dit-on, dans le plus triste état de santé.

« J'ai su aussi que vous aviez tenté de vous faire adopter par le consistoire de Nîmes. D'après l'état des deux croyances dans ce pays, d'après leur animosité continuelle, je conçois qu'on n'ait pas cru convenable d'appeler l'auteur des *Prophètes*. Je suis sûr de la tolérance de votre cœur; mais dans ce livre, vous vous êtes laissé aller poétiquement jusqu'au fanatisme religieux, à plus d'une page qui n'en est pas moins bonne pour moi, qui aime assez que l'auteur soit de l'opinion de ses héros. Et puis vous avez trop de conscience pour remplir à moitié les fonctions que vous accepteriez. Or, avoir charge d'âmes, n'est chose facile qu'à ceux qui n'en ont pas. J'aurais mieux aimé vous voir au journal qu'on vous proposait. D'abord vous eussiez été ici; puis, je crois la responsabilité moins pénible. Peut-être cette position eût pu vous en procurer une autre plus à votre goût et moins périlleuse dans cette partie de la France que dans vos diables de contrées méridionales.

« Le livre de Lamennais (*les Amchaspands*) a eu plus de succès de vente que je ne lui en avais prédit. On va en faire une deuxième édition. Les injures qui ont été adressées à l'auteur n'ont pas nui au succès du livre. Je voudrais bien calmer son irritabilité; mais malgré l'amitié qu'il me montre, malgré nos rapports fréquents, j'ai peu de pouvoir sur cette tête bretonne. Il m'a promis pourtant de ne pas faire de pareilles sorties contre notre pauvre époque. Le voilà remis à son *Esquisse d'une philosophie*.

« Je ne sais trop comment vous établissez ma confraternité avec B. (qui était alors à Bordeaux). Mais, puisque confrère il y a, je vous dirai que c'est non sa fille, mais sa belle-fille, qui est danseuse, et qu'il accompagne sans doute pour se livrer, en province, aux chances du jeu, détestable passion qui a perdu ce malheureux. On m'a assuré quelquefois qu'il était rongé de désespoir de la déconsidération qu'il s'est attirée. Je le plains, car il eût pu aller plus loin et plus haut avec une conscience plus ferme et des goûts plus réglés.

« Vous qui avez toute la sagesse qui lui a manqué, j'espère qu'en compensation des ennuis de votre position, vous trouverez où vous êtes quelques ressources pour l'avenir. Vous devez y penser, puisque, dites-vous, vous blanchissez déjà. C'est un peu tôt; il est vrai que j'étais chauve plus tôt encore. Tâchez, si vous mettez de côté, de placer vos économies d'une manière solide. Maintenant vous avez de l'expérience.

« Je suis assez souffrant; j'ai fait même connaissance avec une maladie que j'ignorais, et qui depuis cinq semaines me retient dans ma chambre sans me laisser deviner quand je pourrai reprendre mes promenades. Judith est très sensible à votre bon souvenir et vous fait ses amitiés. Recevez toutes les miennes, et croyez-moi, comme toujours, tout à vous de cœur. (18 avril 1843.) »

Béranger avait à se plaindre de M. Barthélemy qui, dans je ne sais quelle préface, avait indirectement attaqué les flonflons et les glouglous du chansonnier.

Il rendait justice à la verve âpre et mordante du satirique marseillais. Je l'ai entendu se récrier d'admiration un jour que son libraire lui racontait comment ce poëte composait sa *Némésis*. Insoucieux, il donnait ses jours au sommeil et ses nuits au plaisir. Le vendredi soir seulement, il pensait à son poëme. Il se couchait dans un hamac, et l'inspiration montait au balancement de sa couche maritime comme au roulis d'un vaisseau. Il s'accouplait toute la nuit avec sa *Furie aux crins de couleuvres*, Le samedi matin, il rouvrait sa porte et jetait au libraire, qui l'attendait pour l'impression, une satire politique toute fumante. Puis le poëte, délivré de son démon, revenait à ses voluptés nocturnes. « C'est incroyable! s'écriait Béranger. Et ce prodige s'est renouvelé pendant une année entière! *Némésis* restera, non-seulement comme un tour de force poétique, mais encore comme un monument historique de notre temps. Il renferme fréquemment de beaux vers, et quelquefois de beaux poëmes, entre autres la *Fête du Soleil*. » M. Perrotin, éditeur des *Chansons* et de *Némésis*, réconcilia plus tard les deux poëtes, et Béranger eut, je crois, le bonheur de rendre service à son ancien adversaire. Béranger m'apprend, dans le billet suivant, la nature de sa maladie :

« Mon cher N., j'ai eu une petite maladie appelée catarrhe de l'urètre, causée par la suppression momentanée d'un flux hémorroïdal. On m'a effrayé sur les conséquences possibles du bobe, et je me suis laissé mettre le feu dans le corps pour y mettre un terme. Mais une grosse maladie de rectum et de vessie est venue

me livrer aux plus atroces douleurs, qu'on ne savait plus comment arrêter. Moi, qui n'ai jamais eu le moindre embarras de vessie, j'ai été livré en peu de jours à tous les tourments dont cet organe est susceptible. Après les spasmes, je suis arrivé à... (un mot illisible). Bretonneau, que j'avais défendu de prévenir, a appris ma position indirectement; il est accouru il y a quelques jours et m'a trouvé en voie de rétablissement, mais non encore sans souffrances. A l'instant où je vous écris, j'en éprouve encore d'assez vives. Mais l'espoir de guérison est revenu et je souffre à présent avec résignation. A soixante-trois ans, de pareilles épreuves sont rudes à passer, et il faut encore une certaine force pour en triompher. Je serai bien heureux s'il ne me reste aucune trace de ces trois mois, car voici trois mois que je garde la chambre.

« Je suis heureux de vous voir attacher aux personnes chez qui vous êtes, l'attachement étant réciproque surtout. De leur part, je le conçois puisqu'il paraît que vous avez su tirer parti d'un élève dont vous espériez peu d'abord. Cette maison vous sera plus profitable que celle ou vous avez perdu tant de temps..... A propos, savez-vous que la princesse de B. publie un livre intitulé : *De la formation du dogme catholique*. J'en ai lu les deux premiers volumes, qui ne sont pas sans mérite et qui bien certainement sont d'une femme, aidée peut-être un peu dans ses recherches historiques e théologiques. Adieu, mon cher N.; écrivez-moi plus souvent; mais, par pitié, n'affranchissez plus vos lettres, je n'affranchirai plus les miennes, et ce sera pour nous deux un grand embarras de moins. Portez-vous bien;

recevez les amitiés de Judith, et croyez-moi tout à vous. (1er juin 1843.) »

La princesse de B., qui avait été l'héroïne de l'insurrection italienne, devenait maintenant la Clorinde théologique de la papauté, sauf à s'engager plus tard contre son pontife. L'illustre étrangère commettait en ceci l'erreur si funeste à l'Italie qui, dans l'avenir, doit nécessairement opter entre la théocratie et la liberté. Béranger, un mois après, me donna les détails les plus intéressants sur M. de Lamennais, sur M. de Chateaubriand et sur lui-même.

« Les expressions de ma lettre, mon cher N., vous auront trompé sur les moyens employés pour me guérir. Quand je vous disais qu'on m'avait mis le feu dans le corps, j'entendais parler des astringents qu'on m'a ordonnés et qui conviennent si peu à ma constitution. Il y avait de ma faute, parce que je ne sais pas donner les renseignements nécessaires au médecin, et que celui que j'avais choisi, homme prudent et instruit, s'est effrayé de certains symptômes sur lesquels Bretonneau l'a seul rassuré dans le peu de temps qu'il est accouru passer auprès de moi. Grâce à cette maladie, j'ai maintenant à Paris un médecin au fait de mon tempérament, et qui s'entendra avec Bretonneau toutes les fois qu'on le jugera nécessaire. Je ne suis pas encore bien portant; c'est la tête qui maintenant me fait souffrir; je l'attribue au froid qu'il a fait en juin. Les chaleurs semblent vouloir venir enfin, et je compte sur elles pour me guérir.

« Un passage de votre lettre m'a fait sourire. Vous parlez du secours moral que Lamennais a dû me prêter dans mes souffrances. Oh ! mon cher enfant, quel appui j'aurais là, amitié à part, car en effet il me montre beaucoup d'attachement. Même au milieu de mes maux, j'étais obligé de remettre en selle ce cavalier si souvent désarçonné par son imagination maladive. Est-ce que les tristes *Amschaspands* ne vous ont pas montré le fond d'une âme découragée? Je fais tout ce que je puis pour lui rendre un peu de force et d'espérance, mais j'ai des idées et une façon de voir si différentes des siennes que je m'y prends sans doute fort mal; et puis on ne calme pas l'eau agitée en y trempant la main. Au moins cela lui fait-il passer quelques heures plus heureuses, et je me réjouis de lui être de quelque utilité.

« Chateaubriand est plus triste encore, mais il a un plus grand fonds de bienveillance; malheureusement il éprouve cruellement les effets de l'âge. Les jambes perdent toute force, bien qu'il veuille marcher encore. Quand il me vient voir, je crains que, malgré le domestique qui l'accompagne, il ne fasse quelque chute dans l'escalier ou dans la montée de Passy. Il vient de partir pour les eaux, mais avec peu d'espoir de rétablissement. Mon ami, il ne faut pas vieillir autant; je crains pour mon compte d'avoir passé le terme raisonnable. Aussi voudrais-je mourir, non que la vie me soit à charge, il s'en faut, mais parce que l'avenir me fait peur. Je le vois chargé de toutes les infirmités, même de la peur de la mort, qui nous prend toujours quand la vie n'a plus rien qui nous puisse attacher.

« Vous me citez un mot de Gœthe que je ne connais-

sais pas ; mais j'ai lu de lui un passage où il parle de mes chansons en termes qui s'accordent à ce que rapporte son secrétaire. Je m'étonne toutes les fois que je vois un étranger faire l'éloge de mon talent. J'ai cependant eu souvent cette bonne fortune. Il y a dans Louis Bœrne, un catholique allemand mort proscrit à Paris, et que j'ai regret de n'avoir pas connu, plusieurs pages sur moi comparé à Uhland, qui m'ont fait venir les larmes aux yeux. Ce n'est pas sous le rapport littéraire que j'ai éprouvé cette impression; mais c'est par l'appréciation de la partie morale et patriotique de mes chansons que Bœrne m'a vivement ému. Tout cela pourtant ne m'empêche pas de m'étonner encore que des étrangers puissent reconnaître quelque mérite à des œuvres si intimement françaises. Il est vrai que Gœthe et Bœrne possédaient parfaitement notre langue, mais enfin ils ne la parlaient pas habituellement; et ce n'est que dans cette habitude qu'on trouve la facilité de juger des poésies aussi actuelles que les miennes. Vous jugerez que je suis encore un peu malade à ces longues tirades sur mon propre compte.

« Vous me parlez de votre solitude, et vous me dites qu'à votre naissance on ne vous trouva pas de parrain, ce qui sembla être de mauvais augure pour votre vie. Mais n'est-ce pas vous par hasard qui avez fait le difficile sur les parrains qu'on vous a proposés? Vous ne vous êtes pas assez habitué à vivre avec vos semblables dont fort peu vous ressemblent, il est vrai; vous n'avez pas assez fait part à autrui de vos excellentes qualités, et c'est là un grand tort, même aux yeux de Dieu. Vous pouviez être utile à beaucoup, et vous ne l'avez été

qu'à quelques-uns : ce n'est pas assez. En vous rendant plus de justice, vous auriez pu être meilleur encore.

« Ne m'aviez-vous pas dit que vous feriez un voyage à Paris avec votre élève, ou l'ai-je rêvé? C'est peut-être parce que je le souhaite. Adieu, Judith vous fait ses amitiés, et moi je suis tout à vous de cœur. (4 juillet 1843.) »

J'avais écrit à Béranger que Gœthe trouvait dans ses chansons un parfum oriental. Cette nouvelle fut, j'en suis certain, un baume excellent pour son mal, et l'oubli de ses douleurs me valut cette longue et précieuse lettre. Le poëte parle encore de la peur de la mort qu'il ressentait. Pourtant il mêlait fièrement, à la manière des épicuriens, l'image de la mort, dans ses discours ou dans ses vers, en couronnant, il est vrai, le spectre de roses. Il disait : « J'aurais dû mourir pendant la révolution de Juillet; j'aurais été enseveli par le peuple vainqueur dans son triomphe. » Il m'a dit bien des fois qu'il voulait être enterré avec les pauvres, tout en rappelant néanmoins qu'une place l'attendait dans le tombeau de Manuel. Je lui ai entendu dire à son chargé d'affaires, M. Béjot : « Je veux qu'on me jette dans la fosse commune. Si vous me bâtissez un tombeau, je me relèverai; à coups de pied, à coups de poing, je démolirai votre tombeau. » Il ne prévoyait pas qu'on l'enterrerait comme un prince. Il en eût bondi jusqu'aux nues.

J'ai également entendu dire à M. de Lamennais qu'il avait sollicité l'honneur d'être inhumé aux pieds de M. de Chateaubriand, sur un îlot orageux, devant Saint-Malo. Ce sépulcre, au sein de l'Océan, convenait à

son génie aussi bien qu'à son cœur. Mais il a vraiment rêvé pour son sommeil les « côtes âpres et nues de sa vieille Armorique, ses tempêtes, ses rocs de granit battus par des flots verdâtres, ses écueils blanchis de leur écume, ses longues grèves désertes, où l'oreille n'entend que le mugissement sourd de la vague, le cri aigu de la mouette tournoyant sous la nuée, et la voix triste et douce de l'hirondelle de mer[1]. » Au surplus, après l'écueil du Grand-Bé, ce poétique tombeau de l'Océan, c'est la fosse des pauvres qu'eût choisie M. de Lamennais, et si l'on y a déposé son illustre cendre, ce que j'ignore, il doit s'y trouver aussi bien tout au moins que Béranger.

Cependant le gouffre qui m'avait relâché, me renvoyait aussi mes dépouilles submergées; la vague me reportait tour à tour mes économies, mes livres, mes manuscrits, excepté le recueil que j'avais montré à Béranger, et qui ne remonta jamais sur l'eau. Je retrouvai aussi la parole : le malheur avait scellé mes lèvres; sur le pavé de Paris, j'avais rencontré trois monstres : *lupi Mœrim videre*. Comme ce *sombre* berger, j'avais perdu la voix, et son retour fut sans doute un don du sol hospitalier, du ciel éloquent de la Gironde. Je me rétablissais ainsi de mon naufrage à Bordeaux. C'est un pays éminemment propre à reposer des agitations de la vie et de la mer. *Burdigala* n'est pas l'Athènes, mais le Milet ou l'Éphèse de l'Occident. Il y a dans son climat une certaine mollesse asiatique où viennent s'assoupir la vivacité gasconne et l'énergie pyrénéenne. Une grâce

[1] *Affaires de Rome*, page 10.

ionienne, mêlée de pompe et d'indolence, se retrouve en toute chose, comme un caractère général : dans le type si antique et si suave de la race ibère au teint pâle, presque doré, au regard noir, caressant et mélancolique; dans l'attitude nonchalante et les plis insoucieusement drapés du vêtement, dans l'accent élégiaque du langage le plus traînant des dialectes auscitains, dans l'éloquence redondante, pathétique, mais un peu vide de ses immortels orateurs, enfin, dans la beauté grandiose, la souveraine élégance de sa métropole un peu déserte et silencieuse, et comme assoupie dans la vapeur de ses vins, sous l'ombrage bachique des pampres et des pins des Landes.

Bordeaux se pavoisait pour la solennité d'un congrès vinicole. M. de Lamartine et M. Mauguin devaient y représenter la Bourgogne. Je connaissais M. Mauguin, mais je n'ai jamais vu M. de Lamartine, que tout le monde a contemplé dans nos dernières révolutions. J'exprimais à Béranger le bonheur que j'aurais enfin d'entrevoir cet homme célèbre, aux sources harmonieuses duquel je m'étais si longtemps abreuvé délicieusement de la plus pure poésie. Béranger me répondit à cette occasion :

« Voilà bien longtemps que je veux vous écrire, mon cher N..., et j'en ai été empêché par des nouvelles qu'on m'a données de vous. On m'avait annoncé d'abord que vous partiez pour aller recueillir un immense héritage en Portugal, et que vous viendriez d'abord à Paris, pour y prendre langue avec des hommes d'affaires. Il s'agissait de beaucoup de millions. Je n'y

croyais guère, mais vous pouviez venir à Paris, et je vous ai attendu. Puis votre arrivée m'a été positivement annoncée, ce qui me faisait plus de plaisir, quoiqu'il ne fût plus question du fameux héritage. Enfin, on m'apprend aujourd'hui que vous ne ferez pas cette année le voyage sur lequel je comptais, que vous êtes pour quelques jours à Cognac, d'où vous retournerez à Bordeaux !...

« Vous n'avez eu là-bas ni Lamartine, ni Mauguin. Je me doutais que le premier ne se rendrait pas au comité vinicole; quant à l'autre, il s'en fût fait un plaisir, sans doute, car sa vanité aime beaucoup à briller sur un théâtre quel qu'il soit; mais vous aurez probablement su que le dérangement complet de sa prétendue fortune l'a forcé d'aller à l'étranger, pour éviter les saisies et les prises de corps dans cet intervalle de la session. Le goût de la dépense et, dit-on, de folles spéculations l'ont enfin conduit à cette déconfiture, qui n'a fait que hâter la mort de son frère. Il sera plaint de peu de personnes, bien qu'il y ait plus de légèreté que de mauvaises passions dans son fait. Une excessive vanité, voilà ce qu'on peut lui reprocher. Il jette sa femme dans la misère, et une fille qu'il n'a voulu marier qu'à un homme de haute noblesse, et qui est sans fortune aussi. Il avait pu, dit-on, la marier richement, mais il lui fallait au moins un comte.

« Croiriez-vous que H. a la même manie. C'est contre son gré, que sa pauvre fille avait été mariée à un jeune homme fort riche qu'elle aimait, et qui l'adorait. Il voulait aussi un gendre titré. Vous concevez d'après cela qu'il aspire à devenir pair, mais on dit que

les ministres hésitent à lui conférer cette dignité, après la mésaventure des *Burgraves*.

« Vous avez sans doute lu cette pièce étrange et celle de Ponsard, qui a dû la plus grande partie de son succès au mécontentement que les *Burgraves* ont suscité généralement. Je ne sais comment ce jeune poëte, qui a un mérite réel, mais qui n'a pas encore montré la science du cœur et des passions, pourra se soutenir à la hauteur de son premier succès. Il doit trembler, car il m'a paru sincèrement modeste et homme de bon sens.

« Est-ce que vous ne travaillez plus? Vous ne me parlez plus ni de prose ni de vers. Il me semble pourtant que le temps ne vous doit pas manquer, et qu'il est difficile que vous restiez à rien faire. Ma santé est très bonne; ma convalescence n'a pas duré autant que je le craignais. Mais il n'y a pas plus de deux mois que les longues courses et les voitures sont sans inconvénient pour moi. Judith se porte aussi très bien; elle regrette comme moi que vous ayez renoncé à nous venir voir cette année. Nous serons sans doute plus heureux l'année prochaine.

« Adieu, mon cher N..., écrivez-moi quand même je ne vous répondrais pas très exactement. Je deviens paresseux de lettres, et puis vous savez combien j'en ai à écrire pour les affaires des autres. Ne me laissez donc pas sans nouvelles de vous, et portez-vous bien. Tout à vous. (27 septembre 1843.) »

Béranger n'aimait pas M. Mauguin, qu'il juge d'ailleurs avec équité, mais il avait la plus haute estime

pour M. Odilon Barrot. Dans notre jeunesse, nous regardions ces deux orateurs dont nous dévorions les discours, comme le Cicéron et le Démosthène de la tribune de Juillet. Quelle différence pourtant de caractère et de talent ! J'ai rencontré M. Barrot à la Grenadière, où à mon premier passage il vint, une après-midi, avec M. Bérard. Sur un mot, je pense, de notre hôte illustre, il m'honora, moi jeune homme obscur, d'une considération dont le souvenir m'est précieux. Dix ans après, ma destinée m'a conduit dans son voisinage à Saint-G..., et je ne vois jamais passer, sans une secrète sympathie et un respect silencieux, le noble orateur dont la mâle figure assombrie semble porter le deuil de l'éloquence et de la liberté.

Béranger professait la plus haute admiration pour M. Hugo. Pendant que j'étais à Fontenay, il me lut un jour, avec la plus vive satisfaction, une lettre qu'il avait reçue (après quelques nuages, car il en existe toujours dans le monde littéraire) du grand poëte, qui voyageait alors sur les bords du Rhin. Plus tard, il me disait des *Burgraves*: « C'est l'erreur d'un homme de génie. Il a eu le tort de mettre en drame cette épopée. L'Académie est fatiguée de lui comme la France l'était de Napoléon, et on lui suscitera quelque Wellington littéraire, qui aura de hasard son Waterloo. Cela ne prouve rien ; le dramaturge peut être éclipsé, il reste le lyrique, le romancier, le grand écrivain, et ce qu'on n'éclipse pas, en un mot, le génie. » Ainsi parlait le chansonnier, et j'étais pleinement de son avis. Je n'ai jamais rencontré M. Hugo, non plus que M. de Lamartine. Je ne me suis point mêlé à leur cortége, pendant leurs ovations litté-

raires et leurs triomphes de théâtre ou de forum. Mais je deviens à leur insu leur courtisan depuis que, renversés du pouvoir et de la tribune, ils sont montés l'un dans la pauvreté, l'autre dans l'exil. On me pardonnera si, comme *le petit oiseau* de la chanson, je m'écarte un peu de mon chemin pour aller d'un coup d'aile, messager de deuil et d'espoir, porter sur la terre étrangère, à un illustre proscrit, l'hommage d'un illustre mort.

Béranger me demandait toujours des nouvelles de mes travaux et des cantons que j'habitais, et je reproduis ici ces détails qui l'intéressaient et qu'il communiquait à M. de Lamennais. Tous les printemps, nous remontions sur la colline de Florac, le Meudon des armateurs bordelais. La villa que nous habitions, n'était qu'une immense case avec un portique décoré de fleurs exotiques, assise sur la pelouse, au milieu des vignobles, dans un groupe de chênes, d'ormes, de marronniers, de cyprès et de magnolias jetés en désordre sur les escarpements du coteau. Nul site n'est plus élégant, mais il n'a pour raviver ses herbes mourantes que l'ombre de quelques bouquets de bois, l'eau des piscines, où se recueillent les pluies du ciel, et une petite source agreste qui jaillit d'une grotte revêtue de lierre comme un antre bucolique. C'est de ces hauteurs qu'il faut voir Bordeaux, avec ses flèches et ses dômes lointains; le jour, pavoisé des pavillons de sa rade; la nuit, constellé des lumières de son port comme d'un croissant d'étoiles; ou bien, le soir encore, lorsque les sombres masses des tours et des coupoles se détachent sur le ciel du couchant, où le soleil, embrasant les vapeurs

marécageuses du Médoc, se plonge comme dans une fournaise de topazes et de rubis fondus. Je n'ai vu nulle part de plus beaux soleils couchants qu'à Bordeaux.

En septembre, nous redescendions dans le Médoc. C'est une lisière d'environ une lieue de large, sur la rive gauche du fleuve, et qui s'étend depuis Bordeaux jusqu'à l'Océan. La Gironde, de ses reflux, inonde ce sol marécageux, où s'élèvent des monticules de sable et de silex. C'est sur ces plateaux entrecoupés d'étangs, que le soleil mûrit, au milieu des vapeurs et des fièvres, ces vins généreux et renommés que cultive un peuple de spectres. L'été, le Médoc est inhabitable pour les riches; mais, en automne, ils se répandent dans leurs châteaux, élégamment échelonnés dans leurs vignobles, d'où ils voient, sur le fleuve large comme le Bosphore, remonter les navires qui, voiles déployées, arrivent de l'Océan. Pendant les vendanges, ces princes des vignes se visitent de manoir en manoir, et roulent de festins en festins ; ils célèbrent les Dionysiaques. Le château de B..., à une lieue au-dessous et en face de Blaye, est le plus grandiose de ces manoirs médocains : c'est une construction du temps de Louis XIII, dans le style de Richemont, mais qui, malgré sa magnificence, avait pour moi moins de charme, parce qu'il lui manquait la mélancolie des ruines. C'est là que mon patron, entouré de ses enfants, de ses clients, de ses colons, au milieu de ses haras et de ses troupeaux, était véritablement un patriarche. A Florac, la vie était plus moderne et plus élégante; à B..., elle était plus antique et plus princière. Parmi les hôtes illustres de mon patron,

j'entrevis M. le comte Duchâtel, ministre du roi Louis-Philippe, et qui menait alors, ou plutôt escortait superbement la monarchie de Juillet aux écueils. Après les vendanges et les chasses d'automne, on rentrait, avant les premières neiges, à Bordeaux. Pendant l'hiver, j'avais à ma disposition deux bibliothèques : celle de la maison, et celle de la ville; j'amassais des matériaux pour mon *Histoire des Albigeois*. J'avais entrepris l'épopée de la terre natale, le martyrologe de la patrie pyrénéenne. En écrivant, selon mon habitude, à Béranger, au premier de l'an, je lui parlais de mes travaux, de ma santé toujours plus délicate, et de la mort de Casimir Delavigne.

Béranger me répondit :

« Et moi aussi, je vous la souhaite heureuse, mon cher N..., cette année qui commence. Je vous souhaite surtout une meilleure santé, car je vois avec surprise que votre constitution semble s'altérer, à un âge où vous ne devriez pas avoir à vous plaindre sous ce rapport. D'où vous viennent ces crises nerveuses? Et ce tremblement, est-ce qu'il doit persister? Sans trop de confiance dans la médecine, il serait peut-être bon de consulter pour y mettre un terme. Vous autres jeunes gens, nés à une époque d'intelligence dévoyée, vous semblez être formés d'un autre limon que nous autres vos anciens, qui pourtant avons traversé des tempêtes d'événements. Au reste, votre mal n'est peut-être que l'effet du trop de bien-être où vous êtes plongé à Bordeaux. J'ai vu avec plaisir, dans votre lettre du 2 octobre, que vous aviez toujours à vous louer des personnes

chez qui vous êtes. Je vous en félicite, et j'en augure bien pour l'avenir.

« ... Votre voyage en Portugal m'avait toujours paru un songe, et je vous en ai parlé sans y attacher aucune importance. J'en attache beaucoup à ce que vous me dites de l'œuvre nouvelle que vous méditez. Une histoire des Manichéens au moyen âge, peut être un livre d'un très grand intérêt, et riche en épisodes. Mais il me semble que vous devez manquer de bibliothèques pour les nombreuses recherches que l'ouvrage vous impose. Bon Dieu, qu'il vous faudra lire avant d'écrire ! Il y a de quoi faire reculer le plus déterminé ! Vous n'aurez pas, comme Madame de B..., quelqu'un pour vous rassembler les matériaux. Ses derniers volumes ne m'ont pas autant amusé que les premiers. Elle nous y fait une histoire des Beghards, qui m'a paru horriblement longue et déplacée. Et puis, une fois hors des biographies, elle a cessé de voir tant soit peu clair dans son sujet, qu'elle n'avait qu'effleuré jusque-là, mais non toutefois sans quelque mérite.

« ... Oui, j'ai assisté au convoi de Delavigne, mais en me tenant loin des membres de l'Académie, qui entouraient le cercueil. C'est une perte, et elle a été bien sentie. Outre ce qu'il y avait de talent réel en lui, son caractère le recommandait à l'estime générale. La probité lui tenait lieu de fonds, et il n'y a rien dans sa conduite qui prête au moindre blâme. C'est un éloge qu'on a rarement à décerner aujourd'hui. Toutefois, mon cher N., je ne puis revenir de la surprise que me cause l'idée d'une vie employée tout entière à faire des vers. Ce brave garçon n'a fait que cela. Si une

femme ne se fût trouvée sur son chemin, qui mît dans sa tête de s'en faire épouser, il serait encore vierge, et nous n'aurions de lui que des vers, des vers, et toujours des vers. Dans une pareille existence, il y a, selon moi, quelque chose d'absurde. User toute sa vie à rimer, doit être un crime devant Dieu. En y réfléchissant, je dois avouer pourtant que cela vaut bien les soixante ans de calcul de tel et tel savant, qui n'est ni Newton ni Laplace.

« Depuis ma douloureuse maladie, je me suis assez bien porté, à quelques maux d'entrailles près. Judith va bien aussi, et elle me charge de ses vœux pour vous. Adieu, donnez-nous souvent de vos nouvelles, et croyez-moi tout à vous de cœur. (6 janvier 1844.) »

Béranger disait de Delavigne : « Il fait trop bien le vers; son vers est trop uniformément élégant; il répand les beaux vers, comme le petit chien qui secoue les perles. C'est un moyen infaillible de faire mal un poëme. Ses premières Messéniennes sont des déclamations de collége; mais une fort belle pièce, où le drame s'entremêle heureusement au lyrique, c'est *Parthénope*. J'en dirai presque autant de la plainte harmonieuse du jeune diacre grec. Delavigne a le reflet grec, mais il manque de génie. Vers la fin, oubliant le collége et l'Académie, il revenait à la nature, et ce qu'il a fait de mieux, ce sont ses *Ballades*, et entre autres, ce pâtre des Alpes, qui pleure sa génisse perdue, et qui est une espèce de ranz des vaches. » Ainsi, Béranger louait dans Delavigne le côté par lequel son talent se rapproche le plus du sien, qui prenait sa part de l'éloge.

J'écrivis encore à Béranger pour le jour de sa naissance et je lui parlais de MM. Michelet et Quinet, professeurs au Collége de France; ils soutenaient alors contre les évêques cette lutte fameuse qui rendit l'Europe attentive. L'auteur d'*Ahasverus* transformait sa chaire en trépied; je fus saisi d'admiration à la lecture de ces harangues un peu trop uniformément belles et lyriques. Béranger me répondit cette lettre, qui respire le découragement et la tristesse :

« Mon cher N..., je me reprochais d'avoir laissé sans réponse votre lettre du 15 avril, lorsque celle d'août m'est arrivée. Le 19 est en effet un jour de fête pour moi, puisqu'il réunit ceux de mes amis les plus anciens que j'ai conservés à Paris. Mais ne croyez pas que je désire beaucoup que cette fête reparaisse souvent encore pour moi. Je ne connais pas l'ennui, et pourtant je trouve que ma vie a assez duré. A mon âge, chaque jour peut être la veille d'une infirmité plus ou moins grande, même de la perte du peu de facultés conservées jusque-là. Moins vaut l'existence, plus on y tient. Il serait donc bon de s'en séparer avant la défaillance de notre raison. C'est ce que je demande à Dieu tous les jours. Il en sera ce qu'il voudra, sans doute. Mais n'ai-je pas déjà survécu à assez d'hommes et de choses regrettables? Malgré tout, je me porte assez bien. Il en est de même de Judith, qui vous remercie de votre bon souvenir.

« Mais que faites-vous dans votre vie de chanoine? Je suis heureux de vous savoir si bien où vous êtes; je voudrais seulement connaître vos occupations et vos

projets d'avenir. J'ai su indirectement que vous faisiez quelques économies, qui cette fois sont en bonnes mains. Cela doit vous donner un peu de sécurité, grâce surtout à l'attachement que vous avez inspiré aux personnes chez qui vous êtes. Est-ce que la poésie ne vient pas vous réveiller dans cette douce situation ?

« Lisez-vous la *Revue indépendante*, journal qui va, je crois, acquérir plus de valeur par l'adjonction de Michelet et de Quinet. Il a contenu, il y a environ six mois, un article sur vos *Prophètes*, par un jeune homme de mes amis à qui j'avais prêté le livre. Il est fâcheux que Sainte-B... n'ait pas tenu ce qu'il avait promis pour la *Revue des Deux-Mondes*.

« Quinet, l'objet de votre admiration, m'est venu voir il y a peu de jours. Si j'avais eu votre lettre je lui aurais lu le passage qui le concerne. Il en eût été flatté, j'en suis sûr; mais j'aurais effacé vos observations sur sa tendance panthéistique qui ne sont que trop justes, mais qui dans ce moment le décourageraient peut-être. Attendons son entière conversion de la lutte qu'il soutient avec talent et courage. Les nuages allemands cesseront à la longue d'obscurcir ses idées et son style, qui a déjà considérablement gagné en ordre et en clarté.

« ..... Mauguin... a fait ses preuves d'ignorance en affaires à ce point qu'écrasé de dettes, il a été obligé de solliciter le consulat de Madrid. Cette chute n'était pas imprévue; tant de vanité ne pouvait que mal finir. Cela est fâcheux, car ce n'était pas un homme dépourvu de bonnes qualités ni de talent.

« Quelle politique fait-on à Bordeaux? La nôtre semble à la guerre. Quant à moi, je n'entends plus rien à

tout ce qui se fait, non-seulement chez nous, mais dans le monde. Le théâtre devient trop vaste pour ma courte vue. C'est le drame et le mélodrame que l'on nous joue. Je me perds dans la quantité des événements, dans la multiplicité des fils de l'intrigue; et le style des ouvrages me cause souvent du dégoût. Avec tout cela je n'en reste pas moins patriote et je souffre. Je vous disais bien que j'avais assez vécu. Adieu, vous qui avez tant à vivre et à voir encore. Tout à vous de cœur. (Passy, 29 août 1844.) »

M. Michelet vint aussi voir Béranger.

Je ne connaissais pas l'illustre écrivain. « C'est, me dit-il, un homme de l'âge environ du siècle, d'aspect assez chétif, mais d'accueil chaud et cordial. Il fait en histoire ce que j'ai fait en poésie, il la ramène à sa souche originelle, la chronique gauloise. Il arrache à la vieille Clio pseudo-romaine son rouge et ses mouches et son vertugadin académique. Au lieu de cette courtisane monarchique et sacerdotale, c'est une belle jeune fille du peuple au teint coloré, au regard fier, au libre langage, au cœur sensible et vaillant, une espèce de Jeanne d'Arc, bergère patriote, guerrière et prophétique. Michelet me semble pétri du triple limon de Brantôme, de d'Aubigné et de Saint-Simon, ces bons francs Gaulois. Ce qu'il fait, dit-on, n'est pas de l'histoire; mais il y a tant de sortes d'historiens depuis Moïse jusqu'à Bossuet, usqu'à Voltaire. Il est vrai qu'il ne narre pas, mais qui sait narrer en France? S'il n'est pas un historien, il restera l'écrivain le plus instructif, le plus attrayant et le plus sympathique de notre temps. Il a l'accent conta-

gieux et le don du charme; il a dormi près des sources de Merlin. Michelet est un composé de contrastes et même de contraires éclatants; mais, par-dessus tout, c'est un poëte. Sa tête est comme son cabinet de travail, encombré, dit-on, de vieux bouquins, de bronzes antiques, de madrépores rares, de fleurs exotiques, de paperasses de toutes sortes; et sur ce fouillis de science, dans la poussière et le parfum, voltige, comme le génie du lieu, un bouvreuil. Cet oiseau pensif, au cœur ardent et au manteau funèbre, est son symbole, car ce qui restera de lui, comme de nous tous, c'est la chose ailée, mélodieuse, pathétique. »

Le jeune écrivain qui avait rendu compte de mon livre dans la *Revue indépendante* était M. Marie Aycard. Je n'avais pas lu son article, qu'il avait sans doute écrit pour complaire à Béranger. Le chansonnier revient encore ici à la charge sur M. Mauguin. Je me rappelle maintenant les torts de cet avocat envers le poëte; il avait commis deux crimes irrémissibles à ses yeux; il avait osé douter de l'immortalité de ses chansons et médire grossièrement de son vénérable ami Dupont (de l'Eure). Béranger avait une grave et forte affection pour ce vieux patriote. Il le visitait parfois à sa campagne de Rougepierre. Il était heureux sous ce toit patriarcal. « Dupont, disait-il, fait un repas délicieux avec une pomme crue, en vrai Normand, et du pain noir, en vrai Romain.» Leur affection, contristée mais non amoindrie, résista aux secousses politiques qui, refoulant le poëte dans la solitude, porta le vieux républicain à la tête des dernières révolutions. Ces orages populaires, dont il avait le lointain pressentiment, rendaient l'âme du

chansonnier de plus en plus triste et morose. La lettre qui suit finit, comme la précédente, sombrement.

« Je vous remercie, mon cher N..., de vos souhaits de nouvel an, et vous renvoie ceux de Judith et les miens. Je désire surtout que cette lettre vous trouve délivré de vos douleurs nerveuses. Ce doit être un horrible mal. La maladie que je fis, il y a dix-huit mois, m'a fait faire connaissance avec ces sortes de douleurs, et je vous plains bien d'avoir à en souffrir. Je doute qu'elles vous laissent la faculté de travailler à votre grand ouvrage que je voudrais pourtant bien savoir terminé. Ainsi que vous me le dites dans votre lettre de la fin d'octobre, c'est un magnifique sujet qui aura le mérite de l'actualité. D'ailleurs la variété n'y manque pas, et c'est une espérance de plus pour le succès. Je vois avec plaisir que c'est vers Paris que vous tournez vos regards, lorsque vous aurez fini votre éducation ou plutôt celle du jeune X... Vous nous arriverez donc avec vos volumes sous le bras. Vous ne me parlez pas de vos économies et ne me dites pas si quelque petite pension vous restera en témoignage de la reconnaissance de vos patrons, à qui une immense fortune permet de payer largement les services qui leur sont rendus. Je voudrais être sûr de cela pour vous, à qui il faut si peu...

« Ma santé n'est pas trop mauvaise cet hiver, malgré l'âge qui commence à peser furieusement. Je marche moins; mon pas s'alourdit, et quand je vois ceux qui me devancent de quelques années, la peur me prend de leur ressembler bientôt. Ainsi, sans être ennuyé de

la vie, je désire bien ne pas aller trop loin; il me semble que j'ai déjà fait assez longue route. A la grâce de Dieu pourtant! Adieu, mon cher N..., soignez votre santé; à votre âge on doit toujours se bien porter. Quand vous m'écrirez, donnez-moi des nouvelles de votre ouvrage. Recevez les amitiés de Judith. Tout à vous de cœur. (Passy, 13 janvier 1845.) »

Ce n'est point, je le répète, le déclin de l'âge, mais le péril de la monarchie qui arrachait au poëte ce gémissement. Il se serrait avec un muet effroi autour du trône ébranlé de Juillet. Vers cette époque, les ducs de Nemours et d'Aumale visitèrent Bordeaux. Mon patron était un des barons du commerce bordelais; il avait été de sept législatures; il était désigné pour la pairie. C'était moins un marchand qu'un lord. Il avait, quelques années auparavant, hébergé le duc d'Orléans dans son château du Médoc. Maintenant il était du cortége des ducs d'Aumale et de Nemours. Les jeunes princes témoignèrent le désir de visiter ses caves qui renfermaient pour quinze cent mille francs de vin, et qui abreuvaient les Tuileries. Ces souterrains bachiques s'illuminèrent en leur honneur de trois mille bougies. Mon patron reçut sur le seuil ses augustes hôtes et les conduisit à un buffet splendide. Ses fils et ses gendres leur versèrent à flots la fleur des vins roses de Médoc et des vins d'or de Barsac. Toute la maison était en rumeur, toute la ville était en ébullition pour fêter ces jeunes, ces aimables et héroïques princes. Je racontais plus tard cette ovation à Béranger en ajoutant que bien que je ne fusse qu'à quelques mètres au-dessus de ce

spectacle royal, je n'avais pas daigné quitter mon cabinet, ni soulever mes yeux de ma Bible ou de mon Tacite. « Je n'approuve pas, me répondit gravement le poëte, votre stoïcisme biblique ou romain; on doit honorer les princes qui sont des symboles de l'ordre et de la liberté. Un prince libéral est un oiseau si rare et si merveilleux ! Tacite, que vous me citez, l'eût fait quoique républicain!... » Et je suppose que le poëte appliquait mentalement au roi Louis-Philippe cet hommage dont le stoïque historien a décoré le préambule de sa biographie d'Agricola : « *Primo statim beatissimi sæculi ortu, Nerva Cæsar, res olim dissociabiles* miscuit, *principatum ac libertatem!*

X

Béranger à Paris. — Conversations politiques. — Il revient à Passy. — Pressentiments de la révolution de Février.

(Janvier 1845 — Décembre 1847.)

Mon patron fut nommé pair de France, et au printemps de 1846 nous l'accompagnâmes à Paris. Nous logions à l'entrée de la rue de Berry, et le quartier Beaujon, auquel s'adossait notre maison, nous séparait seul de l'habitation de Béranger. Il avait depuis peu quitté Passy et s'était installé dans l'avenue Sainte-Marie, à droite de l'arc de l'Étoile : c'était le terme de sa grande odyssée hors de Paris. Le poëte et sa vieille compagne me reçurent avec la même tendresse. Je revis aussi M. de Lamennais ; je l'avais quitté sans lui dire adieu ; je n'avais nulle intention de le revoir ; Béranger m'y engagea fortement. Il demeurait alors rue Tronchet, et, selon

son habitude, sous le ciel. Comme j'entrais, M. Jean Reynaud sortait de chez lui, et j'y trouvai le général napolitain Pépé. M. de Lamennais, à mon grand étonnement, me sauta au cou, et m'appelant tout uniment par mon nom, me combla d'effusions naïves et tendres; il y avait dans cet homme de génie du tempérament de la colombe et de l'aigle. Le général exilé lui offrit, comme l'hommage d'un jeune sculpteur italien, un médaillon de bronze d'où se détachait vigoureusement la face du tribun breton. M. de Lamennais loua le travail de l'artiste, reconnut l'énergique fidélité de la figure, et me fit observer, avec raison, que les traits en étaient néanmoins trop aigus et trop anguleux; le métal donnait à son profil quelque chose de la rigidité de Calvin.

Je revis avec bonheur chez Béranger cet adjoint de Tours dont le souvenir me sera toujours précieux, et que je n'avais pas rencontré non plus depuis Fontenay. Béranger me retint à dîner avec le fils de Wilhem, l'auteur de la musique des chansons, et qui faisait en quelque sorte partie de sa gloire. Béranger resta toujours fidèle à ses amis de jeunesse, à ses compagnons de plaisir et de malheur, tels que MM. Wilhem et Antier; et il se montra toujours pour eux cordial et fraternel amphitryon. Wilhem était mort en 1842. Béranger étendait son affection sur sa mémoire et sur son fils. Il combla ce jeune homme d'attentions tendres et caressantes. Après son départ, il continua de parler de son ami qui n'était plus, raconta avec une douce et affectueuse gaieté les originalités de ce musicien, quelque peu maniaque, comme beaucoup d'artistes. Sa marotte à lui

était de louer des appartements dans tous les quartiers de Paris, de sorte que l'insoucieux artiste roulait de logis en logis, comme ces tyrans soupçonneux qui ne couchent jamais deux fois de suite dans la même salle de leur palais. « Wilhem, ajouta Béranger, a laissé plusieurs fils; arrivés à vingt ans, ils se sont suicidés; il ne reste plus que celui-ci maintenant. — Eh quoi, m'écriai-je avec effroi, celui-ci se tuera-t-il aussi? — Il se tuera de même, reprit-il froidement. » Je frissonnai.

M. de Jouy était encore un de ses vieux amis, mais autrement illustre que Wilhem. Béranger n'a jamais cessé d'honorer sa mémoire, ni de visiter sa tendre fille, Madame de Boudonville, inconsolable aujourd'hui sur le tombeau de tous les siens. Le travers du chantre de Sylla et de Fernand Cortez, c'était l'idolâtrie de Voltaire, qui pourtant avait desséché son talent, bien moins poétique que sa vie aventureuse comme celle de Camoëns. Pieux, il adressait sa piété au patriarche des impies : c'était la manie de cette génération, disciple attardée du dix-huitième siècle. Tous les poëtes qui visitaient le banquier Lafitte à son château de Maisons, fréquenté jadis par le jeune Arouet, devaient en reconnaître l'hospitalité par quelques vers à la louange du *génie du lieu*. Arnaud, Jouy, Delavigne, n'y manquaient pas, et, chose remarquable, Béranger, le plus *voltairien* de tous par l'esprit, fut le seul qui se refusa constamment à payer au demi-dieu son tribut de poésie. M. de Jouy fit plus : Béranger un jour alla le voir; le poëte, selon sa coutume, entonna son cantique en l'honneur du grand vieillard de Ferney : « Venez, lui dit-il avec une naïve et secrète satisfaction, suivez-moi

dans mon jardin. — Eh ! qu'avez-vous donc construit ici ? lui demanda son hôte en voyant une espèce d'édicule antique ombragé de lauriers et de cyprès? — C'est un temple !... un temple que j'ai dédié... devinez à qui! — A qui donc ? A saint Paul, patron des ermites ? — Non, c'est à Voltaire !!! » « Et en effet, ajoutait Béranger j'aperçus dans une niche le buste de Voltaire, et le grand railleur semblait contracter ses lèvres de marbre pour ne pas rire aux éclats de son temple et de son grand prêtre. »

Béranger cette fois me parut changé sur bien des sujets : il ne parlait plus tant de son ignorance, ni de son prétendu défaut d'éducation, ni de ses pertes perpétuelles d'argent, bien qu'il en survînt une encore pendant son séjour dans l'allée Sainte-Marie. Il n'engageait plus tant les ouvriers à faire des vers, excitations funestes qui avaient tourné la tête à une multitude de manœuvres qui désertaient leurs ménages et leurs ateliers pour nous faire entendre les sons de leur alène, de leur truelle ou de leur varloppe changée en lyre. Béranger ne parlait pas tant non plus contre la monarchie, et à mesure que la république approchait, il se serrait instinctivement autour du trône de Juillet. Bien qu'il détestât la noblesse, au moins l'ancienne, il disait : « La question de l'aristocratie et de la démocratie n'est pas encore jugée. Voyez cette succession ininterrompue de ministres plébéiens. Où auraient-ils appris à gouverner, ces financiers, ces professeurs, ces avocats? Ils arrivent d'ailleurs affamés et suivis d'une meute de créatures également faméliques. Il faut rassasier tout cela, et la France leur est jetée en proie. Ne vaudrait-il pas

mieux une aristocratie, une fois largement repue, instruite dès le berceau dans les principes et les traditions du gouvernement, et sachant diriger le vaisseau parmi les sables et les écueils. L'aristocratie n'est pas incompatible avec la liberté. Le despotisme, au contraire, s'accommode fort bien de la démocratie. Le suffrage universel, que l'on réclame insensément, nous amènera quelque tyran : Cromwell était un démocrate; Néron un démagogue couronné... »

Mon histoire des *Pasteurs* finissait ainsi : « J'arrive au terme de mon récit, je vois un autel brisé, un trône rompu, une monarchie caduque emportée comme une feuille morte dans la tempête. » Béranger, d'un ton de blâme, me dit : « Vous parlez comme un révolutionnaire! — J'en ai le droit, lui répondis-je... La Révolution est la conséquence et le châtiment de la Révocation : c'en est la moralité tragique. » Béranger garda le silence.

Nous passâmes le printemps à Paris, et mon patron solennellement admis à la chambre des pairs, nous repartîmes pour Bordeaux. Béranger et M. de Lamennais ne manquèrent pas de m'interroger à plusieurs reprises sur Montaigne, Montesquieu, les Girondins. « Il ne reste, leur dis-je, de Montaigne, que son tombeau dans l'église Saint-Michel; et de Montesquieu, que son château de Labrède, dans les Landes. — L'un et l'autre, disait Béranger, ont dans l'esprit la vivacité ibérienne, et dans le style l'éclair du ciel du Midi. — Mais, disait M. de Lamennais, Montesquieu est l'antithèse sociale de Montaigne. » Béranger aimait Montaigne, comme on aime son aïeul. Montaigne est une doublure philosophique

d'Henri IV... Après les guerres religieuses, les partis fatigués désarment dans l'indifférence du Béarnais, et dans le scepticisme du Périgourdin. M. de Lamennais disait de Montaigne : « Il a mis son pyrrhonisme dans la bouche d'un oiseau de basse-cour, oiseau hybride qui, pour la doctrine, n'est qu'une oie, mais qui par son langage *ondoyant et divers*, comme le cœur de l'homme. est incontestablement un cygne. Mais ce cygne, aux pieds noirs comme sa bourbe natale, au plumage candide et au bec d'or, babille et chante sur un marais, sur un gouffre dormant, l'abîme du doute, et son langage est un chant de léthargie et de mort. Montaigne est la sirène mortelle, dont la cantilène accomplit l'assoupissement moral du seizième siècle. Mais, sur le tombeau de Louis XIV, Montesquieu salue le réveil du dix-huitième siècle, et sa voix est le cri de l'aigle. Il a le vol court, haut et rapide, l'élan saccadé, impétueux de l'oiseau de proie, et sa prunelle, qui n'est pas trouble et louche comme celle de Montaigne, est radieuse et fulgurante au soleil. » M. de Lamennais n'aimait pas le style haché, heurté de Montesquieu. « L'*Esprit des Lois*, disait-il, est un panthéon colossal, intérieurement divisé en petits compartiments semblables à des cellules d'abeille, où les principes immortels reposent dans des chapitres d'un style sculpté, comme les images des héros dans leurs édicules de granit. Montesquieu a prédit que ses descendants rougiraient de lui; et ses descendants ont réalisé cette prophétie. Mais les vrais descendants de Montesquieu, ce sont les peuples nouveaux, c'est le genre humain libéral. » J'ai vu, avec respect, à la bibliothèque de Bordeaux, son buste qui

ressemble à celui de Cicéron, et, dans son cabinet de travail, l'empreinte de son pied dans le marbre de la cheminée, stigmate vénérable dont l'*Esprit* même des lois a sanctifié le foyer du sage de Labrède.

Béranger me disait toujours : « D'où vient que le nord de la France produit les poëtes, et le midi les orateurs. La Loire divise les domaines de la poésie et de l'éloquence. Mais existe-t-il encore à Bordeaux quelque relique des Girondins? » Il ne reste rien de ces hommes éloquents. Je connais un vénérable vieillard, qui m'invite souvent à dîner dans une salle obscure, où il convia fréquemment les jeunes et illustres Vergniaud, Guadet, Gensonné. Il ne parle d'eux que comme d'aimables convives, d'hôtes joyeux et brillants. Ils n'étaient à Bordeaux que d'éclatants avocats. Ils ne devinrent grands orateurs qu'à Paris, et dans les temps de la Révolution. Il fallut que les horreurs de 93 donnassent à la voix de Vergniaud ce pathétique déchirant qui fait de lui l'orateur le plus tragique, l'Euripide de la tribune française. Qu'il me soit permis d'ajouter à la mémoire de ces héroïques Girondins, un souvenir d'un de leurs frères par l'éloquence et le martyre. Barnave était détenu au fort de Barraux. Le lieutenant qui commandait le poste, jeune Dauphinois comme lui, offrit au captif de favoriser son évasion. En deux sauts, il pouvait être hors de sa prison et hors de France. « Non, répondit le prisonnier, j'obéirai aux lois de mon pays; je porterai, je le sais, ma tête sur l'échafaud; mais l'aspersion de mon sang est peut-être nécessaire à la consécration des principes immortels. » Le jeune officier qui voulut le sauver est aujourd'hui le général Ruelle,

vieillard octogénaire, retiré à Saint-Germain. Je tiens de sa bouche cette anecdote, qui n'ajoute rien du reste à ce que l'on connaissait déjà de Barnave, qui mit au service de la liberté le plus beau talent oratoire et le caractère le plus chevaleresque.

Pour revenir à Béranger, je lui répondais : «Le Midi effectivement est le pays des orateurs. C'est qu'au moyen âge ses villes, organisées par le consulat, étaient autant de républiques. L'éloquence est la voix de la cité, la poésie de la liberté. La liberté, la nationalité périrent avec les Albigeois. Mais le génie oratoire resta, comme une arme des vaincus, dans le sang, dans les émanations du sol, dans les rayonnements du ciel. Comprimée par l'inquisition, étouffée par la monarchie, l'éloquence se releva vengeresse et foudroyante avec la Révolution. Ce sont les républiques féodales du Midi qui lancèrent Barnave, Rabaut Saint-Etienne, l'héroïque Gironde, à l'assaut de la monarchie asiatique de Versailles; et Mirabeau, le géant oratoire, est comme un Titan monstrueux que la Révolution a fait sortir colossal des ruines de nos capitoles. — C'est vrai, disait Béranger, mais la poésie? — La poésie, au moyen âge, existait à côté de l'éloquence dans le Midi. L'éloquence a survécu, la poésie a péri. Elle a péri avec la nationalité romane, péri avec la foi albigeoise. L'inquisition lui a arraché la langue, et, avec sa foi, dévoré son âme. Le Midi reste muet sur sa harpe détendue. Il ne produit pas de poëtes. Une fois seulement, et comme pour prouver que sa puissance harmonieuse n'était pas entièrement éteinte, il a produit un poëte épique, un Homère alexandrin, Fénelon.

— Oh! un grand poëte assurément, s'écria Béranger. Il est singulier que Montaigne et Fénelon sont deux Périgourdins. Et tous les deux, le sceptique et le mystique, avec leur phrase traînante et mélodieuse, sont deux sirènes qui assoupissent également la France. Que Montaigne soit né au pays des marrons, des truffes et des foies gras, à cela, rien d'étonnant; mais Fénelon? — Au douzième siècle, repris-je, le Périgord était une terre de poésie. Elle y était née au souffle de l'église de la *Consolation*. C'était un christianisme alexandrin, une gnose orientale, la religion du Paraclet. Les ancêtres de Fénelon donnèrent à ce platonisme occidental plusieurs chevaliers et plusieurs évêques. Ce génie hellénique refoulé, et en quelque sorte accumulé dans sa race, s'épanouit plus pur et dans une magnifique efflorescence dans le jeune Fénelon. On voit renaître en lui, sous la forme orthodoxe de son temps, l'antique religion du Paraclet. Tout le génie cathare respire dans sa personne, sacerdoce et liberté, doctrine, mysticité, tendresse d'âme, chimère poétique, élan vers l'idéal, et jusqu'à l'enchantement infini et les grâces incomparables de l'élocution. C'est un disciple de saint Jean, égaré dans l'église de Saint-Pierre, un brahme chrétien de l'Orient, perdu dans l'Occident romain. Ce Grec ne tient à Rome, qu'il déborde de toutes parts, que par le fil illogique de l'obéissance, qui le sauve de l'anathème. Otez-lui sa tiare et sa robe, et vous trouverez en lui le gnostique, l'hérétique platonicien, le docteur orphique. Tout cet hellénisme homérique, platonique, évangélique, s'est condensé, en se transfigurant, dans le *Télémaque*. — Vous m'expliquez très

bien, reprit Béranger, la généalogie doctrinale et poétique de *Fénelon*. Toutefois, il n'en demeure pas moins singulier que ce cygne grec soit né dans une terrine du Périgord. »

Tels sont en substance les entretiens que j'eus à diverses fois avec Béranger, sur les grands hommes de la Dordogne et de la Gironde. Cependant j'étais à Bordeaux depuis cinq ans; nos études touchaient à leur terme, et en même temps, j'atteignais à peu près le but que je m'étais proposé. Après un printemps bouleversé, j'entrais dans l'été de ma vie, et cette saison apaisée et sans nuage était fructueuse et bénie de Dieu. Le consistoire de P... cherchait un desservant pour le poste de Carlovanne; je vis à cela la main de Dieu; c'était l'abri qu'il me réservait, après mes longues adversités. C'était d'ailleurs la réalisation d'un rêve, exprimé dix ans auparavant à Béranger. Je voulais être près de Paris, mais dans une forêt, et je trouvais cela, avec la majesté des souvenirs, dans les bois de Laya. Mon vénérable patron voulut me retenir; il m'avait offert, comme retraite, un ermitage au milieu des bosquets et des vignobles, sur la colline enchantée de Florac. C'était, pour un poëte, une des plus délicieuses solitudes du monde. Mais l'homme n'est pas né pour la rêverie, qui le consume en silence; il est fait pour l'activité qui l'apaise par son tumulte, quand elle a Dieu pour objet, et je me mis en route pour Paris.

Béranger n'y était plus : Mademoiselle Judith, qui redoutait extrêmement l'humidité, n'avait pu passer l'hiver dans l'avenue Sainte-Marie. Il m'avait écrit, à propos de ce déménagement, une lettre qui témoigne

tristement du progrès de son humeur chagrine et sombre. Il était revenu à Poissy, et c'est là que j'allai le voir, rue Vineuse, n° 15. Il avait reçu naguère la visite de MM. de Chateaubriand et de Lamartine. Il nous parla longuement de ces deux poëtes célèbres. « Le vieux Chactas s'en va, nous dit-il : il n'est point aveugle comme les Sachems des savanes, mais les pieds l'abandonnent, usés sur les chemins du vieux et du nouveau monde. Elle se meurt la grande voix harmonieuse de notre siècle! » M. de Chateaubriand ne s'éteignit pourtant qu'un an après, au bruit du canon de la bataille de Juin, dans les murs de Paris. M. de Lamartine publiait alors son *Histoire des Girondins*, dont le vent souleva les premières vagues de la révolution de Février. Accompagné de M. Dargaud, il vint en offrir un volume à Béranger. « Lamartine, nous dit-il, a près de soixante ans; mais il est encore solidement équilibré, et son esprit a la vigueur de son corps; il met dans son style les grâces aristocratiques de sa personne. Ces gentilshommes ont parfois un charme et une fierté de langage que n'ont pas les plébéiens. Leur plume se permet des nonchalances superbes et des hardiesses féodales. Voyez l'*Histoire des Girondins*. Il en fait une *Iliade*. Il revêt de noblesse et de poésie la grande révolution démocratique. De là, son succès inouï dans toute l'Europe. On a dit qu'il dorait la guillotine. C'est un peu vrai; il fait trop l'éloge de Danton; mais comme il peint fièrement ce géant des clubs! Ce Titan des carrefours était un grand homme d'Etat. Quelle magnifique et terrible harangue il fait en deux mots aux massacreurs de Septembre,

du haut de son balcon de la place Vendôme : « Ce n'est « pas le ministre de la justice qui vous remercie, c'est le « ministre de la Révolution. » Où trouvait-il l'à-propos de cette éloquence, cet animal? Et sous les emportements du démagogue, quels calculs, quelle prudence, quelle prévision de l'avenir! Comme il recommande sagement au duc de Chartres de se ménager pour monter, après les tourmentes populaires, sur le trône bouleversé de France. Ici Danton rencontre Mirabeau. C'est Lamartine qui, le premier, nous a révélé ces étonnantes choses dans son *Histoire des Girondins.* » Et le poëte caressait cette pensée monarchique des deux grands tribuns, avec d'autant plus d'amour qu'il avait eu l'incroyable fortune de la réaliser quarante ans plus tard à la révolution de Juillet.

Je tombai chez Béranger, un jour où il donnait à dîner à des amis des deux sexes qu'il attendait de Paris. Il me retint; et, pendant le repas, l'un d'eux, membre de l'Académie française, se mit à parler, je ne sais plus à quel propos, du fameux prologue de l'évangile selon saint Jean, qu'il interprétait dans un sens néo-platonicien. Béranger prétendit qu'Eugène Burnouf avait découvert, dans les livres sacrés de l'Inde, une scène analogue à celle de la Samaritaine, au puits de Sichem. Et là-dessus, le poëte épicurien se mit à discourir sur le Christ. « Quelle sagesse! quelle raison pratique! quel bon sens populaire! Comme il met les choses les plus sublimes à la portée du peuple! Pour mieux inculquer ses préceptes dans le cœur de la multitude, il les revêt de paraboles. Il met en action, dans un petit drame, les brebis, l'oiseau du ciel, le lis

des vallons. J'en parlais dernièrement à Eugène Sue. « Et d'où tirez-vous donc ces admirables choses? » me demanda l'auteur du *Juif errant*. — De l'Evangile, mon cher. Vous êtes un chrétien qui n'a jamais lu l'Evangile. Lisez donc l'Evangile, et opposez-le aux jésuites, dans vos romans. N'inventez pas de fictions. L'antidote du jésuitisme, c'est l'Evangile; l'antipode d'Escobar, c'est Jésus. Jésus n'est ni le moine, ni le prêtre, c'est l'homme. Le moine se place au-dessus de la nature; le prêtre se tient en dehors de la société; le Christ reste dans la nature, dans la societé, dans l'humanité. Il tient aux entrailles mêmes du genre humain. Et c'est pour cela même qu'il est réellement divin. Il faudrait donc apprendre au peuple à bien distinguer : autre est le prêtre, autre la religion; autre le christianisme de Rome, autre le christianisme du Christ! »

Ainsi parlait Béranger; il disait : Lisez l'Evangile! comme Lafontaine : Avez-vous lu Baruch? Son Christ n'était, à la vérité, qu'une espèce de Socrate du Pont-Neuf. Il peut paraître étonnant que Sue, à quarante ans, n'eût pas lu l'Evangile. Mais la surprise sera moindre, quand je dirai qu'une dame, qui écoutait Béranger, demanda ce que c'était que l'Evangile. Et Béranger lui-même en parlait comme d'un livre tout récemment tombé du ciel. Ainsi, les trois quarts du peuple très chrétien ignorent le livre sacré des chrétiens, et beaucoup de Parisiens sont, sur ce point, en arrière des sauvages de la Polynésie.

C'est à ce même repas que l'un des convives, et le plus éminent après notre illustre amphitryon, prétendit

que le P. L..., à propos de l'eucharistie, avait traité, dans la chaire de Notre-Dame, du *rôle des lèvres dans l'amour*. C'était un académicien qui nous dit cela, sceptique il est vrai, mais sérieux, et dont l'indignation nous garantissait la sincérité. Aussi, nul de nous ne douta de la vérité de son affirmation, car on savait d'ailleurs que l'orateur dominicain avait l'habitude de saler son éloquence de singularité et de sophisme. Béranger, comme je l'ai dit ailleurs, en fut également révolté. Il n'aimait pas le tréteau dans la chaire, ni les grelots dans le temple. Il avait pour les dominicains une insurmontable aversion; il s'écriait hors de lui : « Les tragiques bateleurs! les féroces arlequins! » Et le grave académicien ajouta : « On devrait bâtonner ces moines saltimbanques! » Béranger, qui riait de tout, avait horreur que, par ambition ou charlatanisme, on se jouât sacrilégement à faire des évocations du passé. Or, et c'est ce qui explique son exaspération, le P. L... avait évoqué du sépulcre des temps le spectre le plus affreux du moyen âge, l'ordre de l'inquisition, qui a dévoré un million d'Albigeois. Pour le calmer un peu, je racontai qu'il existait dans les landes de Bordeaux une pauvre servante de curé qui, par la mort de son vieux maître, restée seule et sans pain, n'était occupée dans sa cabane qu'à filer jour et nuit, pour racheter l'âme de son cher défunt, des peines du purgatoire. « Ah! s'écria Béranger avec enthousiasme, voilà la vraie religion! voilà l'Evangile! — L'Evangile! non pas, répondis-je vivement; ce n'est qu'une superstition touchante qui sert d'enveloppe à la fidélité la plus pieuse et la plus tendre. » Béranger parla de recom-

mander cette pauvre fille à l'Académie, de lui faire obtenir un prix Monthyon, et de la chanter dans quelque ballade. « Laissons, repris-je, mourir cette vertu agreste avec son parfum dans les bois. »

Un autre jour, Béranger que j'étais allé voir à Passy, voulut m'accompagner à Paris, et nous allâmes ensemble visiter l'exposition annuelle des tableaux, au Louvre. Il s'entendait en peinture, et dans sa jeunesse avait beaucoup écrit dans les journaux sur l'art italien. A notre retour du Louvre, Béranger me disait : « Le protestantisme se distingue dans les arts. Léopold Robert, Schæffer, Pradier, voilà trois artistes éminents ; ils se signalent même par la grâce ou le sentiment, et la profondeur mélancolique de l'âme. Schæffer, notamment, est un peintre élégiaque et germanique. Chose étonnante ! Genève, aujourd'hui, a plus de peintres que Rome. » Je crois que c'est à cette exposition qu'Ary Schæffer, qui avait aussi peint Béranger, exposa le portrait de M. de Lamennais. Ce n'est plus Lamennais tel que, vingt ans auparavant, l'avait représenté Guérin, jeune encore, la face maladive et labourée par les passions, et l'âme consumée comme par une foudre intérieure. Le tableau de Guérin est une œuvre de génie ; l'artiste s'est inspiré de son modèle, dont il a néanmoins exagéré la stature, pour la mettre en rapport avec sa gloire. Guérin a peint le théocrate ; Schæffer, l'homme, le vieillard. Le temps a décharné la face ; il a neigé sur les cheveux ; il a calmé l'orage du cœur. L'athlète, rêveur, se repose après le combat, comme le bouvier après son labour ; sa face ascétique respire la paix du soir, le calme anticipé de la mort ; son clair et perçant regard,

mais voilé d'une mélancolie mystique, semble sonder l'ombre du tombeau.

Je revis aussi M. de Lamennais. Il demeurait alors au quartier Beaujon, avenue Lord-Byron, n° 1. Son accueil fut aussi cordial que la dernière fois, quoique avec moins d'effusion. « Vous voulez donc, me dit-il, être ministre? A quoi cela vous mènera-t-il? — A contenter, répondis-je, mon esprit et mon cœur. » Il revenait de temps en temps sur ce sujet, mais toujours à la dérobée et non sans quelque embarras. Je lui répondais : « Visiter les pauvres, consoler les malheureux, instruire les petits enfants, voilà ma suprême ambition. Et puis encore, après les fatigues du jour, assis devant ma cabane, chanter les louanges du Seigneur sur ma harpe, ou écouter le cantique beaucoup meilleur des oiseaux de ma forêt. » J'ajoutais parfois : « Comme le sauvage américain, j'emporte dans l'exil les ossements de mes aïeux; j'ai consacré ma vie à recueillir ces débris rongés par l'hyène de l'inquisition; je veux consoler ces morts par de pieuses funérailles; aux dernières lueurs de mon soleil couchant, je leur élèverai un sépulcre. »

Il m'offrit quelques opuscules, et entre autres : *De la Religion* et *Du passé et de l'avenir du peuple*. Nous parlâmes de Dieu, de la Trine-unité divine et de la création de l'univers. Je lui dis sincèrement que, depuis les Grecs, aucun esprit n'avait plongé plus hardiment dans ces profondeurs ni jeté de plus vives lueurs dans cette nuit. Je lui demandai s'il n'achevait pas l'*Esquisse?* « Non, me répondit-il, j'ai publié un quatrième volume, c'est celui de physique; aucun journal n'en a parlé; Arago pourtant l'avait revu. » Il parlait ainsi

avec douceur, car cet homme si violent et si orageux avait souvent sur sa figure l'ineffable mansuétude et la sérénité céleste des saints. M. de Lamennais traduisait alors les Evangiles, et l'immuable paix du livre divin descendait insensiblement dans son cœur. Insensiblement le théocrate rentrait dans la Bible et dans la nature, cette double loi de Dieu. Avec moi, il ne se départait jamais de sa morale ascétique ni de son pseudo-christianisme, incompatibles avec la société et l'univers. Mais il se relâchait, il s'abandonnait par moments avec Béranger. Il avouait qu'il n'était pas né pour la prêtrise ; qu'il s'y était laissé inconsidérément entraîner par le vertueux abbé Caron ; qu'il lui fallait la vie laïque en plein vent et en plein soleil ; qu'il regrettait de n'être pas marié, de n'avoir pas une femme, des enfants ; mais que, pour se former une famille, il était déjà trop âgé lorsqu'il rompit avec le sacerdoce. Je tiens de Béranger et de Mademoiselle Judith cette curieuse confidence, recueillie d'ailleurs par M. Renan, qui en a reproduit la substance dans la *Revue des Deux-Mondes*. M. de Lamennais voyait alors beaucoup le pasteur Martin-Paschoud. Il le visitait dans sa retraite des Loges de Jouy-en-Josas, et c'est à lui qu'en reconnaissance de cette hospitalité il a fait don du manuscrit de sa traduction du Nouveau Testament. Plus d'une fois peut-être, l'ancien théocrate rêva-t-il pour lui-même, obscur ministre évangélique, un rustique presbytère, perdu au milieu des bois, où, comme l'évêque lybien Synésius, il eût laissé son âme orageuse s'assoupir dans les pieuses tendresses d'une épouse et les gracieux sourires d'un enfant.

M. de Lamennais s'apaisait en vieillissant; l'âge, au contraire, semblait aigrir Béranger. Ils s'éloignaient l'un de l'autre tout en conservant les mêmes apparences d'affection. Le prodige était qu'ils se fussent jamais rapprochés, car il existait entre eux la même antipathie instinctive qu'entre Voltaire et Rousseau, entre Erasme et Luther. M. de Lamennais disait de Béranger : « C'est un bourgeois de Paris, » et Béranger, plus intempérant de langage, disait de M. de Lamennais : « C'est un démagogue breton. » Une fois il ajouta : « C'est un fou, et il est incroyable, continua-t-il, que les pédagogues populaires soient des insensés tels que Rousseau et Lamennais. — Ces fous inspirés parlent trop parfois, lui répondis-je, mais aussi les sages trop prudents ne parlent pas assez. » Béranger garda le silence, et je trouvais en effet que les vrais amis de la monarchie de Juillet ne l'avertissaient pas suffisamment, et, contents de se tenir à l'écart, regardaient du rivage, avec une incompréhensible sécurité, le vaisseau s'en aller aveuglément aux écueils.

M. de Lamennais et Béranger pressentaient également la révolution. « Louis-Philippe, disait le poëte avec une secrète inquiétude, est trop vieux pour gouverner; c'est un malheur qu'il ait perdu le duc d'Orléans! » Au surplus, il semble que Béranger ait toujours peu compté sur la stabilité du trône de Juillet, incessamment battu par le double flot de la légitimité et de la démagogie. En 1832 déjà, il me disait tenir en réserve une certaine somme d'argent dans le cas où il serait contraint de s'exiler, « car, ajoutait-il, si les Bourbons, à la faveur d'une révolution, rentraient en France,

leur premier soin serait de demander ma tête, et il faudrait qu'ils vinssent me la couper en Suisse. » Béranger n'a pas été dans la triste nécessité de quitter son pays : patriote, il a été respecté par tous les gouvernements. La République le nomma représentant du peuple ; l'empire lui a fait de magnifiques funérailles. Tous ont honoré le grand chantre national. Il était pourtant de cœur orléaniste. Louis-Philippe était, dans sa pensée, e roi qui convenait le mieux à la France. Il était le principal fondateur du trône de Juillet. Il avait à se reprocher de l'avoir attaqué ; maintenant il avait le tort de ne pas le défendre assez vivement. Le poëte était ballotté entre sa popularité et son patriotisme. Peut-être était-il dans sa nature épicurienne de n'aimer rien fortement, excepté sa gloire. Quoi qu'il en soit, il voyait tristement, mais immobile et en silence, chanceler ce trône qu'il avait fondé dans une autre espérance, et dont la chute imminente faisait tressaillir d'avance d'une aveugle et frénétique joie le tribun breton.

M. de Lamennais n'était pourtant pas sans appréhension ; il était revenu de son enthousiasme catholique pour les Italiens, les Espagnols, les Polonais, les Irlandais, ses peuples favoris. Il n'était pas même sûr que les Français fussent mûrs pour la République. Il se plaignait de l'absence de caractère, de l'oubli des grands principes et du chaos de doctrines où roulait, comme dans un marais, le tourbillon des esprits. « C'est le siècle, disait-il, des âmes bohêmes. » Il accusait le panthéisme de cette lamentable atonie morale dont je chargeais la théocratie Il convenait que la théocratie a profondément énervé les races néo-latines.

Pour ces races encore à demi païennes, la liberté, c'est le culte de Liber, la licence bachique, le tumulte orgiaque. C'est l'antique Eleuthéria, le *déchaînement des bêtes*. La liberté moderne est une science, une éducation et une foi; elle est nécessairement chrétienne; elle n'est praticable qu'aux peuples bibliques. Le libérateur, c'est le Christ. M. de Lamennais en convenait; mais un moment après, ressaisi par ses passions, sa nature bretonne, l'esprit du siècle, il respirait l'air des révolutions et laissait échapper, sur leur accomplissement prochain, des mots, des cris véritablement prophétiques. On eût dit un vieil oiseau de mer, quelque cormoran fatidique dont le chant insensé, du haut d'un sombre écueil, salue les tempêtes invisibles qui déjà vaguement remuent dans les gouffres de l'Océan.

Théocrate ou démagogue, M. de Lamennais n'avait pas changé. Il attendait le salut du monde d'un signe, d'un miracle extérieur. Catholique, il demandait un mot du pape; démocrate, il attendait un cri du peuple. C'est l'erreur de tous les chefs populaires de notre temps et la cause de l'avortement de nos révolutions. On ne fait pas des républiques avec des brigands : le fondateur de Rome n'est pas Romulus, la Force; mais Numa, la Loi, et la Loi religieuse. Il faut changer le cœur, il faut transformer l'homme : c'est le secret du Christ. Béranger le voyait bien; il essaya un catéchisme populaire; il sentait ce qui manquait à sa poésie. Vers cette époque, il reçut la visite de M. F. Delessert, membre éminent du consistoire de Paris. Le poëte et le député s'entretinrent de la nécessité d'améliorer moralement les classes laborieuses. M. Delessert lui dit que

l'Eglise réformée de Paris venait, dans cette intention, d'appeler dans la chaire de l'Oratoire un homme extrêmement éloquent, M. Adolphe Monod. C'est ce pasteur fameux qui s'est montré l'orateur le plus grave, le plus véhément, le plus biblique de notre temps, et qui, précocement détruit par les batailles de la chaire, a glorieusement terminé son éloquente vie par une plus éloquente mort.

Je revins attendre à Bordeaux la décision du consistoire. J'étais personnellement inconnu de ses ministres; je n'avais d'autre recommandation que mon livre : mes *Pasteurs* sollicitèrent pour leur historien une humble Eglise du désert.

Dès que j'eus connaissance de ma nomination, je me mis en mesure de quitter sans retour cette élégante et douce Gironde. Mon patron m'avait fait présent d'un petit ameublement pour mon ermitage de Florac. J'en donnai une partie aux serviteurs de la maison, et j'ordonnai qu'on vendît le reste au profit des pauvres. En entrant au service de Celui dont le dénûment enviait le nid des oiseaux, je ne voulais posséder comme lui que mon vêtement; je n'avais d'autre salaire que les débris de mes divers naufrages, et le pain que j'allais manger, pétri dans mes malheurs, avait la saveur fortifiante des larmes du cœur et des eaux de la mer. Je m'arrachai à mes excellents hôtes et à ces magnifiques lieux où j'avais pris racine, comme ces plantes vives dont parlent les poëtes qui, sous le tranchant du fer, répandaient des larmes et des plaintes. Mes adieux à l'homme furent courts; ils furent longs aux bois, aux grottes, aux fontaines. Je dois ajouter, en terminant, que Dieu,

comme en compensation de mes épreuves, m'a toujours fait rencontrer de nobles hôtes, et ménagé les haltes de mon infortune dans des sites superbes. Aussi, tout en reconnaissant la pieuse hospitalité de l'homme, ai-je cru devoir également rendre hommage à la splendide hospitalité de la terre; et j'espère que, dans l'accomplissement de ce devoir sacré, je n'aurai jamais eu le malheur de jeter, même en badinant, un blâme injuste à l'hôte qui m'hébergea sous son toit, ni de lancer une pierre ingrate à l'arbre ou à la source qui, sous le poids du jour, me rafraîchit de son flot, de son ombre et de son murmure.

ÉPILOGUE

Tel est ce poétique épisode de ma jeunesse infortunée. Ma douloureuse aventure avait absorbé quinze ans, et les plus beaux de la vie humaine : quinze ans, *grande mortalis œvi spatium*, dit mélancoliquement Tacite. Qui oserait soutenir que je les ai perdus? qui ne voudrait acheter, au prix des mêmes malheurs, les leçons de la sagesse et du génie, l'amitié de deux grands hommes? Pour moi, ces jours si sombres de mon printemps revus du fond de mon paisible automne, brillent à l'horizon lointain d'une sérénité radieuse jusque dans leur orage. J'aime les souvenirs de mes infortunes; je me plais à évoquer les images de mes bienfaiteurs disparus. Maintenant même je ne me sépare qu'avec attendrissement de ces chères et grandes mémoires. Qu'il me soit permis de les considérer une dernière fois telles que j'eus le bonheur de les contempler face à face à mon retour à Paris.

J'arrivai dans les derniers jours de juillet, et quelque

temps après j'eus l'insigne honneur de dîner chez Béranger avec M. de Lamennais. J'admirais ces deux vieillards si différents l'un de l'autre et venus par des chemins si divers s'asseoir à cette table, l'un de l'océan armoricain et de la théocratie romaine, l'autre de l'épicurisme français et des carrefours de Paris. Anciens adversaires, ils se rencontraient dans la philosophie, et fraternisaient sous mes yeux comme dans la maison de Socrate. On eût dit deux camarades; ils s'appelaient avec une simplicité antique : *Béranger*, *Lamennais*. Gracieux amphitryon, Béranger par l'équilibre de sa haute intelligence dominait l'autre grand génie, docile comme un enfant. M. de Lamennais avait une simplicité plus naïve et plus cordiale que le poëte. Il tenait de sa noblesse bretonne et de son éducation chrétienne un cœur instinctivement plus populaire. Béranger, ouvrier par sa mère, gentilhomme par son père, n'était au fond ni noble ni plébéien : c'était un bourgeois de la rue Montorgueil. Comme le bourgeois de Paris, il était, quoi qu'il ait prétendu, monarchique moins par goût, il est vrai, que par raison, et parce que la France, dont la tête trop vive porte mal l'ivresse de la liberté, ne peut prendre de ce vin des temps nouveaux qu'autant qu'il en contient dans l'étroite coupe de la royauté. M. de Lamennais était passé sans transition de la théocratie à la république et tombé, comme il arrive toujours, du despotisme divinisé à la licence et à la faction populaire; car il était excessif comme le génie et enclin à la chimère en sa triple qualité de poëte, de nature celte et de politique platonicien. Béranger était un esprit mixte, un caractère composite, profondément

complexe, mais d'un mélange sobre, tempéré, harmonieux. Il était naturellement sage et sagace, réfléchi, calculateur, et d'autant plus diplomate qu'il dérobait merveilleusement sa perspicacité picarde sous la grâce et l'amabilité parisienne. On n'a pas trop dit en affirmant qu'il en eût remontré à Talleyrand. M. de Lamennais avait la simplicité de la colombe; il était toujours mené par quelqu'un, toujours la dupe de quelque intrigant qui lui dérobait tantôt sa fortune, tantôt sa considération et sa gloire. Il n'usait d'aucun manége pour sa renommée; il ne parlait jamais de sa célébrité; il avait un chevaleresque amour de la vérité; il combattait pour cette vierge divine avec l'héroïsme sentimental des Amadis et des Galaor. Béranger était le plus habile, le plus attentif, le plus minutieux, le plus infatigable architecte de sa réputation. Il parlait toujours de lui, de ses chansons, de sa renommée. Sa renommée était son idole. Il ne lui préférait que la patrie. L'un et l'autre étaient l'inconstance même et changeaient à chaque instant de lieu, d'opinion et même, puis-je le dire, d'amitiés. La mobilité de M. de Lamennais devançait les ailes du temps. Aucun de ses grands ouvrages n'est terminé : l'*Essai* et l'*Esquisse*, monuments magnifiques, pendent interrompus. Son œuvre, comme sa destinée, demeure tronquée. Béranger a mis un soin merveilleux dans l'exécution de chacun de ses chants et dans l'ordonnance générale du poëme de sa vie; il a posé sa statue sur le faîte. C'est un temple ionique élevé en l'honneur de la patrie, avec le plus pur marbre de la Gaule, par un architecte gallo-grec, et couronné de son buste qui, au milieu de tous ses hymnes garde

la grande attitude pensive et mélancolique d'un sage de la Grèce. L'œuvre de M. de Lamennais est superbe, mais hybride; une philosophie sur une théocratie, un dôme néo-platonicien sur une pagode de l'Inde, monument colossal, plein de splendeurs et de ténèbres, où des bruits mystérieux passent avec le frisson sur un orage dans l'infini. Mais ce temple, inachevé et né en ruines restera solitaire et désert comme étranger dans notre Occident. Ainsi j'allais tour à tour de l'Horace au Platon de notre siècle; et mon étonnement était à son comble lorsque je me considérais moi-même en face de ces deux vieillards immortels, moi, un homme obscur, un Cantabre des Pyrénées, un descendant des martyrs albigeois et des soldats calvinistes, et qui, reprenant la vieille Bible de ses pères, que l'un n'admettait pas, que l'autre n'acceptait plus qu'à demi, s'en allait fonder une Eglise évangélique dans la forêt de Carlovanne.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

I

Béranger après la révolution de 1830. — Sa participation aux événements de juillet et à l'avénement du roi Louis-Philippe. — Personnages contemporains. (Juillet 1830 — Mars 1832). 1

II

Premiers combats dans Paris. — Béranger se retire à Passy. — Il publie ses derniers chants. — Ses adieux à la politique et à la poésie. (Mars 1832 — Janvier 1833). 37

III

M. de Lamennais rompt avec la papauté. — Il entre dans la politique par les *Paroles d'un Croyant*. — Béranger s'éloigne de plus en plus de la politique et du monde et se retire à Fontainebleau. (Janvier 1833 — Juillet 1835). . 61

IV

M. de Lamennais au château de Frescu, près Sésanne. — Il écrit le *Livre du peuple*. — Sa manière de vivre et de travailler à la campagne. — Ses jugements sur les contemporains. (Juillet 1835 — Août 1837). 97

V

Béranger en Touraine. — Sa villa de la Grenadière. — Il cultive les fleurs et fait un catéchisme populaire. — Son bonheur dans la solitude. (Août 1837 — Mars 1839). . . 123

Pages.

VI

Béranger à Tours. — Jugements sur ses contemporains. — Critique littéraire. (Mars 1838 — Décembre 1839). 145

VII

Béranger à Tours. — Jugements; critiques; conseils. — Il revient secrètement auprès de Paris. (Décembre 1839 — Octobre 1840). 165

VIII

Béranger à Fontenay-sous-Bois. — *Esquisse d'une philosophie.* — Condamnation et emprisonnement de M. de Lamennais. — Béranger revient habiter Passy. (Octobre 1840 — Septembre 1841). 189

IX

Béranger à Passy. — Maladie : pensées de la mort. — Son tombeau et celui de Lamennais. (Septembre 1842 — Janvier 1845). 213

X

Béranger à Paris. — Conversations politiques. — Il revient à Paris. — Pressentiments de la révolution de Février. (Janvier 1847 — Décembre 1847). 245

LES RÉFORMATEURS

DE LA FRANCE ET DE L'ITALIE

AU XIIe SIÈCLE

PAR

NAPOLÉON PEYRAT

OPINION DES JOURNAUX

—

Le Siècle (17 décembre 1860).

« L'auteur des *Réformateurs* mériterait d'être plus connu. C'est un écrivain chez qui l'érudition ne fait pas de tort à la poésie ni la science à l'inspiration... Il a souvent des mouvements d'une véritable éloquence. »

TAXILE DELORD.

—

Revue des Deux-Mondes (1er janvier 1861).

« Cette époque n'avait point encore eu un historien aussi inspiré que M. Peyrat. Des jugements très exacts sont portés par l'auteur. Ce qu'il faut surtout remarquer dans ce livre, c'est le style. Ce n'est point un éclat emprunté qui le recouvre, c'est une chaleur lumineuse qui le pénètre dans toutes ses parties, et qui se communique par sa seule force expansive de l'écrivain au lecteur. »

—

Journal des Débats (11 juin 1861).

« M. N. Peyrat... est éloquent sur cette matière; son style est ardent, vigoureux, pittoresque, et sa foi est profonde. »

PHILARÈTE CHASLES.

—

L'Opinion nationale (25 juillet 1861).

« Le livre de M. N. Peyrat est un travail utile et consciencieusement fait; les révélations en sont appuyées de preuves toujours puisées aux sources les plus authentiques. L'auteur des *Réformateurs* n'avance que les textes à la main. Son érudition d'historien est sérieuse, et ses citations bien choisies s'encadrent bien avec le récit qu'elles éclaircissent sans l'encombrer. Les émotions de la lutte sont pittoresquement décrites. »

ANTONY MÉRAY.

—

Revue de l'Instruction publique (22 août 1861).

« M. N. Peyrat, comme écrivain protestant, procède de la grande école du seizième siècle. Il a l'esprit investigateur, le style ardent et figuré, parfois même l'accent des prophètes. C'est pourquoi, sans entrer dans les discussions théologiques que soulève son nouveau livre, nous croyons devoir en rendre compte comme d'une œuvre savamment pensée et consciencieusement écrite... Son livre des *Réformateurs* commence comme une scène de la Bible, par le récit de P. de Brueys, et finit comme une légende, par l'épisode des amours d'Héloïse et d'Abailard. »

JULES FERRAND.

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT

HISTOIRE

DE MONTSÉGUR

FORTERESSE, SANCTUAIRE ET SÉPULCRE
DES PROSCRITS ALBIGEOIS DANS LES PYRÉNÉES.

—

1200 A 1400

—

4 VOLUMES IN-8°.

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis et Ce, rue des Grès, 11. — 1861.